





VOYAGES
D'ITALIE
ET DE HOLLANDE.

TOME SECOND.



VOYAGES
D'ITALIE
ET DE HOLLANDE;

Par M. l'Abbé COYER, *des Académies de Nancy, de Rome & de Londres.*

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



VOYAGE D'ITALIE.

LETTRE XL.

De Venise, le 22 Mai 1764.

Ancône.

MA premiere station, après Lorète, a été Ancône, que les Syracusains fonderent en fuyant la tyrannie de Denys. Devenue ensuite Colonie Romaine, elle eut beaucoup à se louer de Trajan, à qui elle marqua sa reconnoissance par un arc de triomphe tout en marbre, & bien conservé, avec une belle inscription, dont le plus beau mot est celui-ci, *providentissimo Principi.* Trajan le méritait par sa vigilance sur le bien public.

Deux Papes ont partagé la gloire de Trajan en faisant du bien à cette Ville. Exposée par son commerce maritime au danger de la contagion, elle n'avait point de Lazaret, Clément XII en a bâti un qui s'avance dans la mer. Le port n'était pas sûr ; il commença un môle que Benoît XIV a fait continuer, & on l'acheve à présent, par les dispositions qu'il a laissées. Un marbre en face de l'arc de Trajan consacre la mémoire de ces deux Princes de l'Eglise, qui ont vraiment agi en Princes. La tolérance religieuse y est établie, le port est franc. Autre avantage ; on y voit des maisons de commerce, liées d'affaires avec les principales Places de l'Europe, & les Echelles du Levant ; des Comtes & des Marquis occupés de factures & de bordereaux, en dépit de l'ancien préjugé, & un peuple nombreux que la paresse Italienne ne jette plus dans la pauvreté.

Siniga-glia.

En entrant dans Sinigaglia, autre port de mer dans l'Etat Ecclésiastique, j'ai ressenti une sorte de plaisir de me voir dans une Ville qui doit son existence à nos anciens Gaulois, aux Gaulois Sénonois. Le Pape Benoît XIV lui a laissé

des marques de sa bienfaisance : plusieurs ouvrages utiles, & une belle porte qui rappelle dans son inscription l'origine de Sinigaglia.

Ad augendam & ornandam urbem Seno-Gallam, &c.

La Foire de Sinigaglia est aussi fameuse en Italie, que celle de Beaucaire en France. Le troisième jour de cette Foire, Venise ne manque pas d'envoyer une escadre à la hauteur du port, sous prétexte de le protéger, mais en effet pour exiger un tribut, qu'elle regarde comme une reconnoissance de sa Souveraineté sur le Golphe. Un Pape contesta ce droit, & demanda les titres de la République. Qui est-ce qui ne sait pas la réponse de l'Ambassadeur? *Saint Pere, vous les trouverez au dos de la donation de Constantin.*

Ce voyage dans la Romagne, le long de la Mer Adriatique, est singulierement agréable. On va de port en port. En voici encore un, mais peu considérable. C'est Fano, que les Romains nommoient *Fanum Fortunæ*, à cause d'un Fano. Temple dédié à la Fortune. On y voit les restes d'un arc de triomphe qui fut

érigé à Auguste, en marbre blanc, & ruiné par l'artillerie du Pape Paul II, lorsqu'il assiéga cette Place en 1463. A une lieue de la Ville le voyageur instruit considère l'endroit où Asdrubal, frère d'Annibal, fut défait par le Consul Claude-Néron, & perdit la vie.

Faenza. J'ai jeté un coup d'œil sur Faenza, petite Ville qui, après avoir donné son nom à la fayence, laisse la gloire aux autres d'en faire de plus belle, & en plus grande quantité.

Rimini. Rimini a beaucoup perdu par la retraite de la mer. Son port ne reçoit plus que des barques de pêcheurs. Les amateurs de l'antiquité y trouvent encore de quoi satisfaire leur goût. Un arc d'ordre Corinthien, érigé à Auguste, pour avoir fait réparer les voies Romaines; un pont de marbre sur la Maréchia, commencé par le même Empereur & achevé par Tibere, comme l'inscription en fait foi. Ce pont n'a rien perdu de sa solidité, ni des belles proportions que Palladio admirait. Le *Lituus* Augural qu'on y voit sculpté, ne différe en rien de la crosse épiscopale.

On lit ces mots sur une colonne qui s'élève au milieu de la place publique....

C'est ici que Jules-César, après avoir passé le Rubicon, pour se rendre maître de Rome & du monde, harangua ses soldats... Ce petit fleuve coule à peu de distance de la Ville. Un célébre Senatus-Consulte, qu'on lit encore, dévouait aux Dieux infernaux, déclarait sacrilége & parricide, tout Romain qui passerait le Rubicon avec des troupes. Ce ne fut pas sans frayeur, & sans hésiter, que César osa le passer. On a remarqué, comme une chose singuliere, qu'en 1740, les troupes de la Maison de Savoie vinrent pour la premiere fois jusqu'aux bords du Rubicon. Je vous parlerais du fameux Concile de Rimini, si vous aviez du goût pour la Théologie : mais vous ne voulez connoître de cette science que ce qui peut vous rendre meilleure.

Saint-Marin.

En allant de Rimini à Ravenne, on cotoye la petite République de San-Marino, que le Cardinal Alberoni, né pour les révolutions, tenta de livrer au Saint-Siége : tant il est vrai que les forts veulent toujours asservir les foibles.

Ravenne.

La ville de Ravenne est bien différente de ce qu'elle était autrefois. Elle fut le siége de l'Empire de Théodoric, Roi des Ostrogoths, soumise ensuite aux

Empereurs de Conſtantinople, qui la gouvernaient par des Exarques, puis à Charlemagne qui en donna la Souveraineté aux Papes. C'eſt un Légat qui y regne. Les Romains y avaient fait pluſieurs grands ouvrages; à peine en voit-on les veſtiges. Elle avait de leur tems un bon port. Jules-Céſar y tenait une flotte, pour défendre le Golphe. La mer s'étant retirée à la diſtance de cinq milles, elle n'a plus de port. On lit ſur la porte de la Ville.... *Naves ceſſerunt Aratro.* Cette défection de la mer ſe remarque, mais un peu moins dans les autres Villes dont je viens de vous parler. On a ſuppléé, autant qu'on a pu, par des canaux qui ont rétabli la communication, que la nature avait coupée. Ravenne préſente encore le ſquelette d'une grande Ville. Ses rues ſont larges, bien percées; elle a des places, des fontaines. La grande place eſt terminée à ſes deux extrémités par les ſtatues de deux Papes en regard, Alexandre VII & Clément XII. Quand on repréſente au public les Empereurs, les Rois, les Généraux, ils ſont toujours debout, même en expirant, *oportet Imperatorem ſtantem mori*; les Papes toujours aſſis. Cette

posture est peu favorable à l'art & aux spectateurs.

Je me souviens, Aspasie, d'avoir vu le Dante, *il divino Dante*, dans vos lectures. Vous l'admiriez sans louer ses défauts. Exilé de Florence, sa patrie, il mourut pauvre dans cette Ville. Personne n'avait pensé à lui donner du pain. Le noble Vénitien Bembo (a) long-tems après, étant Gouverneur de Ravenne, lui a donné du moins un tombeau. Le mérite sent ce qui est dû au génie.

Hors des murs de Ravenne on voit un mausolée que la Reine Amalazonte consacra à Théodoric son pere. Les Français, en prenant la Ville, dégraderent ce monument, pour en arracher le bronze. Ravenne s'en plaint encore, & la haîne reste.

A force d'aller je me suis vu dans la derniere Ville des Etats du Pape, à Ferrare. Elle a vraiment l'air d'une grande cité par la longueur & la largeur de ses rues tirées au cordeau, & par la quantité de ses palais ; mais dans ces belles rues l'herbe croît : je demandais où étaient Ferrare.

(a) Pere du fameux Cardinal de ce nom.

les habitans. On assûre que ses manufactures, son commerce, sa population, sont diminués de deux tiers, depuis le regne de la Maison d'Est. C'est un Légat qui la gouverne. Il peut dormir sans crainte; car son palais, au centre de la Ville, est flanqué de bastions, & environné d'eau. La suite de l'*Eminentissimo*, le Clergé séculier & régulier avec la garnison, donnent presque la totalité des habitans.

Dans la Cathédrale, édifice qui n'est pas du premier rang, j'ai lu une épitaphe qui m'a frappé par sa singularité. Le mort de mauvaise humeur s'adresse au Lecteur :

Que regardes-tu ? Tu vois le tombeau de Lilio Giraldi, qui éprouva la bonne & la mauvaise fortune, Apollon ne l'ayant pas secouru. Il n'importe ni à lui ni à toi d'en savoir davantage. Va à tes affaires.

L'Eglise des Benédictins sera toujours visitée par les gens de goût, à cause de la sépulture de l'*Arioste*. Mais on est fâché, en quelque sorte, de lire dans l'épitaphe qu'il doit ce monument à la re-

connoissance d'un particulier qui avait éprouvé sa générosité. N'est-ce pas aux Villes, ou aux Princes à prévenir les particuliers, quand il s'agit d'honorer la mémoire de ceux qui ont honoré la patrie ? Parmi les personnages célèbres qui prirent naissance à Ferrare, on se souvient du fanatique *Savonarole*, du Cardinal *Bentivoglio*, & du Pere *Riccioli*, grand Astronome.

Plus on refléchit sur l'Etat Ecclésiastique, sur son étendue, sur la bonté de ses terres, sur les fleuves qui les arrosent, sur l'avantage de son climat, sur la quantité de ses Villes, sur sa position entre la Mer Tyrrhénienne & la Mer Adriatique, sur ses ports très-susceptibles d'amélioration ; plus on conçoit ce qu'il pourrait devenir dans la carte de l'Europe, si le Gouvernement Romain prenait un systême d'agriculture, de commerce, de travail, de richesses ; s'il tendait tous les ressorts de la prospérité & de la force. C'est de cet Etat que les anciens Romains donnaient des loix au Monde.

Dans les voyages il faut toujours s'attendre au chapitre des accidens. J'avais fait mon marché avec mon voiturin de

Rome à Padoue aux conditions de tant de lieues par jour, avec la fixation des séjours, marché fait par écrit devant un Officier public : précaution nécessaire avec les Italiens de cette étoffe, que la parole ne lie pas. Dans la route je lui avais passé quelques légeres brèches à nos conventions. Mais à Ferrare il lui prit fantaisie de me retarder d'un jour pour son intérêt particulier. J'allai au tribunal du Juge. Jamais plus prompte justice. Deux Sbires saisirent, amenerent le réfractaire ; il est condamné aux frais de la poste qui me porterait à Padoue, & à huit jours de prison. Point de contrition plus parfaite : il fond en larmes, se jette à mes pieds, il s'offre à partir à l'instant-même, pour me mener au bout du monde, en me laissant maître de tout. Je me laisse toucher, mais le Juge ne l'est pas. *Caro figlio*, me dit ce Magistrat, *vous ne connoissez pas ces gens-ci. Cet homme, par récrimination, peut vous précipiter dans un fossé, dans un torrent, vous égarer dans un bois, où vous seriez à sa discrétion.* J'insistai cependant pour sa grace que j'obtins ; & je m'abandonnai tout de nouveau à la conduite du cou-

pable, pour me rendre à Padoue. Les dernieres paroles du Juge *Dio guardi chi non ſi guarda*, n'avaient pas de quoi me raſſurer ; mais je fus plus heureux que ſage.

Padoue.

La ſituation de Padoue offre un coup-d'œil charmant ; & la fertilité du terroir répond aux agrémens. Les Vénitiens, qui en firent la conquête au quinzième ſiècle, l'ont fortifiée. Ses rues ont deux files de portiques, de la petite maniere, qui la déparent, au-lieu de l'orner. Son Univerſité ſi fameuſe autrefois, eſt réduite à un petit nombre d'Ecoliers. Elle a compté parmi ſes Profeſſeurs *Fra-Paolo*, cet homme qui réuniſſait tant de ſciences, Géométrie, Méchanique, Anatomie, Hiſtoire, Théologie. C'eſt au feu de ſon génie que Galilée alluma le ſien, pour tirer la Phyſique des ténèbres où elle s'égarait. On accourait de toutes parts à l'Univerſité de Padoue, comme à la ſource du ſavoir. Les Nobles Vénitiens ne ſe contentaient pas d'y envoyer leurs enfans, pluſieurs d'entr'eux y profeſſerent les ſciences, le Droit ſurtout. Ils ont abandonné cette émulation d'enſeignement. Ont-ils bien fait ? Ils honoraient les ſciences qui les hono-

raient, & qui pouvaient les rendre plus propres au maniement des affaires publiques.

Les Padouans ont une ſorte de fierté ſur l'antiquité de leur Ville. Ils s'attachent à la Chronologie de Virgile. Tous ſavent par cœur les vers de l'Enéïde qui en marque la fondation & les Fondateurs.

Antenor potuit, mediis elapſus Achivis,
Illyricos penetrare ſinus . . . . . .
Hic tamen, ille urbem Patavi, ſedeſque locavit.

Cet Antenor, Capitaine Troyen, était frere de Priam. Vous voyez que Rome eſt bien jeune vis-à-vis de Padoue. Elle montre le tombeau d'Antenor, avec une inſcription latine, qui a l'air bien gothique.

Un buſte, prétendu antique, de Tite-Live, qui figure dans le Palais de la Cité, n'eſt pas un monument digne d'un Hiſtorien qui a tant illuſtré ſa patrie.

Padoue a pluſieurs édifices remarquables : l'Egliſe de Sainte-Juſtine, riche Monaſtère, eſt le chef-d'œuvre du Palladio, en ce genre. Ce fameux Architecte du ſeizieme ſiècle, était bien digne

d'écrire ſur ſon art. Après avoir médité ſur les monumens de l'ancienne Architecture, il en rétablit les regles corrompues par les Goths. Son traité ſera toujours lu par les Artiſtes qui voudront s'élever au beau. J'ai eu quelque regret de manquer Arquato à quelques milles de Padoue : j'y aurais vu le tombeau de Pétrarque. Le goût qu'il donna à ſa nation, pour le ſonnet, eſt auſſi vif que dans l'origine : c'eſt à quoi ſe réduit principalement la Poëſie Italienne de nos jours.

On s'embarque à Padoue même pour Veniſe, ſur la Brenta (*a*) : navigation délicieuſe où l'œil eſt enchanté par la culture d'une riante campagne, par les palais qui bordent le canal ; ouvrages, pour la plupart, de Palladio ou de ſes élèves. Je n'en ai viſité qu'un ; c'eſt le Piſani, trois ordres dans de belles proportions forment la façade : veſtibule orné de colonnes, cours en portiques, grands appartemens, galeries, décorations qui répondent, beaux jardins à la

(*a*) Riviere qui deſcend des Alpes, & va ſe perdre dans les Lagunes.

françaiſe. La vie champêtre demande-t-elle tant de magnificence ?

En pourſuivant la navigation, dès que je ſuis entré dans les lagunes, j'ai commencé à découvrir la Cité flotante ; car elle paroît telle dans l'éloignement. Je vous en dirai tout ce que mon ſéjour pourra m'apprendre. Saluez nos amis ; je les regrette une fois par jour, c'eſt lorſque la nuit ferme toutes les portes à la curioſité.

LETTRE XLI.

De Veniſe, le 30 Mai 1764.

Veniſe. QUAND on dit que Veniſe eſt bâtie dans la mer, on parle dans l'exacte vérité. Ce n'eſt point une terre élevée au-deſſus de l'eau ; c'eſt le lit même de la mer qui a reçu ſes fondemens dans des lagunes, & la mer la pénétre dans toutes ſes dimenſions : merveille que le Poëte Sannazar a chantée dans les beaux Vers qu'on n'oubliera jamais ; je n'en cite qu'un.

Illam homines dices : hanc poſuiſſe Deos.

Les hommes ont bâti Rome, & les

Dieux Venise. Cette situation singuliere produit beaucoup d'autres singularités. Les rues sont des canaux & des quais sans parapets ; les charriots & charrettes sont des barques ; les carrosses sont des gondoles ; on croirait l'espece des animaux qui servent à l'homme anéantie ; ni chevaux, ni ânes, ni mulets, ni bœufs, ni moutons. Vous imaginez bien que les rues sont toujours propres. Il en est un très-petit nombre sans canaux, especes de corridors, parquetés de larges pierres de taille ou de briques, fort étroits pour la plupart ; car en étendant les bras, on peut toucher, ou peu s'en faut, les maisons qui les bordent. Peu de rues suivies ; la Ville est un vaste labyrinthe ; il faut un long usage pour en avoir le fil, d'autant plus que les rues ne sont pas étiquetées, faute de police dans une Ville de cent-mille ames ; mais la nuit elles sont éclairées, ce qui n'est pas commun en Italie. On oublie ici de marcher, il n'y a que le peuple qui fasse usage de ses pieds : un nombre innombrable de ponts à une seule arche, établissent la communication ; tout ce qui n'est pas peuple est apporté par les gondoles aux portes où l'on veut entrer : cet équipage n'est pas cher :

au prix de quatre livres par jour, on a une gondole à deux rameurs; & on se trouve de niveau avec les premiers de la Ville. Toutes les gondoles sont uniformes, couvertes & tapissées de noir: cela ressemble un peu à un deuil général. La République a voulu empêcher le luxe dans cette partie, & aussi les marques d'inégalité qui affligent toujours le cœur humain: la même modestie se remarque dans les habits; ou, s'il y a de la différence, ce n'est pas dans le public qu'elle se montre: un tabaro (c'est un manteau gris) couvre toute la personne. Pour les Senateurs, & tous les nobles en charge, ils ne quittent point la toge & la trousse.

Comme on est actuellement sous le masque dans ce tems de foire, espece de carnaval d'été, qui dure six semaines, je ne sçaurais vous dire si les femmes sont magnifiques dans leur parure. L'habit de masque qu'on porte jour & nuit, n'est autre chose qu'un tabaro avec la *bahute*, (mantelet de gaze) & un chapeau, le tout en noir: cet uniforme, qui n'a rien de réjouissant pour les yeux, est fort commode pour la liberté qu'il donne; il confond les états & les sexes; il n'est pas jusqu'aux Moines & aux Religieuses, dit-on, qui

ne s'en affublent quelquefois, pour partager les plaisirs publics. La police ferme assez les yeux sur les écarts des Couvens. Cette indulgence les attache au Gouvernement, en les détachant de la Cour de Rome. *Quand ils sont contens de nous*, disent les Vénitiens, *ils ne pensent pas à cabaler.*

La belle & vaste place de Saint-Marc s'embellit encore dans ce tems-ci ; la foire y attire toute la Ville vers midi. On y voit des Charlatans, des Saltimbanques de toute espece ; des diseurs de bonne aventure, qui à travers un long tuyau portent leurs oracles dans l'oreille des curieux. Ne croyez pas que ces prédictions soient un simple jeu pour les curieux du peuple, & ceux qui lui ressemblent. L'étonnement, la terreur ou la joie se peignent sur les visages. On y voit aussi des Polichinels & des Prédicateurs qui semblent disputer à qui aura le plus de vogue ; mais l'espece de Charlatans la plus remarquable peut-être, ce sont les raconteurs, gens de néant, qui narrent en termes choisis, avec feu & emphase, mille évènemens merveilleux, tragiques ou comiques : le peuple répandu par terre, les yeux sur l'Historien,

bouche béante, immobile & reſpirant à peine, eſt comme enchanté, pendant deux ou trois heures.

Dans ce mouvement de plaiſirs, les ſpectacles, les jeux, les promenades ſur l'eau ſe ſuccèdent. Veniſe a ſept à huit théatres qui portent des noms de Saints. L'opéra de Saint-Jean-Chryſoſtome, & celui de Saint-Luc, ſont fort ſuivis. Le jeu s'ouvre tous les ſoirs pour ceux qui veulent ſe ruiner, ou ruiner les autres. L'or y eſt étalé par tas. C'eſt la République qui joue. Deux Senateurs tiennent la banque. Les promenades nocturnes ſur le grand canal valent mieux que le jeu pour ceux que la cupidité ne domine pas. Des milliers de gondoles qui ſe croiſent font ſpectacle, & favoriſent la galanterie. Les dames Vénitiennes ont ſecoué la contrainte où elles vivoient encore dans le dernier ſiécle; & les maris ont oublié leur jalouſie. Ils ne s'aviſent pas de prendre le frais dans la gondole de leurs épouſes. S'ils ont des *caſins*, retraites de volupté qu'on appelle à Paris petites Maiſons, elles ont auſſi les leurs. Les cafés, bien différens des nôtres qui n'ont qu'une ſalle commune, offrent encore une diſtribution de cellules où l'on ſoupe ſi l'on

veut, en tête à tête, ſous le maſque ou ſans maſque. Ils ſont honnêtes pour les deux ſexes, & perſonne ne médit de tout cela. N'allez-vous point dire qu'avec cette liberté extrême, ſous le maſque pendant quatre mois de l'année, avec cet enchaînement de plaiſirs il doit y avoir une grande corruption? Si dans cette corruption vous comprenez les crimes que les loix puniſſent, vous êtes dans l'erreur : quant au reſte, la politique Vénitienne a balancé l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de l'argent, que toute l'Europe y apporte ; le dernier l'a emporté.

A propos des promenades nocturnes, tout en voguant, on entend une muſique populaire, dont les Chantres du Pont-neuf à Paris n'approchent pas. Les gondoliers & le peuple ſur les quais chantent par couplets alternatifs les beaux vers de l'Arioſte & du Taſſe, comme on chantait ceux d'Homère à Athenes. Ce peuple a-t-il donc du goût?

Au moment que je vous écris, il y a un grand mouvement ſur le port ; il s'agit du mariage du Doge avec la mer, pour demain jour de l'Aſcenſion. Je vais en voir les apprêts ; & cela ſans penſer à vous. Ne vous vengez pas.

LETTRE XLII.

De Venise, le 5 Juin 1764.

LE Doge a été obligé de différer son mariage. Le vent s'était déchaîné, l'épouse montrait un front ridé & sévere; l'époux avait peur; le Bucentaure qu'il doit monter est un grand bâtiment, en forme de galéasse, magnifique en sculpture & en dorure, portant sur la proue l'étendard de la Seigneurie, au bas duquel est une grande figure de relief, qui représente la Justice. C'est sur mer comme sur terre qu'on aime à se parer de la justice : mais on s'en tient à la parure. Le Bucentaure est d'une construction très-peu favorable à la navigation; machine lourde, plate par-dessous, tirant fort peu d'eau, aisée à renverser. Cependant l'Amiral répond sur sa vie du salut du Doge & du Sénat; & il aime mieux retarder que d'exposer sa tête. S'il eût pris conseil de nous autres voyageurs, il aurait risqué l'aventure.

Le festin de noces a un peu dissipé notre humeur; il était prêt dans une

salle du Palais Saint-Marc ; il fallait lui faire honneur. De grands traits de l'Histoire Romaine figuraient au dessert en reliefs de sucrerie. Ce choix m'a paru une maladresse. La République pouvait puiser dans sa propre histoire. Les Sénateurs sont entrés, & le Doge un peu après. Il était en simarre, en toque rouge & en béguin. Cette coëffe de fin lin est une imitation, disent quelques Vénitiens, du bandeau, que les conservateurs des loix portaient à Athènes. D'autres prétendent qu'elle tient à un grand évènement.

Il y eut très-anciennement une conspiration contre la forme du gouvernement ; les conspirateurs marchaient au Sénat assemblé pour l'extérminer. Une femme, soit hasard, soit courage, assomma le chef avec un pot de fleurs qu'elle jeta de la fenêtre. Les conjurés se crurent perdus, & se dissiperent ou furent punis. La femme forte ne voulut point d'autre récompense qu'un honneur pour son sexe. Elle demanda que le Doge en prît la coëffure. La toque qui le couvroit au dîner se change contre la corne Ducale, ou le *corno*, lorsqu'il est en grande cérémonie.

Le festin ne nous dédommageait pas des épousailles de la mer, dont l'origine est

une célèbre victoire que la flotte Vénitienne, commandée par le Doge Ziani, remporta sur l'Empereur Fréderic. Le Pape Alexandre III, proscrit par Fréderic, s'était réfugié à Venise. Lorsque le Doge victorieux rentra dans le port, amenant un prisonnier de la plus haute conséquence (c'était Othon, le fils même de l'Empereur) le Pape l'embrassa tendrement, & lui présenta un anneau d'or, en lui disant, recevez cet anneau, servez vous-en, pour tenir la mer assujettie à l'empire Vénitien; épousez-la avec cet anneau; & que désormais tous les ans la célébration de ce mariage soit renouvelée à pareil jour par vous & vos successeurs.

On a remis la célébration à Dimanche prochain; mais comme elle dépend du vent, qui sait quand elle se fera? Je ne fermerai ma lettre qu'après le succès, pour vous en rendre compte.

Epousailles de la Mer.

P. S. Le vent a été favorable; le Bucentaure s'est mis en mouvement. Le vaisseau qui portoit Cléopâtre, lorsqu'elle se présenta à Antoine, n'était pas plus orné, plus galant. La mer était couverte de bateaux, de gondoles & de péotes. On a vogué vers le Lido, petite Isle à la distance

tance de trois milles, au bruit du canon des châteaux, des vaisseaux & de la musique, cent banderoles flotantes au gré des vents. Les Augustes fiancés paraissaient fort contens, & nous aussi.

Le Patriarche Archevêque de Venise s'est avancé dans une gondole insiochi, avec la croix, le rituel & l'eau bénite, pour donner la bénédiction nuptiale. C'est à ce moment que le Doge a jeté l'anneau dans le sein de la mer, en prononçant ces paroles: « Mer, nous t'é- » pousosn, en signe de l'empire véri- » table & perpétuel que nous avons sur » toi ». Cette épouse, qui lui était assez soumise, avant les découvertes de Vasco de Gama, lui a fait bien des infidélités depuis. Elle a reçu les Français, les Hollandais, les Anglais, & d'autres Navigateurs du nord, qui l'épousent & la dominent sans cérémonie. Chacun sait le mot de ce fier Sultan, armé contre Venise: «J'enverrai son Doge consommer » son mariage au fond de la mer»; & sans des évènemens peu attendus, il l'eût exécuté.

Au reste, bien des gens, en s'amusant de la cérémonie qui a été terminée par une Messe solemnelle, trouvent ce ma-

riage abſurde & ridicule, ſans penſer qu'il eſt fait en face de l'Egliſe. Je ne ſais ſi Xercès parut ridicule à ſon armée, lorſqu'il fuſtigea la mer, dont il avait bien lieu d'être mécontent. Si on peut la fuſtiger, pourquoi pas l'épouſer ?

LETTRE XLIII.

De Veniſe, le 12 Juin 1764.

Régate. LES ſpectacles en tout genre ſe ſuccédent rapidement les uns aux autres. Quand vous voudrez voir Veniſe, arrivez-y la veille d'une *Régate*, fête extraordinaire que la République ne donne qu'aux têtes couronnées. Mais l'Angleterre, dans ce période de ſuccès, a des privilèges en Italie. C'eſt le Duc d'Yorck a qui nous devons cette bonne fortune. Comment vous la peindre ?

Imaginez un bras de mer, un ſuperbe canal qui traverſe une grande Ville, trente bateaux à une ou deux rames, dont quelques-uns manœuvrés par des femmes. Voyez-les fendre les flots avec une rapidité ſurprenante, l'eſpace de quatre milles, pour diſputer des prix.

C'est à qui arrivera le premier à la *Machine*, édifice d'une belle Architecture. Voyez du même coup-d'œil une multitude d'autres bateaux à quatre, à six & à huit rames, ornés d'étoffes & dentelles d'argent; mais sur-tout neuf bâtimens plus grands. Cette flotille, vraiment pompeuse, & théâtrale représentait la terre, l'air, l'eau, le feu, la pêche de la baleine, le char d'Apollon, le triomphe de Minerve, la naissance de Vénus; acheverai-je? l'Angleterre menée en triomphe par l'Europe. Portez ensuite vos regards sur les fenêtres & les balcons, les amphithéâtres ornés de tapis, sut cent-mille spectateurs placés pour voir & pour être vus. Voilà une faible idée de la Régate.

Nous devons aussi au même Prince deux bals du plus grand éclat. Le premier, moitié paré, moitié masqué, a été donné au beau Palais Rezzonico, aux frais du Pape. C'est la Princesse sa nièce qui en a fait les honneurs. Vous voyez que Sa Sainteté ne s'est pas contentée de le fêter à Rome. Certainement, si le Duc n'entre pas dans le giron de l'Eglise, comment faut-il faire?

L'autre bal tout paré, que la Répu-

blique lui a donné, offrait un mélange de magnificence & de modestie sombre, qui formait un tableau qu'on ne voit pas ailleurs. Toute la Noblesse Venitienne, couverte des étoffes les plus riches, ce n'est rien : les femmes si chargées de perles & de pierreries, qu'on les prendrait pour des Sultanes. Voilà la magnificence : voici la modestie en contraste : les *gentil-done*, c'est-à-dire les femmes des Nobles de terre ferme, & les premieres bourgeoises de la Ville, jetées derriere ce cercle brillant, en vêtemens noirs ; vous eussiez dit des veuves qui pleuraient la mort de leurs maris. Les vierges qui voulurent profiter du bal, étaient réléguées dans le même rang, avec la même modestie.

Dans nos bals Français une mere se plaît à voir danser sa fille. A Venise les filles ne dansent point ; & voilà pourquoi les meres dansent si mal. Mais j'ai vu danser le Sénat. Pour que vous en jugiez mieux, transportons la scène dans la grande Salle du Palais à Paris. Vous êtes de la fête avec votre parure & vos grâces. Le Chancelier de France, en simarre & en longue, longue perruque, vient vous prendre pour danser ; tandis qu'une dou-

zaine de Préſidens à Mortier, & quantité de Conſeillers en roge, figureraient avec d'autres femmes : les bonnes plaiſanteries que feraient nos petits Maîtres ! tels danſaient les Sénateurs avec la toge & la trouſſe. Les ſpectateurs les plus voiſins des danſeurs auraient bien voulu être à l'abri des perruques, qui leur bridaient le nez.

Vous dirai-je qu'au bout de deux heures l'ennui m'a gagné ? c'était ma faute, ſans doute. J'ai quitté ma place ; mais j'ai payé cher mon impatience. Il était jour, lorſque la *Corilla*, l'improviſatrice la plus fameuſe de toute l'Italie, eſt arrivée en poſte, & incognito, pour jouer ſon rôle ; quelle trahiſon ! elle a improviſé, comme une Sybille, & j'étais dans mon lit.

Dans l'expoſition des deux bals, n'êtes-vous pas étonnée de la prodigieuſe quantité de perles & de pierreries, dans une Ville qui n'eſt pas la plus riche de l'Europe ? Vous voulez qu'on vous rende raïſon de tout. Sachez donc que les Vénitiens, ayant eu autrefois tout le commerce des Indes Orientales, puiſaient à la ſource. Sachez encore qu'ayant été maîtres de Conſtantinople, ils ont pillé le Palais des Empereurs Grecs. Apprenez

aussi que les pierreries ne sont point sorties, & ne sçauroient sortir des maisons qui les possèdent. La substitution les enchaîne ; ainsi elles ne peuvent qu'augmenter par de nouvelles fantaisies des jeunes épouses ? qui entrent dans ces maisons déja si pourvues.

Mais n'est-ce point trop vous entretenir de bals & de diamans, toute femme que vous êtes ? voici quelque chose de mieux. Les fêtes que la République donne ne se font point aux frais du trésor public. Elle en charge tel ou tel noble dont la fortune est grande.

C'est ainsi que ceux qui ont les honneurs, les dignités de l'État, en supportent les charges extraordinaires, tandis que le peuple ne porte que les fardeaux accoutumés.

Vous m'avez fait grand plaisir, en m'apprenant par votre derniere Lettre avec quel zèle on travaille dans notre patrie à la réforme des finances (a) ; l'économie n'est pas la vertu la plus brillante des Rois ; mais elle est la premiere. Adieu.

(a) Ce travail a été abandonné.

LETTRE XLIV.

De Venise, le 10 Juin 1764.

JE ne vous apprends pas, Aspasie, que vers le milieu du cinquieme siècle des malheureux échappés de Padoue, & d'autres Villes d'Italie, fuyant les ravages & la cruauté d'Attila, se réfugierent dans les lagunes où Venise sortit des eaux, & y fonderent une République. Le gouvernement Républicain, à le prendre dans le sens le plus étendu, c'est-à-dire en opposition au pouvoir d'un seul, est toujours le premier qui se présente aux hommes, lorsque, libres de tout joug, ils se réunissent en société.

Point de République qui ait duré autant que celle-ci; point de noblesse aussi ancienne, excepté celle des descendans de Confucius à la Chine. Les Nobles *delle case vecchie*, peuvent se flatter d'une noblesse de douze ou treize siècles. Leur chimère, (car il en faut toujours une) c'est de faire dériver leur descendance de quelqu'un des Héros de l'ancienne Rome. Les autres maisons nobles comptent du

moins six, sept à huit siécles; toutes sont inscrites dans le Livre d'or, Evangile généalogique qui ne souffre rien d'impur. C'est ce corps de Noblesse qui, avec le tems & la force s'est emparé du gouvernement, à l'exclusion du peuple.

Le Grand-Conseil seul, c'est-à-dire, l'assemblée de tous les nobles au-dessus de l'âge de vingt-cinq ans, à la puissance législative, & il est en même tems la source de tous les autres Conseils, & de toutes les Magistratures auxquelles il confie la puissance exécutrice.

Le Sénat est composé de cent-vingt Sénateurs qui ne sont qu'un an en place. Il décide de la paix & de la guerre; il établit les impôts; il fixe le prix des monnoies; il a la disposition de tous les emplois de terre & de mer; il nomme les Ambassadeurs pour les Cours étrangeres; il est proprement le Conseil d'Etat où se traitent toutes les affaires politiques de la Nation.

Le Conseil des Dix est composé de dix Nobles, élus par le Grand-Conseil; son autorité est suprême; elle s'exerce souverainement, sur toutes sortes de personnes, sans en excepter le Doge lui-même. Il juge de tous les crimes d'Etat; il est

chargé de maintenir la ſtabilité des Loix, l'égalité & l'union parmi les Citoyens, de mettre un frein à l'ambition, & de veiller à toutes les parties du Gouvernement. Les Dix ſont annuels.

De ce Conſeil des Dix on tire trois Inquiſiteurs d'Etat, qui ont une autorité abſolue dans toutes les cauſes qui concernent la Politique de l'Etat. Ils décident en dernier reſſort de la vie de tous les Citoyens. Quand ils ſont tous trois du même avis, leur Arrêt s'exécute ſans autres formalités. S'il y a partage, l'affaire eſt portée au Conſeil des Dix.

En même tems que les Inquiſiteurs veillent ſur l'Etat, deux Cenſeurs veillent ſur les mœurs des particuliers. Ils obſervent ſur-tout les brigues des Nobles, pour obtenir de l'emploi. Ils ont voix délibérative dans le Sénat; & un rang diſtingué dans le Grand-Conſeil. Leur Cenſure expire au bout de ſix mois.

Au rang des Magiſtratures ſont auſſi tous les Provéditeurs, chargés de pourvoir aux réparations publiques, aux armes, Places & Citadelles, aux terres incultes, aux mines, aux boucheries, au bois, au ſel, au vin, à la recette & à l'emploi des deniers publics.

Tous les Gouverneurs dans les Provinces ont au-dessus d'eux un Provéditeur général. Il y en a un dans la Dalmatie, & un autre dans les isles de la Méditerranée. Les Gouvernemens ne sont donnés que pour seize mois, à condition de la résidence la plus rigoureuse.

Le premier des emplois militaires est celui de Généralissime de Mer. Il commande à tous les Généraux. Il n'a lieu qu'en tems de guerre. On lui associe toujours le Provéditeur général de Mer. Ces deux personnages sont dans une perpétuelle émulation; ils s'éclairent mutuellement: & par-là le Sénat est infailliblement instruit de leur conduite. Quand ils ont fait leur tems, le Sénat les oblige à se constituer prisonniers, avant que de rendre compte de leur administration.

La grande Machine politique étant ainsi arrangée, suivent les Tribunaux de Justice. Il en est deux du premier ordre, qu'on nomme *Quaranties*, parce qu'ils sont composés de quarante Juges. La premiere est la Quarantie Criminelle. Elle juge en dernier ressort de tous crimes, qui ne sont pas crimes d'Etat. Les Nobles qui la composent sont huit mois en charge.

La seconde juge des causes civiles en dernier ressort.

Il y a encore six Cours subalternes, composées chacune de trois Nobles. Elles jugent au Civil en premiere instance. Ces Juges Nobles ont des Jurisconsultes pour Assesseurs. Les Avocats plaident avec les cris, les gestes, l'agitation, le feu de l'enthousiasme, sur-tout dans le Criminel. Les crimes se jugent en public, comme autrefois à Rome, à Athènes, & aujourd'hui en Angleterre. L'accusé se trouve convaincu, ou défendu autant qu'il peut l'être; & les Juges n'osent pas s'oublier en face du Public.

Vous avez sans doute entendu parler des Procurateurs de Saint-Marc. Ils président non-seulement à la grande richesse de cette Fabrique; ils sont devenus les Exécuteurs nés de tous les testamens, les Tuteurs des orphelins, & les Protecteurs des veuves. Ils sont au nombre de neuf. Leur autorité s'est tellement accrûe, que c'est aujourd'hui une des plus grandes Dignités.

Au reste toutes les Magistratures, toutes les Places, tous les Emplois de Terre ou de Mer, se donnent par ballotage dans le Grand-Conseil, qui s'assemble

tous les Dimanches & Fêtes, & ce n'est point encore assez d'être nommés. Les Avogadors, au nombre de trois, peuvent s'opposer à la prise de possession, jusqu'à ce que les nommés se soient purgés des accusations qui leur sont intentées.

Vous savez que, dans les grandes Monarchies, une grande partie de la Noblesse passe ses jours dans une inertie peu honorable, & souvent indigente : ici la Noblesse est toujours en action dans les Conseils, dans les Elections, dans les Tribunaux, au Sénat, dans les Gouvernemens, dans la Robe & l'Epée. La moins occupée s'occupe du moins de son ambition. Les places n'étant données que pour un tems fort court, la porte des Dignités reste toujours ouverte. Mais il faut de l'instruction; & l'instruction demande de l'application.

Le Doge n'a aucune prérogative d'autorité; mais beaucoup de réprésentation. S'il marche en cérémonie, couvert de la Corne Ducale, en robe & en manteau de drap d'or, on porte devant lui huit étendards de soie, de la plus riche broderie; mais il n'a point de Gardes. Tout son train se borne à ses Ecuyers, & ses gens

de livrée. Il préside à tous les Conseils : mais il n'y a que sa voix. Son nom est sur toutes les monnoies ; mais on n'y grave ni son effigie, ni ses armes. Tous les Edits commencent par cette formule : *le Sérénissime Prince fait savoir*, pour faire connoitre qu'il n'est que le Promulgateur des Loix de la République, qui a le droit de le déposer lorsque son âge, ses infirmités, ou son incapacité le mettent hors d'état de vaquer aux affaires. Obligé de se contenter d'un revenu médiocre qu'on lui assigne, il ne touche pas aux deniers publics. Il a besoin d'une permission expresse de la Seigneurie pour sortir de Venise ; & lorsqu'il s'absente avec permission, il ne reçoit aucuns honneurs publics. Il est exclus du commandement de l'armée, dans la crainte que la victoire ne lui donne trop de force. La République est si attentive à le laisser sans appui, que ses enfans, ses frères, ses neveux, sont exclus, sa vie durant, de toutes les grandes Charges de l'Etat.

Il est presqu'impossible qu'un Doge s'empare de la Souveraineté. Son Palais est rempli d'espions. Il y est environné du Conseil des Dix, qui y ont leur logement & leur Tribunal. Les Inquisiteurs

peuvent entrer chez lui sans être annoncés, à toute heure de jour & de nuit, l'aborder dans son sommeil, le fouiller jusques dans ses poches, l'interroger, & lui faire couper la tête en deux heures de tems.

C'est ce qui arriva, en 1355, au Doge Marin Fallier, qui, pour se venger d'un affront, avait conspiré contre le Sénat. On voit dans la Salle du Grand-Conseil, où sont les portraits de tous les Doges avec leurs noms, un cadre vuide avec ces mots:

Locus Marini Fallieri decapitati.

C'est ici la place de Marin Fallier décapité.

On fait tous les ans une Procession générale en action de graces de la découverte de cette conjuration: belle leçon pour les Doges!

La Salle où le Doge reçoit les premiers hommages le jour de son Couronnement, est la même où il sera exposé après sa mort; & le grand Chancelier ne manque jamais de lui montrer cette triste perspective dans son discours, en l'avertissant qu'on fera le procès à sa mémoire; & qu'elle sera honorée ou flétrie, selon ses mérites. S'il meurt avec des dettes, l'Etat n'en répond pas. Non-

ſeulement il a payé de ſes deniers les frais de ſon Couronnement, mais on exige encore qu'il avance ceux de ſon enterrement.

Les Politiques critiquent ceci & cela dans l'organiſation de cette République. Il faut qu'elle ſoit fortement conſtituée, pour avoir bravé les révolutions de tant de ſiècles. Aucune République, aucun Empire, ſi on excepte celui de la Chine, n'a tant duré. Au quinzième ſiècle, elle chercha à s'étendre en terre ferme, elle y réuſſit. On prétend qu'elle eût mieux fait de ne voir que la mer. Ses flottes & ſon commerce ſe feraient conſervés dans un état floriſſant, & peut-être ſerait-elle en poſſeſſion de toutes les iſles de l'Archipel.

J'ai vu ſon Arcenal, reſte majeſtueux d'une grande Puiſſance. Il occupe une iſle dont la circonférence eſt de trois milles. Là ſont raſſemblés tous les élémens d'une Marine reſpectable : chantiers & baſſins pour la conſtruction, ateliers pour les cordages & voiles, fontes de canons, des armes pour cinquante-mille hommes, & plus de mille ouvriers conſtamment entretenus. Le Sénateur qui en a le commandement ſe change

tous les deux mois. La République ne veut pas que perſonne s'accoutume au pouvoir. Toutes les Places qu'elle donne, loin d'enrichir celui qui les occupe, ſont onéreuſes ; & cependant il n'eſt pas permis de les refuſer. Les Ambaſſades même ſont aux frais des Ambaſſadeurs.

Jamais d'Eccléſiaſtiques pour celle de Rome. Veniſe craindrait que ſon Ambaſſadeur ne s'y laiſsât corrompre par l'appas des Dignités de l'Egliſe. Elle eſt extrêmement en garde contre Rome, & tout ce qui y tient. Elle ſe ſouviendra toujours de la fameuſe ligue de Cambrai, eſpece de Croiſade contr'elle, entre l'Empire, la France & l'Eſpagne, le Pape à la tête. Elle ſouffre, à la vérité, un Nonce avec Juriſdiction, & même Inquiſition ; mais elle y fait aſſeoir trois Sénateurs qui brident le Saint-Office. La tolérance religieuſe, ſolidement établie, ne laiſſe point de priſe aux diſputes, aux accuſations & à la violence. Le Siége Patriarchal de l'Archevêque de Veniſe eſt beau : mais il ne peut pas être décoré du Cardinalat.

On vous a dit, plus d'une fois, que les Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangeres à Veniſe ſont obligés d'y vivre

dans une retraite perpétuelle. Rien n'eſt plus vrai. Ils n'ont de ſociété qu'entr'eux ; eſpèce d'excommunication civile. Un étranger qui accepterait un lit dans leurs maiſons, trouverait toutes les autres fermées. C'eſt ainſi que la République regarde ſans ceſſe autour d'elle, pour écarter tout ce qui pourrait la bleſſer. Ils ne peuvent voir, dans le particulier, ni Noble, ni Sénateur, encore moins le Doge. Il y a un Conſeil pour traiter avec eux.

Comme on ne peut arriver à Veniſe que par eau, les Gondoliers ſont obligés d'aller rendre compte à un Prépoſé des perſonnes qu'ils ont amenées, de l'endroit où ils les ont dépoſées, & des diſcours ſuſpects qu'ils peuvent avoir entendu dans le paſſage. *Les gueules de Lion* ſont toujours d'uſage. On en voit pluſieurs dans les galeries du Palais Saint-Marc, avec ce titre *Denunzie ſegrete.* Tout Citoyen y jette à volonté des avis ſur la ſûreté publique. C'eſt un Membre du Conſeil, c'eſt un Magiſtrat, c'eſt le Doge lui-même qu'on y dénonce ; & c'eſt aux Inquiſiteurs d'État à voir de quel mérite ſont les dénonciations.

Je connais ici pluſieurs étrangers que

ces dénonciations secrettes, & la sévérité des Inquisiteurs d'Etat, inquiètent au milieu des plaisirs. Je n'ignore pas même que notre illustre Président de Montesquieu eut grand' peur, lorsqu'en quittant Venise, & se croyant suivi, il jeta ses observations dans la mer. Mais il n'est pas donné à tout le monde de se rendre suspect à la façon de l'Auteur de *l'Esprit des Loix*. Je questionne sans façon, & c'est un Sénateur même, homme de beaucoup d'esprit, qui a la bonté de m'instruire.

Je reviens à vous, Aspasie. A la vue d'une Noblesse armée de tous les pouvoirs, ne vous représentez-vous point le corps de la Nation, le Peuple, comme un troupeau d'Esclaves, qu'une impitoyable Aristocratie opprime à son gré, ainsi qu'en Pologne, & autrefois en France? Vous vous tromperiez. Le Peuple, en Pologne, appartient réellement à la Noblesse, à titre de servitude, au-lieu que dans l'Etat Vénitien il a la propriété de sa personne & de ses biens. Le simple Citoyen à Venise, en se livrant aux Arts, au Commerce, est considéré, ménagé. Les Impôts sont modérés. Il y a du travail pour tout le monde, & peu

de pauvres. Les sujets de terre ferme sont encore plus ménagés. La République cherche à les retenir par la douceur, faute peut-être de citadelles & d'armée. Quand la Ligue de Cambrai la dépouilla si rapidement, les Provinces enlevées regrettèrent bientôt leurs Maîtres, & rentrèrent avec joie sous leur domination. Si les Nobles qui les gouvernent s'avisaient de tyranniser, Venise en ferait prompte justice. Les Inquisiteurs d'Etat ne sont nullement redoutables au Peuple, mais à la Noblesse.

Si on considère les mœurs Venitiennes par rapport à l'ordre public, elles démontrent par leur bonté, que le Gouvernement fait les mœurs. Des Loix somptuaires, & l'égalité parmi les Nobles, aussi grande qu'elle peut l'être, éloignent le luxe, & tous les vices qui en sont la suite. Cette égalité est si précieuse aux yeux de la République, qu'elle ne veut plus couronner, comme autrefois, les épouses des Doges. Une Dogaresse couronnée aurait droit à des distinctions, des préséances, qui blesseraient les autres femmes. Les titres de Barons, de Comtes, de Marquis, si prodigués, & si triviaux ailleurs, sont in-

connus à Venise. On distingue les Nobles d'une même famille par leur nom de Baptême, & le Peuple même, en désignant une Personne noble, ne dit ni *Monsieur*, ni *Madame* : mais *le un tel*, ou *la une telle*. Un Noble qui accepterait un titre, un Ordre, ou une pension d'une Puissance étrangère, deviendrait étranger lui-même dans la République.

Les Magistratures, les Gouvernemens, les Dignités, toutes les Places qui demandent des mœurs, aussi-bien que des lumières, mettent un frein aux passions de ceux qui veulent parvenir. Les Avogadors & les Censeurs, toujours prêts à accuser, même après les suffrages, font assez sentir qu'il faut être irréprochable.

Les femmes, à la vérité, avec les avantages d'une belle carnation, & d'une taille svelte, se livrent à une galanterie de nouvelle date. Autant qu'elles furent retenues autrefois dans la sévérité du mariage, autant elles ont acquis de liberté. Mais du moins la jalousie ne s'arme plus de poignard & de poison.

Venise avait encore au commencement de ce siecle ces fameuses Courtisannes, qui faisaient une singularité de cette Ville. C'étaient les *Laïs*, les *Leon-*

tium des Grecs : c'étaient les *Marlon de Lorme*, les *Ninon l'Enclos* des Français. La République les a chassées ; a-t-elle bien fait ? Ces Fermières générales de Venus s'engraissaient sans doute de la substance des Nobles Vénitiens ; & encore plus de celle des étrangers. Mais la République les pressurait dans de grands besoins. Elles étaient même assez généreuses pour ne pas attendre la demande. Qu'est-il arrivé ? Les honnêtes femmes ont pris leur place, sans aucune ressource pour l'Etat ; ou, ce qui est encore pis, des malheureuses que la faim assiége dans d'infâmes réduits, & que la débauche consume.

Je vous ai parlé des mœurs de la Noblesse. Quand la Partie gouvernante a des mœurs, la Partie gouvernée en prend aussi. D'autres raisons encore rendent ici le Peuple meilleur qu'il ne l'est dans la plupart des Villes d'Italie. Quoique Venise ne soit plus l'entrepôt de l'Europe & de l'Asie, comme elle l'était avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance ; cependant elle conserve un grand mouvement de commerce intérieur. Ses Arts, ses Manufactures lui suffisent, pour occuper vivement son Peu-

ple, & le mettre dans une certaine aisance. Ce travail qui s'offre toujours, & l'aisance générale, empêchent la fraude, le vol & le meurtre. Peu d'exécutions, parce qu'il y a peu de crimes : point d'ivrognerie, point de ces rixes, trop souvent sanglantes, que le vin suscite. Bien en prend à ce Peuple d'être sobre. S'il s'abandonnoit à l'ivresse, avec tant de quais fort étroits & de ponts sans garde-fous, il se précipiterait dans les canaux. Il m'a paru doux & tranquille, & malgré la liberté républicaine, qui n'est pas si patiente que celle des Monarchies, il est difficile qu'il se porte à une grande licence, sous les ressorts toujours tendus d'une Police très-vigilante.

LETTRE XLV.

De Venise, le 12 Juin 1764.

DE la position de Venise dans le sein des eaux, vous conjecturez, sans doute, que Venise n'a point, ou presque point de jardins, & dans la rigueur elle n'a qu'une Place publique, si connue sous

le nom de Saint-Marc & si remarquable par sa grandeur. Si on vous disait qu'on navigue sous cette place, le croiriez-vous? Il faut bien le croire, puisqu'on le voit. Elle est portée sur des pilotis qui laissent assez d'intervalle pour visiter ce prodige en bateau. Cette Place est bornée d'un côté par la mer; & les trois autres montrent des édifices qui, sans être de l'Architecture la plus noble, mélange du goût Grec & du goût Gothique, forment un tout majestueux.

Parmi ces édifices l'Eglise Patriarchale de Saint-Marc tient un rang distingué. Ses murs sont incrustés de marbre. Les colonnes, en grande quantité, qui la soutiennent, sont d'un marbre oriental encore plus précieux. Cinq dômes la couronnent. La face qui regarde la Place a cinq portes d'airain avec des bas-reliefs historiques. Sur celle du milieu on voit quatre chevaux antiques de bronze, emplacement singulier pour des chevaux. Constantin les avait détachés de l'Arc triomphal de Néron, pour en orner l'Hippodrôme de Constantinople. Les Vénitiens ont tiré de cette Ville quantité d'autres morceaux; & en particulier de Sainte-Sophie, pour décorer Saint-Marc. L'inté-

rieur de l'Eglife en montre des dépouilles, auffi-bien que l'extérieur. Elle eft pavée de porphyre.

Le corps de faint Marc fut apporté d'Alexandrie à Venife au neuvième fiècle. Le Public ne fait pas en quel endroit de l'Eglife il repofe, On dit que c'eft un fecret que les Procurateurs de S.-Marc fe tranfmettent les uns aux autres.

Sur une porte de l'Eglife on voit les effigies en mofaïque de S. Dominique & de S. François. Elles tiennent du prodige. Elles furent faites par ordre du Moine Joachim, né Italien, qui fe piquoit d'être Prophète. Il fallait bien qu'il le fût; car il les fit faire avant la naiffance des deux Saints.

Le Tréfor de cette Eglife, après celui de Lorette, eft le plus riche de l'Italie. C'eft un amas prodigieux d'or, en Vafes facrés, en Croix, en Chandeliers, en Lampes. C'eft une profufion de Perles & de Diamans. La Couronne qui fert au Couronnement du Doge, eft furmontée d'une Efcarboucle inappréciable.

Le clocher, fans efcalier, eft détaché de l'Eglife. C'eft une tour carrée d'un grand diamètre. Une rampe douce, qui va continuellement d'un angle à l'autre,

vous

vous mene au ſommet. Hauteur de 300 pieds. De-là on découvre, non-ſeulement toute la Ville, les Forts & les Iſles de ſa dépendance; mais encore la Lombardie, les Alpes, l'Apennin à ſa naiſſance, & l'embouchure du Pô.

A quelques pas de cette tour, trois étendards toujours arborés, en mémoire des trois Royaumes que Veniſe poſſéda au tems de ſa puiſſance, Chypre, Candie & Négrepont.

On fait grand cas de deux colonnes de marbre, ſur l'une deſquelles eſt un lion aîlé, enſeigne de ſaint Marc, & ſur l'autre la ſtatue de ſaint Théodore. Conſtantin, en bâtiſſant Conſtantinople, n'imaginait pas que les ornemens qu'il y plaçait, viendraient embellir les lagunes de la Mer Adriatique.

Tout concourt à l'embelliſſement de cettePlace. L'immenſe Palais de Saint-Marc, où réſident le Doge & les Dix, où s'aſſemblent tous les Conſeils, tous les Tribunaux & le Sénat: les deux Palais des Procuraties, ornés de portiques: la Bibliothèque, autre grand édifice. Ce fut Pétrarque qui y plaça les premiers livres. Elle eſt riche en Manuſcrits Grecs & Latins.

Cependant ce n'eſt pas ſur cette place ſi vantée, qu'il faut chercher les édifices du meilleur goût ; c'eſt ſur les bords du grand canal. D'autres grandes villes d'Italie préſentent une plus grande quantité de Palais, mais fort peu qui ſoient d'une architecture auſſi noble, auſſi régulière ; ouvrages de Palladio, qui s'eſt ſignalé dans quelques Egliſes, auſſi bien que dans les Palais ; il ſeroit à ſouhaiter qu'il ſe fût mêlé des théâtres, que l'on prendroit pour des jeux de paûme, ſans architecture, ſans avenues, ſans dégagemens.

La plus belle partie de la ville, eſt celle qui borde le grand canal, large de quarante pas. Le pont unique qui le traverſe, paſſe pour une merveille. C'eſt le Rialto. Il eſt de marbre & n'a qu'une ſeule arche, avec deux rangs de boutiques, barbarie qu'on ne reproche guères aux villes d'Italie. On y monte par trois eſcaliers. Celui du milieu a ſoixante marches.

Veniſe, ſelon l'uſage des Républiques de faire naître les grands talens & les grandes vertus, par la gloire, a érigé près de deux-cents ſtatues à ſes hommes illuſtres. On doit lui reprocher

d'avoir oublié le célèbre *Fra-Paolo*, qui défendit ses droits avec tant d'éloquence & au péril même de sa vie, contre les entreprises de la Cour de Rome. Son génie seul auroit mérité un monument. Il est enterré dans l'Eglise des Servites, sans la moindre épitaphe. Le stilet dont il fut frappé, qu'il appelloit *stylum Romanæ curiæ*, est suspendu aux pieds d'un Crucifix.

Au reste, l'Art ne se fait pas admirer dans les statues, qui se présentent à Venise. Mais les morceaux de sculpture antique qu'elle posséde, sont des meilleurs tems. Tels sont les deux lions qui défendent la porte de l'Arsenal. Celui qui est d'une proportion colossale, est du plus beau marbre de Paros. Si Athènes l'avoit placé, comme on l'assûre, au Promontoire de Sunium, d'où il a été apporté, c'est un mérite de plus. Le vestibule de la Bibliothèque étale quantité d'autres morceaux Grecs, ramassés dans les Isles de l'Archipel, lorsque Venise y dominait.

Le Noble Farsetti a une collection unique de tous les chef-d'œuvres de sculpture antique & moderne, modelés en plâtre. Ce Noble, en s'initiant par la tonsure dans l'état Ecclésiastique,

s'est fermé la porte des emplois publics, pour se livrer entiérement aux Arts & à la Philosophie. Ces exemples peuvent être louables, pourvu qu'ils soient rares.

La peinture, à Venise, s'est élevée bien au-dessus de la Sculpture. Les Peintres qui ont fait la grande réputation de l'École Vénitienne, sont les Palma, le Giorgione, le Ricci, les Bassan, le Tintoretto, (*le Tintoret*), le Titien & Paul Véronese. Une femme a partagé leur gloire, la Rosalba Carriera. Les Eglises, les *Scuole* ou les salles de confréries, les Palais sont pleins de leurs ouvrages. Je n'en cite qu'un très-petit nombre.

A S.-Maria Maggiore, l'Arche de Noë de Jacques Bassan. On dirait qu'il était présent au déluge. La catastrophe du genre humain porte à l'ame l'impression la plus profonde.

Au Palais Saint-Marc, le combat des Vénitiens à la prise de Zara. Étoient-ils plus animés, qu'ils ne le sont sur la toile ? C'est une production étonnante du Tintoret. De grands Peintres l'ont surpassé en certaines parties ; mais aucun peut-être ne l'a égalé dans l'action, le

mouvement & la chaleur des figures. C'est sur-tout dans la *Scuola grande di San-Rocco* qu'il faut étudier le feu de ses compositions.

On voit au Palais Barbérigo, qu'on appelle l'Ecole du Titien, une Vénus a sa toilette, bien propre à tourner la tête à tous les Dieux; & une Magdelène en pleurs. Qu'elle est belle! qu'elle est touchante! Je ne sais pourquoi les Peintres s'emparent toujours de la Magdelène au commencement de sa conversion, avant que la pénitence l'ait maigrie, macerée, extenuée. Dans cet état de dépérissement elle serait bien plus propre à prêcher la mortification évangélique.

Vous avez vu par-tout l'enlevement d'Europe. Paul Véronese l'a aussi traité; mais avec quel art dans la façon de grouper, avec quels tons de couleurs, quelle supériorité! L'effet n'en fut jamais aussi saillant, aussi beau. Le Taureau lèche les pieds de la Belle enlevée. Que dites-vous de cette idée agréable? C'est le Palais de Saint-Marc qui posséde ce trésor. Il faudrait dire à tout ce qu'il a fait: cela est beau, cela est admirable. Mais pour sa Venise sur les nuées, couronnée par la Gloire; son repas de J. C. chez le

Lévite, & ses nôces de Cana, les expressions manquent.

La quantité inimaginable des excellents originaux qu'on voit ici, produit cette espèce de satiété qu'on éprouve à un grand festin. Je me suis lassé de voir; & vous vous lasseriez de mon catalogue.

Je prends congé de Venise avec deux sentimens contraires. Le charme de la nouveauté dans une Ville qui ne ressemble ni dans sa construction, ni dans ses usages, ni dans ses mœurs, à ce qu'on a vu; les amusemens sans cesse renaissans dans ces jours de plaisirs; quitter tout cela, c'est un regret. Mais je m'ennuie de ne plus marcher: mais ne voir que de l'eau: mais être privé des champs, des prairies, des animaux, des jardins, des côteaux, des forêts; regagner tout cela, c'est un plaisir. Demain je reverrai la terre & Padoue, en reprenant la Brenta.

Votre dernière Lettre m'a rempli de consolation, en m'apprenant que la liberté plénière du commerce des *Blés* est enfin accordée. Si cette loi est autant établie sur l'importation de l'Etranger chez nous, que sur notre exportation chez lui; si le monopole accrédité

ne s'en mêle pas, c'est ouvrir une source à la prospérité publique (*a*).

LETTRE XLVI.

De Parme, le 25 Juin 1764.

La Ville de Padoue que j'ai revue, & qui ne m'avait paru que médiocrement peuplée, fourmillait de monde. Cette affluence arrivait des Villes & des campagnes voisines. C'était la Fête *del Santo.* C'est ainsi qu'ils nomment leur Saint par excellence, saint Antoine de Padoue. Une Procession à ne pas finir; tenait du mi-

---

(*a*) Depuis l'époque de ce Voyage, les loix faites en 1763 & 1764 sur la liberté du commerce des Grains, ayant été révoquées en 1770, plusieurs Provinces ont beaucoup souffert de la cherté du pain; & on sait que l'Intendant de Limoges, aujourd'hui Ministre des Finances, soulagea de ses propres deniers la partie du Peuple la plus nécessiteuse dans son Département; & qu'il trouva moyen de faire révoquer des ordres qui auraient aggravé la misère. Il a maintenant dans les mains de plus grands moyens de faire du bien. On est en droit de tout espérer.

litaire & du civil. Toute la Ville était en mouvement. Une Cavalerie assez nombreuse fermait la marche. Je demandai ce qu'on faisait pour célébrer la *Fête-Dieu.* On me répondit que la Fête *del Santo* était leur plus grande solemnité.

L'Eglise où repose le Saint, est un grand vaisseau, avec cinq nefs & cinq coupoles; mais gothique. Sur le parvis la Republique a érigé une statue équestre à son Général Gattamelatta. Etoit-ce là le lieu?

Vicence. De Padoue je me suis rendu à Vicenza, que nos Géographes appellent Vicence. Cette Ville, qui compte 25 à 30 mille ames, appartenait à Galéas Viscomti, Duc de Milan, sur la fin du quatorzième siècle. Après sa mort, la Duchesse sa femme remit la Ville en liberté, comme de nos jours, après que Charles XII eût fini son étonnante carrière, Ulric, sa sœur, a rendu la liberté à la Suède. Il faut, Aspasie, que votre sexe, naturellement plus humain, n'ait pas autant d'ardeur que le nôtre pour le pouvoir absolu. Vicence, ne se croyant pas assez forte pour se défendre contre un autre Usurpateur, se livra aux Vénitiens. La

liberté des Républiques sera toujours un appas pour les Peuples que le despotisme aura opprimés.

Les objets qui m'ont le plus frappé à Vicence, sont les ouvrages de Palladio. Il était bien naturel que ce sublime Architecte consacrât les premiers efforts de son talent à sa Patrie. La plupart des Palais qu'on y admire, les uns finis, d'autres seulement commencés, sont de lui. Le morceau le plus achevé, c'est son Théâtre, à l'imitation des Théâtres antiques. La scène y représente dans la même enceinte, tous les différens endroits où se peut passer une même action: des files de maisons sur cinq rues qui aboutissent à une même place, un Temple, un Palais, un vestibule, un cabinet. Avec cette construction n'est-il pas plus aisé au Poëte de garder l'unité de lieu; & aux Acteurs de créer l'illusion si nécessaire aux Pièces de Théâtre?

Quant aux spectateurs, ils sont assis sur seize rangs de gradins qui s'élèvent en demi-cercle, couronnés d'une balustrade, où trente statues forment une décoration qui parle aux yeux & à l'esprit. Nulle place d'où l'on ne voye & l'on n'entende avec la plus grande fa-

cilité. Voir & entendre, deux points essentiels d'où il faut partir, pour la construction des Spectacles.

Il seroit bien tems de la décider dans notre bonne Ville de Paris; d'autant plus que la reconstruction de l'Opéra (a) est instante, & que nos deux Salles de Comédie déshonorent la Capitale d'un grand Empire. Peut-être faudrait-il isoler nos Théâtres sur de grandes places, où l'on pourrait en décorer toutes les faces, & où la commodité se réunirait à la majesté. Mais la dépense, direz-vous! & moi je dis: mais Paris! Le Théâtre que je viens de vous peindre, a été élevé dans une petite Ville, aux frais d'une Société d'amateurs, des Académiciens Olympiques.

La première Piece qu'on y représenta en 1585, fut l'Œdipe de Sophocle. Vicence s'étoit déjà distinguée par la représentation de la premiere Tragédie qu'on ait vue en Europe, depuis l'extinc-

(a) Dans le tems qu'on écrivait ceci, on parlait beaucoup de lui chercher un plus grand emplacement. On eût peut-être fait un monument plus digne de notre siècle, & de la postérité.

tion des Lettres. C'était la Sophonisbe de l'Archevêque Trissin, qui a son tombeau dans cette Ville. Nous ne pensions alors qu'à de misérables farces, ou à jouer ridiculement nos Mystères (a). Mais à présent il faut des théâtres dignes de nos Pièces.

Vérone, qui s'est trouvé sur ma route, après Vicence, offre un monument qu'elle ne doit qu'à elle-même. C'est un amphithéâtre qu'elle se donna au tems d'Auguste, n'étant encore qu'une petite République. Il est d'ailleurs mieux conservé que la plupart des édifices de ce Vérone.

(a) Ces Farces religieuses ont continué dans la Vallée de Chaumont jusqu'à la cession que nous en avons faite à la Savoie, en 1713, par le Traité d'Utrecht. Dans la Tragédie de la Passion le Père Eternel, au moment que J. C. expirait, paraissait abîmé dans la douleur. Un Apôtre lui disait :

Père Eternel, vous avez tort :
Vous devriez avoir grand' vergogne :
Votre Fils Jésus-Christ est mort,
Et vous ronflez, comme un ivrogne.
Reveillez-vous ; car votre Fils
Veut s'en aller en Paradis.

genre, & on l'entretient des deniers publics. Les caves ou l'on tenait les bêtes pour les combats, les gradins, les escaliers, les vomitoires, les corridors y sont entiers. Il est de forme ovale, & peut contenir commodément vingt-mille spectateurs. L'extérieur, qui a souffert, ne montre plus que deux ordres d'architecture. Le troisieme est presque ruiné.

On remarque, au milieu du Cours, une porte d'un temple Romain, construit sous le règne de l'Empereur Gallien. L'architecture fait voir que l'Art se dégradait déjà.

Cette Ville, qui aime les Arts, les Lettres & les plaisirs, a rassemblé dans une même enceinte le théâtre de l'Opéra, un Musæum Lapidaire, une salle d'Académie, & une autre pour la conversation journalière. Ce vaste édifice s'appelle Académie Philarmonique.

Point de Ville du troisieme ordre, ou l'on voye autant de Musæums pour l'antique, le moderne ou l'Histoire Naturelle. Les cabinets de tableaux y sont aussi très-multipliés. Il n'est pas besoin de vous dire qu'il y a du Paul Véronèse en quantité. Ce grand Peintre n'a pas oublié sa patrie; & sa patrie se glo-

rifie de ſes prodiges. Paris a des collections dans pluſieurs genres ; mais nous y verrions bien d'autres richeſſes , ſi nos grands Seigneurs & nos Financiers ne croyaient pas devoir donner la préférence aux bijoux , aux vernis & aux magots de la Chine.

Le goût des ſciences, de l'érudition & des beaux Arts, n'a preſque jamais abandonné cette Ville. Quelle liſte ne vous ferais-je pas de ſes hommes illuſtres : Un Fracaſtor, Poëte, Philoſophe & Médecin ; ſes concitoyens lui ont érigé une ſtatue. Un Panvinius , que Paul-Manuce appellait *Helluonem antiquarum hiſtoriarum* , & que d'autres ont nommé le pere de l'hiſtoire. Un Monſignor Bianchini , connu par ſes ſavantes diſſertations, ſur le Calendrier & ſur le Cycle de Jules Céſar. Un Cardinal Noris, qui, après avoir vu mettre ſon Hiſtoire Pélagienne à l'Inquiſition , fut fait, par le Pape ,Conſulteur de l'Inquiſition même. Un Marquis Maffei auſſi célébre par l'érudition que par le Théâtre. Je ne me ſuis rappelé , qu'après mon départ, l'inſcription énergique miſe au bas de ſon buſte :

AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT.

On avait profité de son absence, pour placer ce buste à l'entrée de l'Académie. Il ne lui restait, pour augmenter sa gloire, que de le faire disparaître. L'Académie, après une longue résistance, n'y consentit qu'à regret. J'imagine, sans pouvoir l'assurer, qu'après sa mort, on aura replacé le monument, que je n'ai pas vu. Lisez sa *Verona illustrata*, vous y trouverez que dans les tems les plus reculés Vérone avait déjà des Citoyens illustres par les Lettres; Catulle, Cornelius Nepos, Vitruve, le Poëte Macer, Pomponius Secundus, autre Poëte & Consul Romain. Je nommerais encore Cassius Severus, si cet Orateur célèbre n'avait pas flétri sa gloire par l'infâme métier de Délateur, & par le fiel de la Satyre personnelle. Il mourut, comme il le méritait, après un exil de 25 ans, dans la haine de tous les gens de bien, & dans une misère si grande, que S. Jerôme dit: *vix panno verenda contectus*.

Vérone est voisine des Alpes; elle en reçoit l'Adige, qui dans son cours partage la Ville en deux parties presqu'égales, & remplit ses fossés. La République de Venise n'a rien oublié pour la

fortifier ; trois Châteaux, des bastions à la moderne, & une garnison nombreuse. Il y a dans le Véronais une race de chevaux fort estimés pour la selle & l'attelage. Ils disputent de figure & de bonté avec les chevaux Normans. Le canton où sont les haras, s'appelle le Polesuié, dont ils prennent le nom.

J'avais projetté d'aller à Brescia & à Bergame, dernières Villes de l'Etat Vénitien du côté du Milanais. Mais qu'y aurais-je vû ? Des tableaux. J'en ai tant vu ! Je n'avais point d'armes à feu à acheter à Brescia, quoi qu'en dise la renommée.

Si Bergame a quelque coin d'illustration, c'est pour avoir été le berceau du *Tasse*. Mais qui croirait que ce Poëte, la gloire de l'Italie moderne, se trouva dans une si grande & si longue misère, que, n'ayant pas le moyen de s'éclairer la nuit, pour écrire, il pria sa chate, dans un joli Sonnet, de lui prêter la lumière de ses yeux. A quoi lui servait donc la protection du Duc de Ferrare, du Cardinal d'Est, & de tant d'autres Mécènes ? On pensait à le couronner Poëte Laureat à Rome ; on en préparait la cérémonie, lorsqu'il y mourut. Le Cardinal Bevilacqua l'honora d'un marbre & d'une épitaphe. J'ai

lu quelque part que le grand Milton passa aussi les dernières années de sa vie dans l'indigence, ce qui fit écrire sur sa tombe ..... *Il vous demandait du pain; vous lui donnez une pierre.*

Mantoue. Je n'ai pas négligé Mantoue, comme Brescia & Bergame. La patrie de Virgile, n'y eût-il eu que ce motif de curiosité, j'y aurais couru. C'est une Ville assez grande avec des rues larges & alignées, qui ne compte pourtant que quinze-mille habitans. Elle en eut autrefois cinquante-mille, lorsqu'elle avait, pour Maîtres, des Princes qui n'étaient pas au rang des Potentats. Les grands Monarques négligent beaucoup de choses; les petits Princes soignent tout. Mantoue a passé dans ces derniers tems de la domination des Gonzagues sous la Puissance Autrichienne. J'ai vu à Venise un Prince de Gonzagues bien petit, n'ayant que le souvenir de la grandeur de ses ayeux.

Mantoue est au milieu d'une grande étendue d'eaux stagnantes : ce sont celles du Mincio qui la traverse. Le Voyageur qui peut voir cette Ville, sans se rappeller Virgile avec émotion, est indi-

gne d'entendre le Cygne de Mantoue. La Ville, quoiqu'ancienne, eſt ſans monumens antiques. Le moderne s'y montre. On voit dans l'Egliſe des Dominicains le tombeau de Jean de Medicis, célèbre Capitaine de ſon tems, & père de Côme I, Grand Duc de Toſcane.

L'Architecture du Palais du Thé eſt fort belle. Les peintures ſont toutes de *Giulio Romano*, que nous nommons Jules Romain. La chûte des Géans foudroyés par Jupiter, eſt un morceau de la première force, & de la plus grande fierté. Dans l'Egliſe des Théatins on admire le pinceau des Carraches.

Je vous ai donné Mantoue pour la patrie de Virgile. Quelque ſaumaiſe pourrait me faire un procès là-deſſus. Il me citerait... que ne citerait il pas? & il aurait raiſon. Virgile naquit effectivement à Andès, village dans le territoire de Mantoue. Son père y faiſait des pots-de-terre, & le fils a fait l'admiration du ſiècle d'Auguſte, auſſi-bien que du nôtre; tandis que nous ignorons l'exiſtence de tant de Patriciens qui faiſaient une ſi grande dépenſe à la Cour d'Auguſte.

A cinq milles de Mantoue eſt une reſpectable Abbaye de Bénédictins, hauts

& puissans Seigneurs de deux Villes & de trente-deux Villages. Ce Monastère est bâti sur les ruines du château de la fameuse Comtesse Mathilde. Une idée assez singulière, c'est qu'elle est en statue équestre sur son tombeau de marbre blanc dans une Chapelle, tenant une grenade à la main. Son corps n'y est plus, ayant été transporté à Rome, dans l'Eglise de Saint-Pierre, sous le Pontificat d'Urbain VIII.

Je me souviens, Aspasie, que, dans le recit des Voyages, vous aimez un peu les aventures. En voici une qui n'a rien de merveilleux. C'est peut-être à cause de la grande inquiétude où elle m'a tenu que je vous la conte. A mon départ de Mantoue, au moment de monter en voiture, au lieu de mon Voiturin, jeune & vigoureux, je vois un Vieillard à cheveux blancs les yeux malades, le fouet à la main, pour me mener. C'était le père du mien que je redemandais à toute la Ville, & qui avait pris parti ailleurs, sans me consulter. Que faire ?! Je me livre. Nous arrivons au Pô, au soleil couchant. La traversée du fleuve, fort large en cet endroit, nous retarde. Le Ciel se brouille, & s'arme de toutes ses

foudres. Nous entrons dans une forêt. L'orage grossit, la nuit s'épaissit à ne plus rien discerner. Nous étions encore à une lieue de notre gîte, Borgo-Forte, place assez bien fortifiée. Après quelques cent pas, le vieux Automédon descend de cheval, & tout s'arrête. Le feu des éclairs lui avait ôté le peu de vûe qui lui restait; & sa tête était perdue. Je le place dans la voiture, & je veux mener. Il me conjure de ne pas m'exposer à nous perdre tous deux. Il m'apprend que la langue de terre fort étroite qui conduit de l'extrémité de la forêt à la Ville, est bordée de gouffres. Sur cette représentation je m'achemine à pied sous la pluie, la grêle & le tonnerre entre les gouffres. Mon bâton les voyait mieux que moi. Heureusement à la lueur des éclairs j'entrevois les murs & la porte de la Ville; j'arrive. Une sentinelle du haut du rempart me crie, qui vive? j'étais fort peu vivant. Je crie au secours, qu'on m'ouvre & qu'on sera bien payé; parole efficace en Italie plus qu'ailleurs. Cependant une demi-heure se passe avant que j'entende le bruit des clefs. On m'ouvre enfin. Je retourne à ma voiture, & à mon Vieillard, accompagné du Por-

tier ; & d'une lanterne ; vous devinez le reste. Jamais gîte, quoiqu'il fût assez mauvais, ne me parut si bon. On l'a toujours dit, qu'il faut passer par la tempête, pour goûter vivement le plaisir du calme.

Guastalle.

Guastalle est plus considérable que Borgo-Forte. C'est là qu'en 1734, l'Armée Française, unie aux troupes du Roi de Sardaigne, gagna une bataille contre les Autrichiens. Je n'ai donné qu'un coup-d'œil à cette Place. L'envie de revoir Parme me poussait. Et comment ne l'aurait-on pas cette envie ? Une Cour où le Prince protége les Lettres, attire puissamment ceux qui les cultivent. Si j'ai oublié quelque chose dans ma Gazette de l'année dernière, article de Parme, vous aurez un Supplément.



LETTRE XLVII.

De Parme, le 27 Juin 1764.

Mon retour à Parme me plaît par plus d'un endroit. J'y jouis des bontés du Prince ; sa Cour est un racourci de celle de Versailles ; même livrée pour ses gardes ; même étiquette, sinon qu'elle est plus rapprochée de l'humanité ; plus familiere. Je recueille aussi des faits qui m'avoient échappé. Ici l'administration n'oublie rien. Je viens de voir une manufacture de Savon ; une autre de Bougies, & j'ai sur ma table un projet pour des Mines de fer. Un établissement se forme, pour donner la meilleure éducation possible à vingt-quatre Pages ; ressource bien grande pour la pauvre Noblesse dans un petit Etat. Avoir des Pages, c'est un trait d'humanité aussi bien que de magnificence. Mais si on n'en fait pas de bons sujets, on les perd, & on ne sert pas les familles.

Tout marche de front dans ce Ministère ; l'agréable à côté de l'utile. Une

partie du rempart, qu'on a plantée & sablée, s'est tournée en promenade, dont les points de vue sont délicieux. Un café d'une belle architecture, grand & commode pour le dedans, y offre des rafraîchissemens. Dans les autres Villes d'Italie les maisons où l'on s'assemble appartiennent à des particuliers qui représentent; à Parme le casin de la conversation s'est élevé aux frais du Prince; son jardin, qu'il livre au public, plaît par l'étendue, par le plan & par les statues dont le nombre s'augmente à proportion du travail. Les sujets en sont tous relatifs au lieu qu'elles décorent. J'aime à voir le Dieu Pan, ou Aristée, dans un jardin: mais Mars & César m'y déplacent. L'Artiste qui donne la vie à ces marbres, a son attelier dans les Palais du Prince dont il est pensionné. C'est un Français qui fait honneur à sa Patrie.

Vraisemblablement lorsque Dom Carlos, aujourd'hui Roi d'Espagne, jouissait de la Souveraineté de Parme, aucun des biens qui se font à présent, ne pouvait se faire; puisque rien n'était fait, lorsque son successeur est venu.

Ce Prince, qui a toujours les yeux ouverts sur le bien de l'Etat, en consi-

dérant que les voleurs pendus ne sont bons à rien, a établit des galères de terre, où le crime s'expie dans les travaux publics. Le malfaiteur qui ne peut plus nuire, y devient utile, & sert en même tems d'exemple vivant, pour effrayer les pervers.

Ce Prince, qui se prête à tout ce qui peut éclairer l'histoire, fait fouiller depuis cinq ans, dans les ruines d'une grande Ville qui disparut, on ignore en quel siècle. Ce que je vais vous en dire, c'est pour le communiquer à notre ami commun de l'Académie des Inscriptions.

Cette Ville existait du tems de Pline, qui en parle en ces termes liv. 7. ch. 49. *citrà placentiam in Collibus oppidum est Velleïatium in quo CX annos, sex detulère.* Ce passage un peu obscur, comme on en trouve plusieurs dans Pline, pourrait vous embarrasser: en voici la traduction. En-deçà de Plaisance dans les collines, est la Ville *Velleïatium*, où six hommes ont vécu cent-dix ans. Plégon de Tralle, affranchi de l'Empereur Adrien, dans le Livre *de Macrobiis*, la nomme *Polis Beleia*, & encore *Ouleïa.* Voilà les deux seuls Auteurs qui parlent de cette

Ville, que les Savans d'Italie s'accordent à nommer *Velleïa.* Sa position est à huit milles de Plaisance, près de Massinissa.

On vient de trouver dans la fouille deux Inscriptions sur marbre, avec le mot *Velleïatium* : on lit dans l'une & l'autre, *Respublica Velleïatium.* Les Velleïens, comme on le voit dans la Table Théodosienne, occupaient un grand pays. Velléïa en était la Capitale. Ce second fait est attesté par deux tables de bronze, trouvées dans la fouille, & conservées dans la Salle de l'Académie de Parme. L'une contient les bienfaits de Trajan, pour les orphelins. Tous les biens qu'il avait assignés, pour leur entretien, y sont gravés. Elle était affichée dans une rue peu éloignée de la place publique, avec une belle bordure de bronze, encadrée dans une autre de marbre. Est-il probable que cet Empereur, voulant faire du bien à tout le pays, eût fait placer le monument de sa générosité dans une autre Ville que la capitele? Tant de personnes intéressées au bienfait, fréquentaient nécessairement la capitale. Le moyen le plus naturel pour y participer, c'était d'en prendre connaissance,

naiſſance. La ſeconde table contient des Loix pour toute la Gaule Ciſalpine. Un corps de Loix qui doit régler tout le pays, doit naturellement ſe placer dans la capitale.

Velléïa était non-ſeulement la capitale du pays : pluſieurs raiſons font juger qu'elle était encore une Ville conſidérable, une grande Ville.

1°. Elle devait avoir la grandeur qui convient à la premiere Ville d'un grand pays policé par les Romains.

2°. Elle avait tous les édifices publics qu'on élevait dans les grandes Villes. Par exemple, le *forum*, qui était d'une grande magnificence, entouré de colonnes & de ſtatues qu'on a trouvé renverſées & mutilées, pavé de marbre avec une inſcription en lettres de bronze, qui traverſait le pavé : au milieu était un Autel érigé à Auguſte. Elle avait un autre grand monument, le *Chalcidicum*, Palais où l'on rendait la juſtice pour les monnoies ; & on vient de découvrir un grand cirque dont on ne peut pas encore décider l'uſage, vu ſa forme & les bâtimens attenans, qui ſont tellement ruinés, qu'il n'eſt guères poſſible de conjecturer juſte.

3°. On a trouvé dans ses ruines une quantité prodigieuse de médailles, en toutes sortes de métaux, parmi lesquelles il y en a de précieuses. Environ soixante inscriptions à différens Empereurs, jusqu'à Aurélien ; treize statues de marbre, mais assez maltraitées ; des fragmens d'une statue colossale de bronze doré de l'Empereur Adrien ; la tête qui est fort belle, un pied, une main, & quelques lambeaux de la draperie.

4°. Des appartemens pavés de mosaïque, découverts dans les fouilles ; des bas-reliefs ; quantité de bordures de bronze doré, & fort bien travaillées ; toutes sortes d'ustensiles & d'ornemens. Tout cela indique une Ville où les Arts étoient en honneur, une Ville opulente.

Jusqu'à ce jour, quoiqu'on ait découvert des bâtimens de toute espèce, on n'a trouvé aucun Temple. Il y en avait, sans doute, puisque les fouilles donnent sans cesse des *ex-voto*, soit en bronze, soit en terre cuite : puisqu'on en a tiré une belle statue d'Hercule en bronze, avec l'inscription qui désigne une Confrérie, *sodalitium*, dévouée à ce Dieu.

On ignore absolument le tems de la destruction de Velléïa. On y trouve des

médailles du bas Empire, frappées ſous des Princes qui ont régné après Conſtantin. Le ſilence des Ecrivains, ſur l'époque de ſa deſtruction, marque un ſiècle barbare où l'on maniait l'épée plus que la plume; où l'on ne tenait compte de rien.

Quant à la cauſe, il ne paraît pas qu'on doive l'attribuer à un volcan, dont on ne trouve aucun veſtige ni dans le local, ni dans l'hiſtoire. D'ailleurs, un volcan, en enterrant une Ville, laiſſe quantité de choſes dans leur entier, comme on le voit à Herculanum & à Pompéïa. Ici tout, ou preſque tout, eſt briſé, écrâſé, abîmé. Il faut donc recourir à une autre cauſe; à l'éboulement d'une moitié de la montagne, au pied de laquelle la Ville était aſſiſe. On voit par-deſſus ſes ruines, celles de la montagne à la hauteur de vingt-deux pieds; ce qui rend la fouille fort difficile & très-diſpendieuſe. Cette cauſe eſt d'autant plus évidente, que tous les ans il y a de nouveaux éboulemens du reſte de la même montagne, lorſque les pluies abondantes forment des torrens; alors une partie des collines deſcend dans la vallée. Un pareil accident a détruit en

1761 le village *Picinisco*, non loin du Mont-Caſſin dans le Royaume de Naples. Les habitans ont eu le tems de prévoir & de ſe ſauver. Ceux de Velléïa eurent peut-être le même bonheur ; ſi c'en eſt un de vivre, après qu'on a tout perdu.

Dans mon premier ſéjour à Parme, l'année derniere, je n'avais pas eu le tems de voir Colorno, maiſon de Plaiſance des Ducs. La ſituation en eſt agréable. Dans les jardins on eſt frappé de deux coloſſes antiques de pierre de touche. L'un des deux eſt encore couché ſur le gazon. C'eſt un jeune homme nud, qui embraſſe un petit Satyre. C'eſt dans la Tour de Colorno, qu'un Capitaine de Grenadiers au Régiment de Picardie, M. d'Arci, oublié avec deux Compagnies qu'il commandait, oſa ſe défendre contre l'Armée Autrichienne, en 1746, & capitula honorablement. Je ne me ſouviens pas qu'on ait vanté à Paris dans le tems ce trait de courage.

A mon retour de Colorno à Parme, par une belle nuit ſans lune, l'air brillait d'une infinité de phoſphores, qui voltigeaient çà & là ; c'étaient des mouches luiſantes ; phénomène qui n'étonne pas les habitans des pays chauds. Par

l'arrangement de mon Voyage, j'ai évité, sans me l'être proposé, les chaleurs de ce climat. A présent je les éprouve. Si on a quelqu'affaire qui demande de l'action & du mouvement, il faut s'y prendre, avant huit heures du matin. L'après-midi, on se retire dans des sallons qu'on a ouverts pendant la nuit, & qu'on a fermés avant le soleil levé. Là, dans la plus grande obscurité, on se jette sur des ottomanes. Bientôt la conversation baisse, & on ne fait plus que dormir, ou végéter; car à peine a-t-on la force de penser. On n'en sort qu'au soleil couchant, pour respirer la fraîcheur du soir, & revivre.

LETTRE XLVIII.

De Gènes, le 2 Juillet 1764.

CE que j'éprouve me persuade de plus en plus, que l'homme a bien de la peine à s'accorder avec lui-même. L'éloignement de ma Patrie, la longue privation des sociétés de Paris, toujours des visages & des usages nouveaux; tout cela, depuis

quelque tems, commençait à me faire trouver mon Voyage long. Maintenant qu'il tire à sa fin, je trouve qu'il va trop vîte.

Pavie.

De Parme jusqu'aux Apennins, qu'on passe & repasse tant de fois, la route est belle & commode. Pavie, autrefois Capitale du Royaume des Lombards, a sans doute beaucoup perdu de sa magnificence. Le Tésin la partage, & va se jeter dans le Pô. Un Poëte dirait qu'il s'enorgueillit d'un très-beau pont de marbre blanc. S'est-il fait quelque changement dans la pente de ses eaux depuis *Silïus Italicus*, qui le peint si tranquille, appelant le sommeil par la lenteur de son cours,

Ac nitidum viridi lentè trahit amne liquorem ;
Vix credas labi ripis tùm mitis opacis
Argutos inter, volucrûm certamina, cantus ;
Somniferam ducit lucenti gurgite Lympham.

Il est aujourd'hui fort rapide. Les licences poétiques ne doivent pas aller jusqu'à dénaturer les choses.

Avez-vous encore un petit reste de goût pour le merveilleux ? On montre dans la Cathédrale une lance d'une gran-

deur démesurée, qu'on donne pour celle du fameux Roland. Il fallait qu'il eût la taille de Pantagruel. Rabelais & l'Arioste ont créé des hommes bien étonnans.

A cinq milles de Pavie on ne manque pas d'aller voir une Chartreuse qui a beaucoup de célébrité. Dans la nef & les bas côtés de l'Eglise, on marche entre deux files de statues de marbre, une à chaque colonne. Décoration noble. Le Maître Autel est d'un marbre blanc, enrichi de pierres précieuses, artistement incrustées. La Sacristie montre une grande quantité de Vases sacrés en or. Cette Chartreuse fut fondée & bâtie par Galéas Viscomti. Son tombeau qu'on y admire est du Bramante. Le Bramante, si vous l'avez oublié, ressuscitait la belle Architecture au beau siècle de Léon X. Il n'est pas besoin de vous dire que cette Chartreuse est fort riche, comme elles le sont presque toutes, principalement en Italie. Ne trouvez-vous pas singulier que des reclus, sans s'être emparés des consciences des Souverains, ni de celles des riches Particuliers, ainsi que d'autres Religieux, soient parvenus à tant d'opulence?

Je me suis promené sur le champ de bataille où le brave François I, poussé par l'esprit de conquête & de gloire, trouva la perte de sa liberté, & de grandes angoisses pour son Peuple.

De Pavie jusqu'à Novi, petite Ville où commence l'Etat Génois, on ne fait pas 4 milles sans rencontrer les traces des torrens qui doivent bien embarrasser le Commerce & les Voyageurs dans la mauvaise saison. Des Nations industrieuses auraient bientôt remédié à ce grand mal... On violente si souvent la Nature dans le Moral, lorsqu'il ne le faudrait pas; & on ne sait pas la corriger dans le Physique. Le plus large des torrens dans le lit duquel j'ai fait dix milles, de Campo-Maroni à Gènes, remplit tout l'espace d'une gorge qui s'ouvre dans l'Apennin. Heureusement il était à sec; sans quoi, il faudrait chercher dans les flancs des montagnes des chemins hérissés de difficultés, sur-tout pour des voitures.

La Bochetta, dont le nom est si doux, m'a brisé. Je préfèrerais la Voie Appienne. Si ce passage était bien défendu, Gènes serait en sûreté du côté de la terre. Il ne l'était pas, lorsqu'en 1746 les Au-

trichiens lui porterent la guerre. Mais son courage la délivra. Après que j'aurai fait mon cours de Gènes, je vous en rendrai compte.

LETTRE XLIX.

De Gènes, le 10 Juillet 1764.

GÈNES, que les Italiens appellent *Genova*, est partie en plaine sur le bord de la mer, partie en amphithéâtre sur des collines. Elle passa, de l'Empire Romain, sous la domination des Barbares; jusqu'à ce que Charlemagne la réunit à ses vastes Etats. Vous voyez par-là si nos Rois de la troisième Race ont eu raison de vouloir la revendiquer. Mais si nous voulions reprendre tout ce que Charlemagne avait attaché à sa Couronne, nous détrônerions la plupart des Souverains de l'Europe. La Monarchie Française sera toujours assez grande, lorsque les Peuples la béniront. Gènes.

Gènes, dans la révolution des siècles, ne dépendant plus que d'elle-même, profita des Croisades, à l'exemple de

Venise, pour s'aggrandir sur mer, & sur terre. Mais les longues guerres qu'elle eut à soutenir contre les Pisans & les Vénitiens, l'affaiblirent tellement, que depuis cette époque elle se rejeta dans les bras de la France sous Charles VI, Louis XI, Louis XII, François I; alternative de sujettion, & de liberté, toutes les fois qu'elle pouvait se délier.

Cet état d'incertitude & de dangers était trop violent pour durer. Il fallait un grand-homme pour déterminer son sort. Il se trouva, au seizième siècle, dans la personne d'André Doria, qui fixa la liberté dans son pays dont il pouvait être le Souverain. Il y établit l'Aristocratie qui se soutient jusqu'à ce jour. La nouvelle République lui érigea une statue de marbre avec cette inscription :

Andreæ Doria, quòd Rempublicam diutiùs Oppressam, pristinam in libertatem vindicaverit,
Patri proinde Patriæ appellato, Senatus Genuensis, immortalis memor Beneficii, viventi posuit.

Le *Libérateur*, le *Père de la Patrie*, titres qu'on lui consacrait dans l'inscription, regrettait-il la souveraineté, lors-

qu'il passait devant ce monument de reconnaissance filiale ?

Le Doge n'est pas perpétuel, comme à Venise. Il ne gouverne que deux ans conjointement avec huit Sénateurs, logés dans le Palais public avec lui : c'est ce qu'on appelle la Seigneurie. Mais le Grand-Conseil, qui est la source de tout pouvoir, qui seul peut faire les Loix, la Paix & la Guerre, est composé de quatre-cents Nobles, qui s'assemblent dans le même Palais.

La justice s'y rend aussi. Je veux croire qu'elle s'y rend bien : mais l'appareil est sans dignité & sans décence. Le vestibule de la Rote, (c'est ainsi qu'on appelle ce Temple de la Justice) corps-de-logis séparé, ressemble, dans ses avenues, à un cloaque infect. Les salles où sont les Tribunaux, dénués de tout ornement, se présentent comme les Classes d'un pauvre Collége. Les Avocats, pêle-mêle avec les Juges, y plaident au milieu d'un tas de livres dont ils montrent les passages. On croirait voir l'Etude poudreuse d'un Procureur. Il semble qu'on ait voulu garder toute la dignité pour le Sénat & pour le Doge.

Ce Doge-Roi, à cause du Royaume

de Corſe, porte une Couronne dans les ſolemnités. Il eſt habillé de velours cramoiſi, & vingt-quatre Sénateurs, en velours noir, l'accompagnent. Les Génois ne paraiſſent pas craindre l'abus de cette Royauté. Le Doge, après deux ans de règne, rentre dans le rang de Sénateur; &, de *Sérénité*, il redevient *Excellence*.

Le Palais qu'il habite eſt bien nommé *public*; puiſque tous les grands objets qui regardent le Public, y ſont raſſemblés, ſans excepter la ſalle d'armes, ſuffiſante pour armer trente-mille hommes. On y voit l'armure du grand Doria dont je viens de parler, avec un mot gravé deſſus, mot qui animait les Génois, lorſqu'ils combattaient ſous ſes ordres, *Libertas*. On y voit auſſi beaucoup d'armures de femmes Génoiſes, qui ſe croiſèrent vers la fin du treizième ſiècle. On lit à côté un beau Bref du Pape qui les préconiſe, pour avoir ſacrifié le ſoin de leurs familles & peut-être leurs mœurs à cette ſainte expédition.

Une autre ſalle, la grand'ſalle, propoſe aux Citoyens des modèles à imiter. Ce ſont des Héros qui paraiſſent revivre dans le marbre. L'un a ſoulagé ſa Patrie dans une famine, l'autre l'a défendue

dans une guerre, un troisième l'a sauvée par ses conseils. Ils sont en grand nombre. La statue que la République y a placée pour le Maréchal de Richelieu, à l'occasion des services qu'il lui rendit dans la dernière guerre qu'elle a essuyée, est plus grande que nature, & ne ressemble pas. J'y cherchais celle de M. de Boufflers. On demandera toujours pourquoi on ne l'y voit pas; & cette demande vaut une statue. Si Gènes honore les vertus, elle ne dissimule pas les torts. Des inscriptions publiques flétrissent la mémoire de ceux qui ont desservi l'Etat.

J'ai voulu savoir les revenus de la République; question qu'on ne peut pas faire à ses Agens. Un Auteur a écrit qu'ils montent environ à six - millions de notre monnoie. J'ai bien de la peine à croire qu'avec cette somme l'Etat puisse faire face à toutes les charges; d'autant plus qu'une grande portion de ses revenus est engagée à la Banque de Saint-George.

Voici l'origine & les progrès de cette Banque, unique peut-être dans son espèce. La République, ayant emprunté de ses riches Citadins de grandes sommes, pour soutenir la guerre contre les

Vénitiens, & ne pouvant s'acquitter, leur abandonna les revenus de sa Douane jusqu'à parfait paiement, & pour lieu d'assemblée un Palais sur la Douane même. Ils arrangèrent une façon de Gouvernement par un Conseil de cent d'entr'eux pour délibérer, & de huit Magistrats pour exécuter, sous le titre de Saint-George. Toutes les fois que la République a eu de nouveaux besoins, elle a eu recours à la Banque, pour en être secourue; &, comme elle lui avait déjà engagé la Douane, une grande partie de ses Terres a eu le même sort. C'est la Banque qui les administre, les gouverne, & les défend par les Directeurs qu'elle y envoie, sans que la République s'en inquiète. Cette Banque, ainsi constituée par des Citadins qui marchent entre la Noblesse & le Peuple, ayant dans les mains le principal nerf de l'Etat, est un contrepoids à la tyrannie Aristocratique, si elle osait se montrer. Exemple vraiment rare trouvé par le besoin, & non par les Philosophes dans les Républiques qu'ils ont imaginées.

Les Nobles Génois se qualifient de Marquis, de Comtes, de Ducs; ce que Venise ne permet pas à sa Noblesse.

L'Etat de Gènes ferait bien plus indépendant, s'il n'avait pas permis à ses Citoyens, enrichis par le commerce, d'acheter des terres dans les Pays étrangers. Venise a encore évité cet écueil. La plupart des Seigneurs Génois sont, pour ainsi dire, sujets du Roi des Deux-Siciles, à cause des grands biens qu'ils ont acquis dans le Royaume de Naples; & il est à craindre que l'intérêt particulier ne nuise à l'intérêt de la République.

Son Arsenal de Marine, bien différent de celui de Venise, ne fait plus de figure. Tout est dans le plus grand délabrement. La Flotte Génoise, qui autrefois remporta tant de victoires sur les Sarrazins, les Pisans, les Vénitiens, les Turcs & les Espagnols; qui livra aux Génois la Crète, la Sardaigne, Majorque, Minorque, Négrepont, Caffa, Lesbos & Malte; cette Flotte, dès la fin du dernier siècle, était réduite à six galères. La République voulut alors l'augmenter de quatre. Louis XIV lui fit dire qu'il savait fort bien qu'elle n'avait pas besoin de cette augmentation: ordre de ne plus y penser. Les Souverains ont-ils ce pouvoir les uns sur les autres? La Flotte, depuis cette époque, a encore perdu. Elle est

réduite à quatre galères, qui n'ont presque plus d'autre usage que d'aller chercher du vin & du blé.

Les Génois nous doivent de la haine & de la reconnaissance. Nous les bombardâmes en 1684, & nous les avons secourus en 1746 contre la Reine de Hongrie. Le bombardement amena, comme vous le savez, le Doge Impériali aux pieds de Louis XIV. Avez vous admiré le quatrain qui fut fait par un Bel-Esprit du tems?

> Allez, Doge, allez, sans peine,
> Lui rendre grace à genoux,
> La République Romaine
> En eût fait autant que vous.

Je voudrais qu'en louant les grands Rois, on ne donnât pas de si grands soufflets à la vérité.

> La République Romaine
> En eût fait autant que vous!

Sans doute lorsque les Scipions, les Marius, les Sylla, les Pompée, les César attachaient les Rois à leur char de triomphe.

Laissons-là Rome pour revenir à Gènes. Quand on y arrive par la Bochetta, on trouve le beau Fauxbourg d'Aréna, plus beau qu'une grande partie de la

Ville. On a de jolies maiſons & des Palais à gauche ; le Port à droite, vaſte Port, mais peu ſûr. Les deux môles qu'on y a conſtruits, laiſſent une entrée trop large, donnant trop de priſe aux vents & à la fureur de la mer. Cette mer, qu'on appelle la Rivière de Gènes, n'a pas même l'avantage d'être poiſſonneuſe ; diſette qu'il faut attribuer ou à la trop grande agitation des eaux, qui tourmente trop le poiſſon, & le fait fuir dans des lieux plus tranquilles, ou à l'embarras des Pêcheurs, qui ne peuvent pas exercer leur art dans un Golphe ſi fameux par les tempêtes.

Je ſuis parvenu, en ſuivant le Fauxbourg, à une porte de la Ville. Je me ſuis cru dedans. Point du tout. Autre porte à une grande diſtance. Enfin une troiſième. Voulez-vous le mot de l'énigme ? C'eſt que la Ville a trois enceintes, pour multiplier les difficultés d'un ſiége. Quelques jours après mon arrivée, j'ai ſuivi la première enceinte du côté de la campagne au pas du cheval. Parti à ſix heures du matin, je ne ſuis rentré dans mon Auberge qu'à une heure après-midi. Cette première enceinte court ſur une grande quantité de col-

lines, & sur une montagne fort élévée. Travaux immenses, qui semblent surpasser les forces d'un petit Etat. Mais c'est une République.

On dit communément Gènes *la Superbe.* Cela serait vrai, si toutes les rues ressemblaient à la rue Neuve, qui est fort large, bien alignée, & décorée de quantité de Palais; & à la rue Balbi. Ceux qui n'ont pas vu Gènes, prévenus par la renommée, se la représentent comme toute bâtie de marbre. Il s'agit d'une douzaine de Palais, & autant d'édifices; tout le reste est de pierres ou de briques. Petites rues fort étroites. Les équipages ne peuvent rouler que dans la rue Neuve & la rue Balbi. On voit quantité de maisons peintes en ordres d'architecture; décoration théâtrale, qui se dégrade bien vîte. La réalité vaudrait mieux. On l'admire dans les Palais. Ce n'est pas dans le Palais public où résident le Doge & la Seigneurie; mais dans ceux des particuliers qui étalent une grande magnificence.

Le Palais Doria, par la beauté du plan; par la richesse des marbres, par ses jardins, par les détails & l'ensemble, répond à la grandeur du fameux André

Doria qui l'a élevé. Il y reçut trois Souverains, François I, Charles-Quint & le Pape Clément VII. On conſerve la table à laquelle ils furent ſervis. Le Palais Turſi, beau comme beaucoup d'autres, ſe diſtingue par une inſcription aſſez ſingulière... *nulli certa domus*... Où ſera-t-on aſſuré de ſa propriété, ſi ce n'eſt dans une République?

On dit des Génois qu'ils ont une terre ſans végétaux. Leur terroir effectivement eſt ſec, aride & pierreux; & c'eſt juſtement ce qui rend le peuple plus laborieux, plus induſtrieux. Ils ont cultivé, fécondé les rochers; & le commerce fait le reſte. Au premier coup-d'œil on s'apperçoit que la population y eſt nombreuſe. C'eſt l'Etat qui vend à Gènes les denrées de première néceſſité. Tout le pain ſe tire des fours de la République, raſſemblés dans un vaſte édifice. Ses caves ou cantines pour le vin & l'huile, ſont de grandes barques expoſées dans la Darſe aux ardeurs de l'Eté. Moyen infaillible pour altérer l'un & l'autre.

La Ville a pour ſa garde cinq-cents Suiſſes, trois-cents Italiens & cent Corſes. La Milice monte à trois mille hom-

mes environ. On l'emploie à garder la mer & les Places du côté de la Lombardie. Point de Cavalerie, qui serait fort inutile dans un pays si montueux.

Je vous quitte pour continuer à m'instruire, & vous aussi.

LETTRE L.

De Gènes, le 20 Juillet 1764.

GÈNES, qui a dû au Commerce ses richesses, ses flottes, ses conquêtes, & toute l'importance qu'elle a eue pendant plusieurs siècles, s'est bien garantie du préjugé gothique qui flétrit le Commerce, comme dérogeant à Noblesse. Le Commerce au contraire y a enfanté de nouveaux Nobles, pour recrûter les anciens. Il est vrai, pourtant, qu'André Doria, pour des raisons apparemment qui convenaient au tems, avait mis le Gouvernement de la République dans les mains de l'ancienne Noblesse, à l'exclusion de la nouvelle. Mais, par un Réglement de l'année 1756, les deux Corps se réunirent, pour y gouverner en commun.

Des Loix ſomptuaires empêchent, autant qu'il eſt poſſible, cette Nobleſſe de ſe ruiner par le luxe. Elles ne permettent aux hommes que l'habit noir, avec le petit manteau de taffetas. Les femmes, comme par-tout, prodigueraient pour la parure : interdiction des perles, des diamans, des dentelles.

Les mœurs des Génois n'étaient pas en bonne odeur au tems du Dante, qui les traite, ſans ménagement, dans ſon Enfer; & on lit dans Virgile, que les Liguriens, dont les Génois faiſoient la tête, étaient accoutumés à malfaire — *aſſuetumque malo Ligurem*; mais on ſait à quoi s'en tenir ſur les vérités poétiques.

Il eſt vraiſemblable que Gènes était peu de choſe dans le tems qu'elle appartenait aux Romains; puiſqu'on n'y apperçoit aucun monument, aucune trace de grandeur, comme dans le reſte de l'Italie. Tout ce qu'on y montre, c'eſt un vieux *roſtrum* d'un vaiſſeau Romain, placé ſur la porte de l'Arſenal. Ce n'était peut-être qu'une bourgade de Pêcheurs & de petits Marchands, jouant pourtant un rôle dans la Ligurie, où les idées du beau n'avaient pas germé.

Selon le cours ordinaire des choſes, on

ne doit pas s'attendre à voir fleurir les Lettres, les Sciences & les Arts d'agrément dans une Ville de Commerce. Les soins continuels du Commerce emportent tout le tems; & la partie qui gouverne est assez occupée du Gouvernement. Gènes n'a produit ni Orateurs, ni Poëtes, ni Savans, ni Peintres, ni Sculpteurs, qui aient eu de la célébrité. Les beaux morceaux qu'elle possède en assez grand nombre, lui sont étrangers.

Par exemple, en fait de Tableaux, au Palais Brignolé, nom qui ne doit pas vous être inconnu, une Judith remettant la tête d'Holopherne à une Esclave Négresse. On y reconnaît le pinceau de Paul Véronèse. Il n'y a que Rubens qui puisse disputer avec lui dans ce même Palais par un chef-d'œuvre qui représente une femme tenant un flacon, entre les bras d'un Héros, avec un Satyre & un Amour qui le désarment. Au Palais Carhéga, une Charité Romaine du Guide. Dans l'Eglise de Carignan, un Saint-François recevant les Stigmates: il est du Guerchin. Dans la Cathédrale, un Crucifix fort estimé, du Barochi. On vante avec emphase dans le Trésor de cette Eglise un grand Vase d'une seule

Emeraude, qui fut donné à la République par Baudouin, Roi de Jérusalem. Des connaisseurs prétendent qu'il n'est que de verre. Un Moine, bien autrement connaisseur, a fait un Livre, pour prouver qu'il servait à la Cène la veille de la Passion.

La Sculpture serait nulle à Gènes sans le Puget, Français d'origine; ce génie vigoureux, que vous avez admiré dans les jardins de Versailles, les yeux fixés sur son Milon déchiré par un lion, & sur Persée délivrant Andromède, s'est également immortalisé ici. Il a traité à l'*Albergo de' Poveri* l'Assomption de la Vierge; & dans l'Eglise de Carignan un saint-Sébastien nud, & un Evêque en chappe: le tout en grand Maître.

Sachez néanmoins que Gènes a produit des Hommes illustres en d'autres genres. N'y eût-il que Colombo, si étonnant par la découverte du nouveau Monde; que Spinola, le bouclier de l'Espagne; que le grand Doria, qui était le Héros de sa Patrie, avant que d'en être le Père, elle se croirait assez avantagée.

Au reste, quoique les Sciences ne se soient pas naturalisées ici, il y a pour-

tant quelques Amateurs qui les approfondiraient, s'ils en avaient le loiſir. J'ai paſſé des heures précieuſes avec le Marquis Lomellini, ci-devant Doge, & ſi connu des grands Mathématiciens de l'Europe.

Ce n'eſt pas un petit agrément de pouvoir finir la journée dans les converſations, qui ſont ouvertes ici comme dans toute l'Italie. On y trouve toujours quelque perſonnage intéreſſant, de l'amuſement & de l'inſtruction. Le jargon vulgaire eſt une corruption entière de l'Italien, mêlé de Provençal & de la Langue Franque; mais la Langue de la bonne compagnie eſt le Français. Dans une converſation, au Palais Lila-Doria, j'ai remarqué un Anglais qui s'attire bien des égards & des queſtions. C'eſt le Commodore Hariſſon. Il a porté le Duc d'Yorck en Italie; & il eſt venu avec ſon Eſcadre attendre les ordres du Prince dans la rivière de Gènes. Cette ſtation eſt ſuſpecte au Sénat. Un autre point l'inquiète encore plus. C'eſt que le Commodore a détaché une Frégate pour aller ſonder les parages de la Corſe. Mais, pour raſſurer les eſprits, il a déclaré qu'ayant été jeté par un coup de vent ſur les côtes de

de l'isle, il y a entrevu des écueils inconnus à la Marine Anglaise, & qu'il est nécessaire de marquer sur la carte. Cette raison ne tranquilise pas le Sénat dans les conjonctures critiques où il se trouve par rapport à la Corse. A qui restera-t-elle ? L'avenir nous le dira.

Pour moi, j'ai attaqué de conversation le Commodore, que j'ai trouvé très-honnête. Il a eu la bonté le lendemain de me faire les honneurs du vaisseau qu'il monte. Ce vaisseau n'est que de 64 canons; mais il a une célébrité qui le met au premier rang. C'est le Centurion qui portait l'Amiral Anson, lorsqu'il affronta tant de dangers, lorsqu'il répandit la terreur dans l'Amérique Espagnole, en faisant le tour du Monde. Ce vaisseau est encore en bonnes mains. Un petit évènement m'a beaucoup surpris. Savez-vous ce que c'est qu'un *Mousse* dans notre Marine ? C'est un polisson qu'on accoutume dès l'âge le plus tendre à grimper aux mâts, à connaître les cordages, à servir les voiles. Deux apprentifs de cette classe sont venus dans la Chambre du Conseil où nous étions, pour saluer M. Harisson, qui les recevait avec une bonté plus marquée

que leur état ne le comportait : & moi de questionner.... Qui sont ces enfans...? Celui-là est le neveu de l'Amiral Hervey, & de Milord B.istol; celui-ci est le mien... Et quel sera leur premier grade...? Matelot, & ainsi de suite.

Que dites-vous, Aspasie, vous qui voyez bien les choses, de cette éducation marine, pratiquée indifféremment pour la Noblesse & pour le Peuple, soit sur un vaisseau de guerre, soit sur un vaisseau marchan ? Ces enfans, en grandissant, auront donc passé par toutes les gradations de l'état, sçauront toute la manœuvre, connaîtront tous les vents, toutes les mers & tous les dangers, avec une ame de feu & un corps de fer, avant que de parvenir au commandement; tandis qu'un jeune Français, que sa noblesse embarrasse si souvent dans le chemin du bien, après quelques années d'étude, dans une école sur terre, passe sur un vaisseau de Roi où il ne verra rien si la paix règne; & lorsque la guerre se déclarera, que sçaura-t-il? Toutes choses d'ailleurs égales,. il y a toujours à parier pour la Nation la mieux exercée.

J'ai encore appris de M. Harisson que, dans le commerce des grandes Indes,

l'Angleterre a un usage bien louable. Le Chirurgien de chaque navire reçoit, avec ses appointemens, une livre sterling de gratification pour chaque homme de l'équipage qu'il ramène en Europe. Je crois vous avoir rendu compte de tout ce qu'il y a d'intéressant à Gènes. Je vais faire un apprentissage de navigation, voyage de long cours, dans la felouque du Courier, jusqu'au port d'Antibes. Adieu : je vous écrirai de Marseille.

LETTRE LI.

De Marseille, le 28 Juillet 1764.

JE voudrais bien avoir une bonne tempête à vous décrire. Tous les vents déchaînés, autant de foudres lancées que d'éclairs, la mer s'entr'ouvrant & bouillonnant en sources de feu, Neptune effrayé dans son Empire, & nous plus à plaindre que lui dans notre pauvre felouque : des rames brisées, des voiles déchirées, nos cris se confondant avec le bruit des cordages, & enfin notre courier achevant de vuider ses flacons dans sa grande coupe d'argent, pour mourir

ſans regret. Au lieu de ce fracas pathétique, je n'ai à vous peindre qu'un calme inſipide, qu'une navigation aſſez tranquile de deux jours & deux nuits, troublée ſeulement par les lamentations de quelques femmes, que le mal de la mer tourmentait ſans relâche. Pour moi, je me ſuis trouvé l'eſtomach le plus marin qu'on ait jamais fabriqué; & ſi la mer ne m'a pas donné de ſpectacle par ſes terribles jeux, elle m'a dédommagé par la jouiſſance paiſible de toute la côte de Gènes.

Cette côte borde la mer dans l'étendue de cent-ſoixante milles. Repréſentez-vous des montagnes couronnées d'oliviers, des collines couvertes de plantes odoriférantes, des Villes de diſtance en diſtance: Savone, Noli, Finale, Albenga, Oneglio, San-Remo, Ventimiglia, Monaco, Villefranche, Nice, ſans compter les bourgs & les villages en grand nombre. Tous ces objets, qu'on apperçoit diſtinctement, forment une grande ſcène champêtre & citadine des plus riantes & des plus variées.

Je vous dirai un mot ſur Monaco. Cette Ville domine un promontoire eſcarpé, où était autrefois le Temple

d'Hercule *Monæcus*, qui donne encore le nom à cette Principauté. C'eſt de-là que Jules-Céſar, après avoir traverſé les Alpes, deſcendit dans la plaine, pour diſputer à ſon gendre l'empire de Rome & du Monde.

Aggeribus ſocer Alpinis, atque arce Monæci
Deſcendens.

Il arrive aſſez ſouvent que, la mer devenant groſſe, on gagne la terre le plus vîte qu'il eſt poſſible. Nous n'avons pas été dans cette peine. Nul accident ; & nous avons débarqué au port d'Antibes. C'eſt une clef de la France. La Provence eut une alarme bien vive, lorſqu'en 1746 l'Armée Autrichienne aſſiégea cette Place pour pénétrer dans le Royaume. Vous ſavez que la marche du Maréchal de Belle-Iſle, & encore plus le ſoulevement patriotique des Génois, firent lever le ſiége. Les oliviers ſe reſſentent encore des ravages de l'ennemi : mais les habitans m'ont aſſuré que le pays fut encore plus dévaſté par nos propres troupes. Eſt-il donc ſi difficle de contenir nos ſoldats, par le moyen des Chefs ? *Diſcipline*, c'eſt un grand mot. Quand l'entendrons-nous bien ? Le feu Roi de Sar-

Antibes.

daigne, Charles-Emmanuel, après la guerre de 1733, où il avait été témoin de la valeur françaiſe, diſait : ſi les Français ſavaient ſe plier à la ſubordination, comme ils ſavent braver les dangers, je ne voudrais jamais commander d'autres troupes.

Les Romains eurent un Arſenal de mer dans le port d'Antibes qu'ils avaient fortifié ; & on prétend que la Ville était beaucoup plus peuplée alors qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Elle ne compte que trois-mille ames, dans une étendue qui en comporterait beaucoup plus.

En traverſant la Haute-Provence, pays aſſez tempéré, à cauſe des montagnes & des forêts qui le couvrent, j'aurais ſenti quelque peur, ſi les voyages n'accoutumaient pas les hommes à tout. On court pluſieurs poſtes dans un mauvais chemin ſerré par des bois où des brigands auraient beau jeu ; & lorſque la vûe peut s'étendre, on ne découvre qu'une vaſte ſolitude. La Chine établiſſait ſur cette route des poſtes de ſoldats, pour la ſûreté publique. Tout le pays n'eſt pas de même. Il montre un Peuple aſſez nombreux, dans les contrées où il eſt riche en pâturages, en beſ-

tiaux, en bled & en fruits ; peu de vin.

J'ai vu les Isles de Lérins, où Saint Honorat vint établir la Vie Cénobitique vers 410. On y compta jusqu'à trois-mille Moines ; & cette grande famille a fourni des Evêques à la plupart des Siéges du Royaume, sur-tout dans les siècles d'ignorance. L'Isle de Sainte-Marguerite, où tant de Prisonniers d'Etat ont fini leurs tristes jours, est comprise dans les Isles de Lérins.

La route que j'ai suivie dans la Haute-Provence, ne m'a montré qu'une Ville de quelque considération. C'est Fréjus. Fréjus. A ce nom barbare qui est-ce qui reconnaîtrait le *Forum Julii* ? Car c'est ainsi que Jules-César l'avait nommé, en se plaisant à l'embellir. On voit encore les restes de quatre portes antiques, les vestiges d'un Amphithéâtre, & les ruines d'un aqueduc qui apportait les eaux de la Siagne de la distance de 18 lieues à travers des rochers qu'il avait fallu percer. Fréjus demeura plusieurs siècles dans l'état florissant où les Romains l'avaient mise. Elle avait alors une lieue & demie de circonférence, avec des murailles fort épaisses, & des tours de distance en distance.

Il eſt vraiſemblable qu'Agricola, natif de cette Ville, avait contribué au bien & à l'embelliſſement de ſa Patrie. Un Général qui avait ſoumis l'Angleterre à l'Empire, devait avoir du crédit. Il ne la reconnaîtrait plus. Les Fréjugiens ont eu dans le dernier ſiècle un de leurs concitoyens qui fut Général des troupes de l'Empereur, au ſiége de Candie. Son portrait eſt à l'Hôtel-de-Ville. Cet homme, d'une naiſſance obſcure, avait pris le nom de Marquis de Villeneuve, & avait épouſé une Allemande qui comptait au moins trente-deux quartiers, & point de fortune. On dit que cette femme, ayant démaſqué le faux Marquis, qu'elle accuſait de l'avoir déshonorée par ſa roture, l'empoiſonna.

Hyeres. La petite Ville d'Hyères s'annonce de loin, comme l'Arabie heureuſe, par des odeurs ſuaves, lorſqu'un bon vent les apporte. Son terroir reſſemble à un vaſte jardin qu'on diviſerait en potagers, en vegers, en boſquets, j'ai preſque dit en forêts d'orangers, citroniers, bergamotiers & autres arbres fruitiers qui demandent un climat doux. En conſidérant ce grand laboratoire de la Nature, je riais de vos

petites ſerres chaudes, où vous la forcez à grands frais pour avoir des productions preſque ſans ſaveur & ſans parfum. La Ville eſt ſituée ſur le penchant d'une colline, à une lieue de la mer qu'elle voit, recevant le ſoleil du midi, ſans être acceſſible au vent du nord; ſituation analogue à celle de Naples, pour la douceur du climat. C'eſt dans ces heureuſes poſitions que la vieilleſſe devrait achever de vivre.

On ne ſçaurait parler de cette Ville ſans penſer à l'Evêque Maſſillon, dont elle fut le berceau, & qui lui a fait tant d'honneur par ſon éloquence & ſes vertus vraiment épiſcopales.

Les Iſles d'Hyères ſont au nombre de trois: celle de Porqueroles ſemble tirer ſon nom de *Porcus Sylveſtris*, c'eſt-à-dire, des ſangliers qu'on y trouve en quantité, & qui y paſſent de terre-ferme pour aller manger le gland des chênes verds dont l'Iſle abonde.

La rade d'Hyères eſt très-grande & très-ſûre; c'eſt-là où les vaiſſeaux du Roi vont ordinairement mouiller en ſortant de Toulon, qui en eſt peu éloigné.

Quand on voit Toulon, son Arsenal,
Toulon. qui peut disputer à celui de Venise, son artillerie qui paraît menacer l'Europe; ses chantiers, ses magasins, tant d'édifices d'une noble architecture pour les différens services de la Marine, tant d'ouvrages de fortification; ses batteries multipliées, ses môles, son port d'où sortirent tant de flottes pour dominer la mer & les nations, on apperçoit une grande, mais formidable empreinte du siècle de Louis XIV.

Le Roi Victor forma un projet bien hardi, lorsqu'en 1707 il vint assiéger cette forteresse avec une armée de quarante-quatre mille hommes, secondée par une flotte Anglaise. On croit qu'il eût réussi sans la lenteur qu'il mit dans sa marche, qui donna le tems à la garnison de faire de nouveaux ouvrages du côté de la terre, & à l'armée Françoise d'arriver au secours.

Si toute la Ville ressemblait au quartier neuf, l'œil serait bien satisfait. Il y a une belle place : c'est un quarré long, bordé d'arbres. On vante aux côtés de la grande porte de l'Hôtel-de-Ville, deux excellens termes qui soutiennent un balcon. Le Cavalier Bernin en fut frappé,

lorſqu'il vint en France, & il devina que le Puget ferait des prodiges. On lit dans la ſalle une inſcription à l'honneur de M. de Chalucet, Evêque de Toulon, qui dans le tems du ſiége ſe diſtingua par ſes largeſſes, ſes conſeils & ſon courage.

QUÒD OPTIMATES CONSILIO ET EXEMPLO FIRMAVIT, PLEBEM FRUMENTO ET PECUNIA JUVIT.

On devait cet honneur à un Evêque homme d'Etat.

J'ai paſſé fort près de la Sainte-Baume; ce déſert ſi révéré par des pélérinages. Me gronderez-vous, Aſpaſie, de n'avoir pas été du nombre des Pélérins? Je pouvais prier de loin comme de près. Quant à la curioſité, qu'aurais-je vu? Une grotte & des *ex-voto* à la Magdelène, qui, dit-on, eſt venue de la Galilée, pour pleurer ſes péchés. Quoi encore? Le ſaint *Pilon* ou pilier, au ſommet duquel les Anges élevaient la Sainte ſept fois le jour. Cette pieuſe fable, détruite depuis long-temps, eſt encore une vérité pour le peuple; heureuſement elle ne ſçaurait lui nuire.



LETTRE LII.

De Marseille, le 14 Août 1764.

APRÈS une vie errante de onze mois dans des terres étrangères où il faut faire tous les frais des nouvelles connaissances, après bien de l'agitation, des fatigues & de mauvais gîtes, il est doux de se reposer dans le sein de l'amitié. Je vis à la campagne dans la société d'un ami dont je vous ai parlé plus d'une fois; avec un esprit cultivé, une ame honnête, des mœurs simples; il serait le vôtre, si vous le connaissiez.

Le Château élevé, où nous mêlons la philosophie à la folie des sages, nous met sous les yeux un grand territoire semé de maisons de campagne, qu'on appelle *Bastides*; une Ville de cent-trente mille ames environ, des barques de Pêcheurs qui couvrent la mer, des vaisseaux qui arrivent ou qui partent, une forêt de mâts dans un port que toutes les nations fréquentent, des isles qui coupent la monotonie de la mer, des promontoires & des chaînes de rochers qui la bornent.

Marseille.

Sur la grande route d'Aix à Marſeille, dans notre voiſinage, le voyageur s'arrête toujours à un point de vue qu'on nomme la *viſte* en langage du pays : c'eſt de-là que les Baſtides ſe confondent à l'œil avec la Ville dans une prodigieuſe étendue ; on croiroit voir une Cité immenſe. Ce point de vue ſerait unique, ſi on abattait cinq à ſix mazures qui dérobent un quart de l'horiſon.

Au reſte, les dehors de Marſeille, ſi beaux dans la perſpective, ſont déſagréables pour la promenade, & embarraſſans pour les voitures ; c'eſt un labyrinthe de chemins étroits, ſerrés entre les murs qui enferment les Baſtides. Si deux voitures ſe rencontrent, il faut ſouvent que l'une ou l'autre recule. L'inſpection des Ediles aurait dû prévenir cet inconvénient.

Nos fréquens voyages à la Ville varient nos plaiſirs, & l'inſtruction que je vous débite. La nouvelle Ville eſt ſéparée de l'ancienne par une très-belle rue, ornée de grands corps de maiſons, preſque ſymmétriques, & d'un bon goût d'Architecture : deux lignes d'arbres décorent le milieu, ce qui forme un cours d'un mille au moins de longueur ; les autres rues de la nouvelle Ville répon-

dent plus ou moins à cette magnificence. Celui qui ne connaîtrait que cette moitié dirait : j'ai vu une des plus belles Villes de l'Europe ; mais, en entrant dans la vieille Cité, il trouverait un cloaque infect. On ſçait que Timoléon, le Héros de Corinthe, voyant des excrémens humains dont on avait ſali ſa porte, à deſſein de l'inſulter, dit qu'il connaiſſait à la qualité des digeſtions, que la République était bien malade : chaque pas donne lieu de penſer auſſi que la police de Marſeille ne ſe porte pas bien.

On eſt d'ailleurs étonné de ne voir dans une Ville opulente ni portes dignes d'elle, ni places décorées, ni fontaines de la grande maniere, ni jardins publics, ni temples qu'on puiſſe citer, ni lanternes pour éclairer la nuit. Lyon & Bordeaux, ſes deux rivales, la laiſſent loin derrière. J'ai voulu ſçavoir la cauſe de cette nudité. Le revenu de la Ville, qui paſſe un million, ſe trouve, on ne ſçait comment, au-deſſous de zéro, la dépenſe ſurpaſſant toujours la recette. Peut-être que l'Edit tout récent, qui preſcrit une nouvelle forme d'adminiſtration des revenus des Villes, va remédier à ce mal.

A juger de Marſeille par tout ce qui lui manque en embelliſſemens, on ſe perſuaderait qu'elle n'eut jamais de goût pour les Arts de décoration ; elle a eu l'avantage de donner naiſſance à ce fameux Puget, que Gènes & Verſailles révèrent pour la ſtatuaire. Il était encore Architecte & Peintre ; tout ce qu'elle montre de lui, c'eſt l'Hôtel-de-Ville qui n'eſt qu'en partie ſur ſes deſſins ; c'eſt l'éeu des armes de France, ſculpté en marbre au frontiſpice de cet Hôtel ; c'eſt un bas relief de la peſte, morceau qui n'eſt qu'ébauché ; deux tableaux enfin, un *Salvator Mundi* & le Baptême de Conſtantin dans la Cathédrale ; ſans ces deux morceaux, Marſeille n'aurait rien à citer en fait de peinture : ſans doute le Puget aurait travaillé pour ſa Patrie, préférablement à d'autres Villes, ſi elle avait ſçu connaître & payer ſes talens.

Il y a bien des ſiècles que cette indifférence a jeté ſes racines dans cette Ville, & c'eſt un point d'hiſtoire bien ſurprenant. Dès le tems de Périclès les Marſeillois commerçaient avec Athènes. On en trouve la preuve dans une harangue de Demoſthène, qui plaida la cauſe des Athéniens contre le Marſeillois Pro-

thus, pour un fait de commerce. Comment les Marseillois, en voyant dans Athènes tant de monumens qui en faisaient la premiere Ville du monde, n'étaient-ils pas tentés d'en imiter quelques traits dans la leur?

Il est vrai qu'ils l'avaient imitée dans des institutions supérieures à celles-là. Pythéas, un de leurs concitoyens & des plus anciens Géographes, commençait à l'illustrer au siècle d'Alexandre; illustration qui augmenta beaucoup, lorsque son Académie, devenue célèbre par la Rhétorique, la Poétique, la Philosophie, la Médecine, la Jurisprudence, la Morale & les Mathématiques, attirait à ses leçons des disciples de tout pays; & il paraît qu'au tems de Ciceron, Athènes étant déchue du faîte de la gloire littéraire, Marseille disputait la place avec Rome; aussi la nommait-on *Athénopolis*. Les Marseillois devraient écrire en lettres d'or, ces paroles de l'Orateur Romain: » Je ne t'oublierai pas, Marseille (*a*), » dont la gloire est à un dégré si éminent » que la plupart des nations te doivent » céder; & la Grèce même ne doit pas

(*a*) *Pro L. Flacco.*

» se comparer à toi ». Mais c'est ce goût même des Lettres & des Sciences qui aurait dû faire germer à Marseille celui des beaux Arts. C'est chez les Nations éclairées, qu'ils ont fait tant de prodiges.

La surprise augmente encore, si l'on considère que Marseille est devenue, avec toute la Gaule, la conquête des Romains pendant quatre siècles. Toutes les Villes sous de tels maîtres, Fréjus, Arles, Nîmes, s'embellissaient autour d'elle, tandis que la plus célèbre restait sans ornemens. L'Historien de Marseille, M. de Ruffi, pour laver sa Patrie de cette tache, dit que les Bourguignons & les Visigoths ruinèrent tout; cependant les histoires ne font mention d'aucun monument considérable qui ait péri dans cette ruine. Tout ce qu'il cite lui-même se réduit à des tombeaux, quelques statues, quelques inscriptions, quelques médailles; mais point de forum, point de thermes, point de théâtre, point d'amphithéâtre, point d'arcs de triomphe.

Elle faisait peut-être mieux; elle fondait des Villes, Toulon, Hières, Antibes, Nice; elle envoyait des Colonies dans d'autres Villes qui en avaient be-

ſoin, à Nîmes, à Narbonne, à Agde ; ce qui marquait une grande population, & par conſéquent une grande aiſance.

Le jargon des Marſeillois d'aujourd'hui ne tient en rien aux belles langues qu'ils parlaient alors. Deſcendus des Phocéens, colonie Grecque qui les fonda, ils parlaient naturellement leur langue, & avec tant de pureté, que les Romains, pour l'apprendre, allaient indifféremment à l'Académie de Marſeille où à celle d'Athènes. Alliés importans des Romains, avant que d'être leurs ſujets, ils s'étaient familiariſés avec la langue Latine, dans laquelle ils ſe perfectionnèrent, juſqu'à la chûte de l'Empire Romain. Pétrone, dont nous vantons l'eſprit & la pureté du langage dans l'impureté même, *auctor puriſſimæ impuritatis*, était ſorti de l'Académie de Marſeille. Si les Barbares, en faiſant des conquêtes, ſe contentaient de la domination, les vaincus pourraient ſe conſoler en quelque façon ; mais les Barbares éteignent toutes les lumières, & un peuple éclairé ſe replonge dans les ténèbres avec eux.

De toutes les inſtitutions de Marſeille, c'eſt le commerce qui a le plus réſiſté aux coups de la barbarie ; il s'eſt ſoutenu

de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Tout le commerce de la France avec les Echelles du Levant, avec l'Espagne & l'Italie, se fait à Marseille; son Port, où l'on voit toujours huit à neuf-cents vaisseaux, a l'apparence du Magasin de l'Europe; son voisinage avec celui de Toulon, offre un contraste bien frappant; l'un annonce la force, la terreur & la dépense; l'autre l'industrie, la paix & la fortune; mais ces deux Marines, pour être de la plus grande utilité, doivent se donner la main, & s'étayer l'une l'autre.

Vous sçavez qu'on avoit ôté les galères à ce Port; on lui en a rendu quelques-unes, & il s'en applaudit: c'est une garde pour le commerce, contre les corsaires, & les forçats travaillent à meilleur marché que les ouvriers de la Ville. Croiriez-vous que ces malfaiteurs, hors les cas où ils seraient à la rame (ce qui n'arrivera plus guères) sont moins malheureux que la plupart de nos cultivateurs; assurés du pain & du vêtement que le Roi leur donne, ils gagnent encore de l'argent, dès qu'ils veulent en gagner: on apperçoit, parmi ceux qui ont quelque talent, une sorte de petit luxe.

Vous avez ouï parler des Manufactures

de Marſeille, ne les mettez pas au niveau de celles de Lyon, qui ſont fort au-deſſus; & cela eſt bien. Il faut que les ſources des richeſſes ſoient partagées. La manufacture d'étofes d'argent & d'or eſt tombée ici en langueur; celle d'étoffes du Levant ſe ſoutient: les ſavonneries ſont dans un état de vigueur: on fabrique de la belle fayence, qui a un grand débit.

Je reçois à ce moment deux de vos Lettres. Ce jardin que vous faites tracer me déplaît par les jolies miniatures en corbeilles & en treillages. Faites diſparaître tout cela, ſous la verdure & les fleurs: preſſez-vous auſſi de tapiſſer vos murs à la façon de la Nature; rompez dans vos boſquets cette ſymmétrie monotone, ces allées en ligne droite que la Nature déſavoue; donnez moins de coups de peigne à vos charmilles & à tout: plus vous cacherez l'art, plus vous réuſſirez; ce n'eſt point par l'art que vous plaiſez; faites que votre jardin vous reſſemble.

Votre article des nouvelles publiques eſt conſolant: on parle donc beaucoup de ſupprimer les Chambres de Valence, Reims & Saumur, Tribunaux des Fer-

mes générales, pour juger les Contrebandiers? Quand le fisc juge, les moindres contraventions lui paraissent des crimes atroces. On va aussi, dites-vous, nous délivrer des pauvres qui nous infestent par-tout; si c'est en forçant au travail tous ceux qui ont des bras, & en donnant aux autres un asyle de charité, police qui réussit si bien en Hollande, à Genève & ailleurs, rien ne sera mieux.

Je ferai encore plus d'une course dans Marseille, & si quelque chose a échappé à mes recherches, je vous promets un supplément.

LETTRE LIII.

De Marseille, le 24 Août 1764.

JE viens d'un Tribunal où j'ai vu des Juges à face basanée, avec des mains endurcies par le travail; ils rendent la justice sans Huissiers, sans Procureurs, sans Avocats, sans citation de Cujas ou Barthole, nulle science que celle du bon sens, nul appareil qui puisse imposer. Ils sont pourtant bien respectés des

Parties ; car on voit ceux même qui sont condamnés, remercier leurs Juges, sans marquer la moindre aigreur. Les frais du procès ne ruinent pas les Plaideurs, qui plaident eux-mêmes leur cause ; ils en sont quittes pour deux sols.

Ce Tribunal, qui termine sans appel tous les différends qui arrivent dans la pêche, Communauté fort nombreuse, est la Justice des Prud'hommes, Pêcheurs eux-mêmes ; être jugé par ses Pairs, est une bonne institution. L'époque de la création de ce Tribunal est incertaine. On sait seulement que le Roi René, & les Comtes de Provence avant lui, confirmèrent ses anciens privilèges, qui vont se perdre dans la nuit des tems.

La *Loge*, qu'on nomme en d'autres Villes la Bourse, est ouverte tous les jours à midi. On y affiche le départ & le retour des vaisseaux. On y fait des affaires avec toutes les Nations. La foule y est toujours grande. Le hasard m'y a fait connaître un personnage intéressant. C'est peut-être le premier Navigateur qui ait ôsé, avec une simple Tartane, faire voile de Marseille aux Terres Magellaniques. C'est le Capitaine Reinaud,

connu d'ailleurs pour s'être vigoureusement défendu dans la dernière guerre, étant armé en course, & chargé de marchandises.

Vous n'aimez pas le merveilleux, Aspasie ; vous le regardez comme la raison du peuple. Ecoutez cependant un point de ma conversation avec ce vieux Navigateur. *J'ai vu*, m'a-t-il dit, *une race de Géans*... Oh ! Monsieur le Capitaine, cela ne se peut... *Mille pipes de diables ! voilà comme raisonnent les gens qui n'ont rien vu*... Mais aviez-vous les yeux bien ouverts ? *Très-ouverts ; j'ai plus fait : j'ai mesuré ces Sauvages, que leur taille extraordinaire ne rend pas plus féroces. Ils ont douze pans de hauteur, les femmes un peu moins, & les enfans paraissent faits pour parvenir à la taille des pères*... Douze pans, Monsieur le Capitaine, c'est-à-dire, neuf pieds ; & en quel endroit avez-vous vu cette race ?... *Dans le detroit de Magellan, sur la terre des Patagons*... & en quelle année ?.. *En 1712*... Etiez-vous descendu à terre tout seul ?... *Non, sans doute ; ce n'est pas là notre usage. J'étais suivi d'une partie de mon petit équipage*... Mais avez-vous rapporté quelques idées de leur force, de

leurs mœurs, de leurs usages?... *Belle question! Vous croyez que dans une navigation marchande on a du tems pour ces fadaises. La seule chose qui m'a frappé dans tout cela, c'est leur douceur. Il faut qu'ils soient dans l'habitude de voir de petits hommes, & ne les pas craindre* (*a*).

(*a*) Je ne savais pas alors que dans cette année même 1764, au mois de Décembre, le Commodore Byron abordait à la terre des Patagons, où il a vu, dit-il, une troupe de cinq-cents hommes d'une taille gigantesque, & dont la carrure & la grosseur des membres répondaient parfaitement à la stature. C'est ce qu'on lit dans la relation des Voyages entrepris par ordre de Sa Majesté Britannique, publiée en l'année 1774.

Sept ans avant cette publication, j'avais publié moi-même la découverte du Commodore dans une Lettre au Docteur Maty, sur les Patagons. J'écrivais sur une relation manuscrite que le Docteur lui-même m'avait envoyée de Londres, immédiatement après le retour du Commodore. Le Commodore me pardonnera-t-il de lui faire un reproche? Dans un Phénomène aussi extraordinaire, aussi contesté depuis Magellan, le premier qui avait vu, ne devait-il pas mesurer rigoureusement, plutôt deux fois qu'une, un de ces Géans? Il se contente de dire, par estimation, que celui qui se détacha

Eh

Eh bien ! croirez-vous aux Géans ? Croyez-vous même que j'étais bien éveillé, lorsque le Capitaine me contait ces prodiges? & ma qualité présente de Voyageur ne me fait-elle point de tort dans votre confiance? Vous me demanderez du moins ce que j'en crois moi-même. Je sais, comme vous, que le sot croit tout, que le demi-savant nie tout, tandis que le Philosophe examine, & ne fixe pas légèrement des bornes à la Nature.

J'aime qu'on la force pour le bien de l'Humanité. C'est ce que vient de faire un Gentilhomme de cette Ville, le Marquis de Pennes, celui qui ne veut pas que la Noblesse commerce. Vous avez lu son ouvrage qui combat le mien. La Nature avait refusé de l'eau aux habitans de sa Terre, il en a été chercher à une grande lieue ; il lui a fait tourner une montagne, l'a contrainte de passer à travers une autre, & au sortir du rocher vif, qu'il a revêtu d'une décoration convena-

---

de la troupe, pour venir à lui, n'était guère au-dessous de sept pieds ; & que les plus petits étaient au moins de six pieds six pouces. Le Capitaine Reainaud est bien plus positif dans sa déposition.

ble, il l'a fait couler dans le Village. Cet aqueduc rappelle le tems des Romains ; je lui pardonne, je lui en ai fait l'aveu, d'avoir écrit avec tant de chaleur & d'honnêteté contre le projet d'ouvrir le Commerce à la pauvre Nobleſſe ; mais le Marquis n'eſt pas pauvre.

Les Marſeillois ſont laborieux, mais ils n'imaginent rien pour améliorer leurs productions : de mauvais vents gâtent leurs fruits, diminuent la bonté de leurs melons : des paillaſſons, des cloches, des hollandaiſes remédieraient à ce mal. On n'y en voit point. Les ananas devraient être communs : ils n'en connaiſſent que le nom. Ils pourraient avoir de la volaille auſſi bonne qu'ailleurs. Le blé noir, le blé de Turquie ne leur manqueraient pas ; mais la ſcience de la baſſe-cour leur manque : leur terroir entrecoupé de côteaux ſecs, couverts de thin & de ſerpolet, eſt admirable pour les moutons ; la chair en eſt d'un goût exquis, & il eſt probable que la laine en ſerait précieuſe, ſi, à l'imitation des Anglais, ils faiſaient venir une race Eſpagnole ; s'ils les faiſaient parquer habituellement dans un climat ſi doux, & s'ils les tenaient proprement.

On fait une si grande consommation de soie dans le Royaume, & on en recueille si peu en proportion! On voit ici des plantations de mûriers blancs, mais j'en ai vu en plus grande quantité dans le Piémont, climat moins favorable. Il y a long-tems néanmoins que le bon Roi René apprit aux Provençaux la culture des mûriers, & l'éducation des vers à soie. On prétend que le Languedoc, qui a commencé plus tard, est plus avancé: en Piémont, on étête les mûriers tous les cinq ans; ce qui donne une feuille beaucoup plus fournie & plus nutritive: de-là vient en partie la qualité supérieure de l'organsin. Mon ignorance me fait apprendre beaucoup de choses. Je ne sçavais pas qu'on fît dans ce pays-ci une récolte de vermillon. Il se tire d'un petit fruit qu'on cueille sur un arbuste, & j'ignorais aussi la pêche du corail sur cette côte.

Trois choses nuisent beaucoup à la fécondité de la Basse Provence: la qualité de son terroir sec & sablonneux, le degré avec la durée des chaleurs, & le *mistrau*, vent impétueux de nord-ouest, qui dessèche tout. On se flatte ici plus que jamais d'un canal d'arrosage tant de

fois projetté, & tant de fois abandonné. Ce canal, selon l'ancien projet, en dérivant les eaux de la Durance, serait tiré depuis la Méditerranée, au lieu de Saint-Chamas en Provence, & conduit tait d'un côté à Avignon, & de l'autre à Donzère en Dauphiné; de cette manière il arroserait quarante lieues de pays, où il ne manque que de l'eau pour qu'il devienne un des plus fertiles de l'Europe. Ce canal navigable aurait une autre fin de la plus grande importance encore; il ouvrirait le commerce de la Provence, par le moyen du Rhône & de la Saone, avec le Dauphiné, Lyon, Genève & la Bourgogne : mais si le Gouvernement ne le fait pas lui-même; s'il en remet l'exécution & les avances des frais à une Compagnie, le passé nous annonce que l'avenir ne sera pas plus heureux. Les *Riquet* sont rares. Le Roi autorisa par des Lettres-patentes du 4 Mai 1718, S. A. S. Monseigneur Louis-Henri de Bourbon; Louis-Antoine de Pardaillan de Gondrin, Duc d'Antin; Louis, Marquis de Brancas, & Jean-Baptiste-Henri de Forbin, Marquis d'Oppéde, tous associés pour la construction de ce canal; & on voit dans d'autres Lettres-patentes,

accordées par nos Rois aux ancêtres du Marquis d'Oppéde que cet ouvrage fut déja projetté en 1710, en 1667, en 1648, en 1619. Des Compagnies se formèrent, & rien ou presque rien ne s'est fait : il s'agit, dit-on, de quatre à cinq millions dont le Gouvernement se rembourserait sur le canal même. Nous avons des Monastères qui ont plus coûté.

Les environs de Marseille peuvent plus aisément se passer de ce grand avantage, que le reste de la Basse-Provence. J'examine, en parcourant la campagne, les hommes qui la cultivent ; s'ils sont bien vêtus, je conjecture que leur subsistance est assurée, & lorsque je vois un peu de luxe, je conclus qu'ils sont dans l'aisance. On ne voit point ici, comme dans le cœur du Royaume, des sabots, des haillons & des cabannes couvertes de chaume : le Paysan bien vêtu, selon la saison, habite dans des maisons de pierres, couvertes de tuiles, & il n'est pas rare de le voir en bas de soie, lorsqu'aux jours de Fêtes il fait danser au son du tambourin les compagnes de son travail ; mais ces jeunes ménagères, encore plus parées que les danseurs, faites d'ailleurs pour être regardées,

étouffent leurs graces ſous un couvre-chef, renoué ſous le menton, & un grand chapeau digne d'un Directeur de Séminaire ; leurs cheveux & des fleurs, comme en Italie, les pareraient ſans dépenſe ; leurs danſes n'en ſont pas moins amuſantes par la vivacité & l'expreſſion ; mais on m'aſſûre que la paſſion pour ces bals champêtres a beaucoup diminué en peu d'années : il eſt de l'intérêt du Gouvernement de veiller à ce que le Peuple ne s'attriſte pas.

Parmi les plaiſirs de la Ville, il en eſt un aſſez piquant : ce n'eſt ni la Comédie ni le Concert ; cela ſe reſſemble par-tout. Lorſqu'aux jours de fêtes la mer eſt calme, le Port ſe couvre de bateaux plus ou moins ornés ; le peuple, la bourgeoiſie, vont chercher en pleine mer un air plus pur, & des amuſemens plus vifs. Les uns ſe diſperſent ſur le rivage, & y établiſſent des tables, où l'on n'y voit ni la contrainte de la cérémonie, ni la folie du luxe. Des poiſſons, des coquillages qui donnent encore l'amuſement de la pêche ; ſont les mêts du feſtin ; les autres, reſtant ſur l'eau, répondent aux plaiſirs du rivage ; celui du bain ſe mêle de la partie, & ceux qui

veulent paſſer de belles nuits, pour prolonger la fête, dreſſent des tentes. La danſe, les cris d'allégreſſe augmentent la joie publique, dont la durée eſt d'autant plus longue, que l'ivreſſe ne s'en mêle pas; la Provence eſt plus ſobre que le Nord de la France; elle permet au vin de l'animer, mais elle ne s'en laiſſe pas accabler; le célèbre Vernet, qui a ſi bien peint le port de Marſeille, n'a pas vu ſans doute ces orgies de mer; il les aurait fait paſſer ſur la toile; les fêtes Flamandes ne ſont pas ſi pittoreſques.

Quand vous viendrez à cette mer, & que vous voudrez voir la pêche du thon, arrangez-vous avec les thons, ou vous ne verrez que la madrague & la manœuvre: le thon que vous ne connaiſſez que par extrait, lorſqu'on vous le ſert mariné, arrive de l'océan. Les pêcheurs que j'ai conſultés n'ont aucune preuve qu'il ſe multiplie dans la Méditerranée; & cependant on le prend rarement dans l'océan; il ne ſe prend pas même ſur toutes les côtes de la Méditerranée; c'eſt ſur celles de Provence qu'il ſe plaît ſingulièrement; il ne ſerait pas aiſé d'en aſſigner la cauſe, & c'eſt-là où les Madragues l'attendent. Il y a des thons,

comme dans toute autre eſpèce de poiſſons, de différente groſſeur, depuis vingt-cinq livres juſqu'à ſix ou ſept-cents.

La madrague eſt le filet qui les prend : il a une grande demi-lieue de longueur. Cette muraille de chanvre deſcend perpendiculairement juſqu'au fond de la mer, à la profondeur de dix-huit & vingt braſſes. Le thon qui voyage, pouſſé par le vent qui convient, rencontre le filet ; il le ſuit juſqu'à ce qu'il arrive près de la tête, où il y a des chambres pour le recevoir. Y eſt-il entré (ce que l'on ſait par un pêcheur toujours en faction) on ferme la porte, & alors une trentaine de pêcheurs, diſperſés en pluſieurs bateaux, levent le filet, toujours en avançant, & font couler le poiſſon vers la tête de la madrague, qu'on appelle le corpe, tiſſu très-ſerré & aſſez fort pour réſiſter aux ſecouſſes des poiſſons les plus vigoureux. Ce corpe, amarré à quatre bateaux, compoſe la dernière chambre en forme de carré, où le thon vient enfin entre les mains des pêcheurs. Mais, ô jour marqué de noir ! levés à deux heures du matin, embarqués avant quatre, nous avons vu toute la manœuvre, & pas un thon, & on ne ſe jette pas dans la mer !

un déjeûné nous attendait au rivage.

Les Patrons nous contèrent (car c'était le moment de conter) que le dauphin, nullement dangereux pour l'homme, malgré sa force & ses dents, est bien redoutable aux thons, & en même tems à la pêche. Se trouve-t-il enfermé avec eux, il répand la terreur & l'agitation parmi tous les captifs, qui font des efforts en tous sens pour briser leur prison; mais le dauphin est le premier qui en vient à bout. Adieu la pêche.

Les Patrons nous contèrent encore que le dauphin est d'une finesse, d'une sagacité que rien n'égale; qu'il évite presque tous les piéges qu'on lui tend; que, s'il lui arrive d'être pris, il donne des signes de douleur; qu'au mouvement de la main qui le menace, il cligne les paupières comme un enfant timide qui sent sa faiblesse; qu'il rend quelques sons, qu'il a une sorte de voix, qu'il se plaint, qu'il répand des larmes, qu'il a été *créature*, c'est-à-dire, homme dans leur langage. Enfin, ils nous en disaient tant qu'ils nous faisaient presque croire au dauphin de la mer de Naples, qui portait tous les jours & reportait, dit l'Histoire Romaine, un jeune écolier de Baïes à

Pouzzol & de Pouzzol à Baïes, pour prendre ses leçons. Ils ajoutèrent que la femelle du dauphin est vivipare; qu'elle n'a ordinairement qu'un petit à la fois; qu'elle l'alaite; qu'elle le porte, lorsqu'il ne peut pas encore nager; qu'elle l'accompagne long-tems, & qu'à la fin de son éducation elle le mene fort loin en haute mer, où elle l'abandonne à ses propres forces, & à son industrie.

Vous imaginez peut-être que la pêche du thon est abandonnée à tous les pêcheurs qui en veulent prendre sur eux la peine & la dépense, point du tout; le droit de madrague a été accordé à des gens de qualité qui n'ont rien fait, & ne feront jamais rien, pour l'avancement de la pêche. Le pêcheur n'est ici que le fermier; & il faut qu'en faisant tous les frais, qu'en mettant son tems & ses soins, il rende au titulaire 10, 12, 20 mille francs par an: si, au lieu de cette concession, les madragues étaient abandonnées au corps des pêcheurs, ils s'arrangeraient entr'eux pour le profit de tous, & le public y gagnerait: favoriser la pêche, qui est la pépinière des matelots, c'est travailler pour la Marine.

LETTRE LIV.

De Marſeille, le 12 Septembre 1764.

JE prends la plume, Aſpaſie ſans ſavoir ſi j'aurai la force de vous écrire par le courier d'aujourd'hui. J'arrive d'un pélerinage qui m'a beaucoup fatigué ; mais j'oublie la fatigue, quand je penſe que vous m'avez écrit en dernier lieu, avec un grand mal de tête. Il fallait ſans doute qu'il fût grand, puiſque vous m'en parlez, vous qui êtes ſi réſervée ſur vos ſouffrances, crainte d'affliger vos amis : il vous ſiérait pourtant bien de vous plaindre des maux même que vous ne ſentez pas : votre jeuneſſe, votre figure, votre rang, tout vous autoriſe à être malade à volonté.

Mon pélerinage a eu pour objet Notre-Dame-de-la-Garde : c'eſt une Egliſe ſur une haute montagne qui domine la ville & la mer ; c'eſt en même tems un petit Fort d'où l'on ſignale tous les vaiſſeaux qui arrivent,& qui ſont obligés de ſaluer. On ne parle point du Fort ; il n'eſt bruit que de l'Egliſe & de la puiſſante Pro-

tectrice qu'on y révère; mais si l'on mesure la dévotion des peuples aux dons qu'ils font aux Autels, celle des Marseillois perd à cette mesure. Les *ex-voto* qui couvrent les murailles de cette pauvre Chapelle, ne sont que de cire. Le trésor qu'on ouvre dans la Sacristie, un voyageur pourrait l'acheter à la fin de son voyage. L'Italie gâte les yeux par l'argent, l'or & les pierreries dans les Eglises. Il faut croire que les Marseillois aiment mieux offrir au Ciel des vertus que des richesses.

On vous a parlé plus d'une fois des processions peu décentes de nos Provinces méridionales, où apparemment le feu des imaginations demande du théâtral plus qu'ailleurs. La procession de Saint Lazare que je vis, il y a quelques jours, ne ressemble point à celle-là; elle avait toute la décence des nations graves. Que Saint Lazare ait été le premier Evêque de Marseille ou non, les Marseillois ont grande raison de le fêter avec toute l'Eglise; mais ils ne souffriraient plus le martyre pour cette tradition, & il est probable qu'aujourd'hui le Parlement de Provence ne condamnerait pas au feu la critique de M. de

Launoy ; les Tribunaux même tiennent au tems.

Dans mes excursions hors de Marseille & de son territoire, j'y ai fait entrer les Martigues, Principauté qui appartient au Duc de Villars, à sept lieues de Marseille ; ce n'est ni terre ni mer, mais toutes deux à la fois. La mer entre dans les terres par un canal naturel, large d'une demi-lieue, & long d'une lieue, entre deux chaînes de côteaux & de montagnes ; après quoi, rencontrant un grand vallon où elle peut s'épancher, elle y forme un golphe d'environ neuf lieues de tour, qu'on appelle vulgairement l'étang de Berre, du nom de la petite ville de Berre, connue par ses salines.

Les Martigues.

A l'aspect de la mer, du canal & du golphe, on est étonné, on est fâché que les Phocéens, cherchant à s'établir sur cette côte avec le plus grand avantage, n'aient pas fondé leur Marseille dans cette position : elle serait devenue avec les siècles une autre Venise, bien supérieure peut-être à celle qui existe.

Pour vous peindre les choses, comme elles sont, revenons à l'entrée de la mer,

dans le canal : à ce point eſt le port de Bouc, où les vaiſſeaux viennent mouiller avec toute la facilité qu'on peut deſirer. Il eſt défendu par un très-bon Fort, qu'on appelle la Tour de Bouc.

Suivons maintenant le canal juſqu'au point où le golphe commence. Là ſont ſituées les Martigues, aſſemblage de trois petites Villes, dont une en terre-ferme ; Jonquières & Ferrières : la troiſième au milieu des deux & des eaux ; c'eſt l'Iſle avec laquelle les deux autres communiquent par des ponts.

Nous voila ſur le golphe. On dit ici qu'on pourrait en faire un uſage bien utile à l'Etat : il ſerait aiſé de donner de la profondeur au canal, dont le fond eſt ſans bancs de rochers, pur ſable, & alors la Marine du Roi viendrait s'exercer ſur le golphe, à une manœuvre ſi néceſſaire pour vaincre. Mais il ne faut rien diſſimuler, cette inſtitution préjudicierait à des pêcheries qui enrichiſſent quelques particuliers déja riches.

Nul endroit où la pêche ſoit plus commode, plus abondante & plus sûre ; la tranquilité des eaux y attire le poiſſon, au printems ſur-tout, lorſqu'il cherche à frayer : il entre en toute liberté ; mais

quand il veut ſortir pour retourner dans la grande mer, des claies de roſeaux qui forment de longues avenues le conduiſent dans des chambres où il eſt retenu & conſervé à volonté. L'acheteur le voit dans ces priſons..... Voulez-vous cette ſole, ce turbot, ce rouget, ces ſarguets? Parlez.... Pour moi je criais du *ſarguet*, petit poiſſon d'un goût exquis, mais d'une délicateſſe à ne pas ſouffrir le tranſport. Les Villes les plus voiſines n'en connaiſſent que le nom. Ces pêcheries ſe nomment *Bourdigues*.

On compte environ quinze-mille habitans dans les Martigues, peuple de pêcheurs. C'eſt des œufs de muge qu'ils font la poutargue, pour les tables des riches, & ils ſalent une quantité prodigieuſe d'anguilles que des Marchands d'Italie viennent acheter. Ce peuple, que l'olivier enrichit encore, ménagé d'ailleurs par le fiſc, vit dans une grande aiſance.

Trouvez bon que je vous reporte ſur le golphe : conſidérez ce chemin qui le traverſe. Il a une lieue de longueur, & plus de deux-cents pieds de largeur : la tradition du pays veut que Caïus Marius, preſſé & enfermé aux bords du golphe

par une armée ennemie, le fit faire dans une nuit, pour passer à l'autre bord : il fallait tout au moins que ce fût une nuit d'hyver. Je ne sçais même si celle que Jupiter employa à former Hercule aurait suffi. L'histoire nous dit bien que Marius, envoyé en Provence contre les Teutons, les Cimbres & les Ambrons, qui menaçaient d'y entrer, occupa ses légions, en attendant l'ennemi, à des travaux utiles : c'était la pratique des Romains, que nous ne suivons guères. Le chemin en question, n'est peut-être pas l'ouvrage des hommes; il se pourrait que les eaux du golphe, ayant percé le banc de terre que la Nature lui opposait, eussent inondé une partie de la campagne, & formé un autre petit golphe, tel qu'on le voit aujourd'hui, en laissant entre deux la langue de terre qui fait le chemin ; les deux golphes se communiquent par des coupures où il y a des ponts : cette conjecture reçoit encore un degré de probabilité de la courbure frappante qu'on apperçoit dans le chemin. Quand on pousse un chemin dans une étendue où rien ne fait obstacle, on le dirige en ligne droite.

On pourrait encore hazarder d'autres opinions. Quoi qu'il en soit, je ne vous

donne la mienne que pour une conjecture. Je ne veux me brouiller ni avec Caïus-Marius, ni avec la Provence, qui appelle ce chemin *Lou-caïou*, par corruption, de *Caïus*, prénom de Marius.

LETTRE LV.

De Marſeille, le 20 Septembre 1764.

JE ne quitterai pas cette Ville, ſans vous dire un mot de la *Science gaie*, qui convient plus à votre ſexe que toute autre. La Provence en fut le berceau, & particulièment Marſeille. Voici en quels termes un Voyageur érudit, autant que bon Obſervateur (*a*), parle de cette Science : « Elle avait pour objet la Poé- » ſie, la Muſique, les Ecoles d'Amour, » & la formation de la langue. La pureté » de l'air de ce beau pays, le feu des » Provençaux, la tendre vivacité des Pro- » vençales; le voiſinage des Cours ga- « lantes, répandues dans la France mé- » ridionale; le goût pour les Arts, qui

---

(*a*) M. Groſley.

» distingua une Maison long-tems souveraine ; le long séjour des Papes à Avignon, l'amour du plaisir que l'abondance avait répandu parmi les Italiens, » la magnificence avec laquelle ils » payaient leurs plaisirs, tels furent les » premiers encouragemens d'une science » dans laquelle l'Italie moderne, & ensuite la France, sont devenues les rivales » de la Grèce; &, à remonter plus haut, » Charlemagne, dit-on, dans le partage » de ses Etats, avait abandonné la » Provence en toute propriété aux *Trouveres*, *Jongleurs*, *Menestrels*, & aux » Suppôts de la Science gaie. Les Bouffons, Charlatans, Saltimbanques, entraient aussi dans la troupe joyeuse, » & on appellait tout cela Hommes de » Cour, *huomini di Corte* ».

Tous ces Docteurs de la Science gaie, valaient bien les Fous de Cour, & les Farceurs de nos Mystères, qui se sont montrés depuis, pour amuser les Princes & les Courtisans. Au surplus, l'observation du Voyageur sur l'influence du climat, n'est pas sans vraisemblance. On ne peut guères douter qu'un beau ciel, tel que celui de la Provence, un climat doux, un air toujours pur, ne donnent

plus de ſenſibilité phyſique, plus de feu à l'imagination, plus de reſſort à l'eſprit. Les tours du langage, les ſaillies, les chanſons, le goût & la facilité pour la Muſique & la Poëſie, les danſes vives y entretiennent encore aujourd'hui la Science gaie. Les Grecs donnaient aux Béotiens une humeur auſſi ſombre que les nuages qui les couvraient, un eſprit auſſi épais que l'air qu'ils reſpiraient.

Mais, à parler de l'influence du climat ſur la ſanté, ne faudrait-il point, pour nous autres Pariſiens, paſſer les étés ſur les bords de la Seine, & les hyvers en Provence? Les oiſeaux nous donnent l'exemple de ces tranſmigrations annuelles. C'eſt la Nature qui les guide, pour éviter la ſouffrance, & peut-être pour prolonger leur vie. La chaleur du ſoleil eſt bien plus analogue à la conſtitution de nos corps, que le feu vaporeux & dévorant de nos cheminées. Si vous étiez à mon âge, je vous perſuaderais bien mieux. Lorſque le feu principe diminue par l'addition des années, la douceur du climat devient beaucoup plus néceſſaire. Louis XIV, vers la fin de ſa carrière, fut apparemment plus travaillé par l'aſpérité du ciel de Verſail-

les, puisqu'on agita de lui faire passer les hyvers à la cheminée du Roi René. C'était le Port de Marseille. Les Finances étaient épuisées. La dépense empêcha.

Ne m'écrivez plus ici, mais à Lyon, où j'arriverai, je ne sais quand. Chaque endroit m'arrête, vous le savez, & puis je suis fort tenté d'une excursion dans certaines Villes du Languedoc, où les Romains ont fait des leurs. Ils nous firent grand bien en nous subjuguant: mais ce bien finit avec eux. Espérons, à présent que notre raison se perfectionne, de les surpasser par nos propres moyens.

LETTRE LVI.

D'Aix, le 24 Septembre 1764.

Aix. AIX est au milieu d'une vaste plaine, où l'on associe le mûrier à la vigne & à l'olivier. On vous trompe à Paris sur l'huile d'Aix; & dans quelle espèce de denrée ne trompe-t-on pas le Public par les noms? Toutes les huiles de la Basse-Provence sont des huiles d'Aix, quand on le veut.

Ce ne fut point par l'huile que la Ville d'Aix commença à se faire connaître, mais par l'eau, *Aquæ Sextiæ.* Ce fut là son nom, à cause des bains de Sextius Calvinus qui la fonda. Vraisemblablement ces eaux Thermales, qui coulent aujourd'hui dans des bains fort négligés, étaient alors en grande réputation pour la santé. Mais la santé même suit la mode & les caprices de la Médecine.

Il faut que la Ville ait peu intéressé les Romains, puisqu'ils n'y ont laissé aucun monument considérable. On ne sait à quel édifice appartenaient deux colonnes de Granit, dont l'une a été relevée sur la place de l'Hôtel-de-Ville par les soins du Duc de Villars, en 1756 : l'autre reste couchée devant la Cathédrale, jusqu'à ce qu'on lui accorde les honneurs du goût. On ignore aussi à quoi étaient destinées six colonnes antiques d'un beau marbre, en forme de rotonde ; c'était peut-être un tombeau ; & c'est aujourd'hui le Baptistère de la Cathédrale.

J'ai voulu voir un Autel consacré à Priape. Ce Dieu immodeste se présente au-dessus avec ces lettres I. H. C. dont on donne cette explication, *jucundo hortorum custodi.* Mais le possesseur de cette

antiquité était à la campagne. Voilà de ces regrets qu'on ne risque pas en Italie. Les Italiens ne croient pas jouir, si les Curieux ne jouissent pas.

Aix s'embellit d'une année à l'autre. Son cours planté de quatre rangs d'arbres, orné de fontaines, & bordé de belles maisons, dispute à celui de Marseille.

L'an 1760 a vu élever sur la place des Prêcheurs un Obélisque de bon goût. On a gravé sur une face la fondation de la Ville par C. Sextius; sur la seconde, la réunion de la Provence à la Couronne; sur la troisième, la naissance du Comte de Provence; sur la quatrième, la Dédicace de l'Obélisque à Louis XV.

On m'a beaucoup vanté la Procession de la Fête-Dieu. On m'a plaint de n'être pas arrivé pour ce moment intéressant. Mais enfin qu'aurais-je vu? Un Porteur-de-chaise fagoté en Reine de Saba; des Apôtres, armés de fusils, qui se battent contre des diables, pour défendre le Messie chargé de sa Croix; un Lieutenant d'Amour, rôle toujours destiné à un jeune homme de distinction qui jette des oranges aux belles Dames; & autres gentillesses pareilles, au milieu d'une solem-

nité si auguste. La distribution des rôles est une affaire fort grave; c'est le Parlement qui en décide. On m'a conté, à ce sujet qu'un manant qui aspirait, sur titre, à être diable, ce qui était en litige, gagna les suffrages par ce trait d'éloquence : mon père a été diable, mon grand-père a été diable, pourquoi ne le serai-je pas?

Le Parlement d'Aix a toujours été Grand-Justicier; il a un échaffaud de pierre, toujours dressé en face du Palais. Nul ressort où l'on fasse tant d'exécutions, & les Juges sont étonnés de ce que la roue ne corrige pas. C'est ce Parlement qui, dans nos tems de guerres religieuses, condamna les Vaudois à l'extermination par le fer & le feu, & le premier Président exécuta l'Arrêt en commandant les troupes. C'est ce Parlement qui, dans le dernier siècle, fit brûler Louis Gofridy, Curé de Marseille, pour sortilége; prêt à rallumer le bucher pour le Jésuite Girard en 1731. Il faut croire que, parmi les Tribunaux, il aura été le dernier à recevoir les accusations de sorcellerie.



LETTRE LVII.

De Nismes, le premier Octobre 1764.

S.-Remi.

NISMES m'a tiré de ma route ; &, avant que d'y arriver, la petite Ville de Saint-Remi m'a offert un grand Mausolée antique, composé de deux Ordres Corinthiens, terminés par une petite rotonde. Les bas-reliefs du piédestal ne sont pas admirables. Près de-là sont les ruines d'un arc de triomphe qui ne valait pas le Mausolée.

Beaucaire.

J'ai passé à Beaucaire : là une voie Romaine, assez bien conservée, se prolonge jusqu'à Nîmes. On y voit des colonnes milliaires, avec le nom des Empereurs qui faisaient réparer les chemins. Celui-ci faisait partie de la grande voie Aurelienne, qui s'étendait de Rome aux extrémités de l'Espagne. La fameuse foire de Beaucaire n'est plus ce qu'elle était. On espère qu'elle recouvrera tout ce qu'elle a perdu. Ce sera un bonheur singulier ; car le cours du commerce, une fois détourné, rentre difficilement dans son lit.

J'étais

J'étais impatient d'arriver à Nîmes, au bruit de la Renommée. La *Maison carrée* (voilà les beaux noms que nous donnons aux belles choses) est soutenue dans son contour par trente colonnes d'ordre Corinthien, avec une corniche & une frise, le tout d'une architecture qui ravit: le péristile répond à l'édifice. Nîmes.

Etoit-ce une Basilique, un Prétoire, un Temple? Choisissez le dernier. Mais à l'honneur de qui? Les Antiquaires croyaient, il n'y a pas long-tems, qu'il avait été consacré à Plotine par l'Empereur Adrien son époux. Un Savant de Nîmes, en examinant la position des cloux qui aidaient à former les lettres de la dédicace au frontispice, vient de l'expliquer en faveur de deux petits-fils d'Auguste, fils de Julie. J'ai eu beau étudier les cloux, mes yeux n'ont pu saisir cette leçon. J'ai couru à l'amphithéâtre, qui par sa construction rappelle bien le goût d'un peuple qui imprimait sa grandeur à tout ce qu'il faisait pour le public.

Voici du moderne hors de la Ville. Une longue suite de maisons symmétriques, un canal en face agréablement revêtu, un beau cours, un jardin public avec des grilles; une fontaine décorée, qui a de

la beauté & de la grandeur; des canaux ornés de baluſtrades, un rocher en perſpective, qu'on a couvert à moitié d'une noble architecture. Il n'eſt point de Ville du premier ordre à laquelle cet amas de belles choſes ne fît honneur; mais l'eau de la belle fontaine (car c'eſt ainſi qu'on la nomme) on la cherche; elle ne jaillit pas; il faut pour la trouver, jetter les yeux dans un baſſin, à une grande profondeur d'où elle ſort. Il y a tout auprès un Temple de Diane, dont les reſtes font regretter ce qui a péri.

Quand on a vu les objets dont je viens de parler; on ne s'aviſe pas de regarder la Ville; c'eſt un tas informe de vilaines maiſons dans de vilaines rues; mais dans ces vilaines maiſons habitent l'activité, le travail & l'induſtrie. Toute la Ville n'eſt qu'une grande manufacture: c'eſt l'attelier de la ſoie. Un de ſes citoyens, en 1600, rapporta du Portugal une petite plante qui fait entrer tous les ans plus de quatre millions dans les coffres du Roi. Les Fermes générales doivent une ſtatue à Jean *Nicot*, qui a ſçu nous faire un beſoin de la ſenſation du tabac.

La population de Nîmes ne ſe reſſent plus de la perte qu'elle fit à la révoca-

tion de l'Edit de Nantes. On y compte cinquante-mille ames. J'ai vu le désert où vingt-mille Religionnaires vont prier Dieu, dans le grand Temple, qui a l'air pour murailles & pour voûte le Ciel. On ferme les yeux sur ces assemblées Religieuses si persécutées sous Louis XIV. C'est un commencement de tolérance.

Leurs anciens se souviennent avec attendrissement de l'Evêque Fléchier, dont l'éloquence & les mœurs ont fait tant d'honneur à l'Episcopat ; il ne voulait que les instruire & les toucher, pour les ramener par la douceur & les bienfaits.

Nîmes pourrait se glorifier d'un assez grand nombre de citoyens illustres : un seul en vaut mille. L'un des meilleurs Empereurs que le Ciel ait donnés à la terre, *Antonin-le-pieux*, en était originaire.

A trois lieues de Nîmes, j'ai vu ce fameux pont qui n'était pas un pont, mais un aqueduc ; le pont du Gard. Cet aqueduc, dans sa totalité, avait neuf lieues de longueur ; arrivé au Gardon, il traversait cette rivière d'une montagne à une autre, en s'élevant sur trois rangs d'arches, les unes sur les autres : c'est cette partie de l'aqueduc qui a résisté

au tems. Il était destiné par les Romains à porter l'eau de la fontaine d'Aure dans l'amphithéâtre de Nîmes; il distribuait aussi dans la Ville, & à des maisons de campagne. Aujourd'hui c'est vraiment un pont, car on y en a joint un en 1745, avec cette inscription:

STRUXERUNT ROMANI. PONTEM ADDIDIT OCCITANIA. AN. 1745.

Ce pont, qui est d'une grande utilité, soutiendra l'aqueduc dont l'inscription est A. Æ. A. Devinez. En jettez-vous votre bonnet par-dessus les moulins?

AQUÆDUCTUS ÆLII ADRIANI.

D'autres y ont trouvé d'autres sens. Ce qui prouve que dans les inscriptions il ne faudrait rien laisser à deviner.

Au reste, pour rendre justice aux Modernes comme aux Anciens, cet aqueduc, tout beau qu'il est, ne vaut pas celui de Cazerte dont je vous ai parlé; article *Naples*; il n'est ni aussi élevé, ni aussi long. Il n'a que deux-cents pas de longueur entre les deux montagnes; l'autre en a mille. Je reprendrai demain le chemin d'Avignon, pour ne pas m'écarter de la route qui doit me ramener à Paris & à vous.

LETTRE LVIII.

D'Avignon, le 7 Octobre 1764.

DANS cette Ville si célèbre par la résidence des Papes pendant soixante-deux ans, on a bientôt tout vu. On met au rang des curiosités un tableau peint par le Roi René, comme les Rois peignent. Le sujet en est hideux; c'est le squelette de sa maitresse avec le cercueil d'où elle sort; assurément on ne dira pas qu'il l'a flattée.

Autre curiosité; le tombeau de la belle Laure, si connue par l'amour que Pétrarque eut pour elle. Je vous ai vu douter si cette Laure était un personnage bien réel, parce que vous aviez lu, je ne sçais où, que le Pape Urbain V, touché des soupirs brûlans de Pétrarque, & le croyant malheureux de ne pouvoir l'épouser, à cause des engagemens qu'il avait pris dans les Ordres sacrés, lui offrit une dispense, avec la permission de conserver ses bénéfices; à quoi le Poëte répondit, que Laure n'était pour

lui qu'une Beauté phantastique, pour échauffer sa verve. Effectivement, parmi les trente Historiens qui ont assez mal écrit la vie de Pétrarque, il y en a qui, pour sauver la réputation du Poëte, Diacre & Chanoine, ont dit que cette Laure n'était autre chose que la Poésie; d'autres, pour le laver plus net, ont avancé que sa Laure était la Vierge Marie, de maniere que ses Sonnets seraient autant d'oraisons. Vous ne vous êtes pas encore avisée, Aspasie, de porter votre Pétrarque à l'Eglise, & je ne vous le conseille pas.

Un descendant de Laure, M. l'Abbé de Sade, que je vois ici, viens d'imprimer & de prouver que Laure de Sade, celle pour qui Pétrarque soupirait, était une Beauté en chair & en os, sans adopter le conte du Pape Urbain; anecdote qu'il réfute. J'ai l'ouvrage sous les yeux. L'Auteur prouve encore que ce fut près de la fontaine de Vaucluse que Pétrarque vit pour la premiere fois la belle Laure, encore fille, & qu'il fit retentir les échos de sa passion pour elle.

Si vous voyiez cette fontaine, le rocher creux & profond, en forme de puits, d'où elle sort, l'abondance & la

limpidité de ses eaux, les paysages des environs, vous diriez que ce beau lieu est fait pour chanter une maitresse. On voit des ruines qu'on appelle le Château de Pétrarque.

Jamais Poëte ne fut plus fêté de son vivant. Les Papes, les Rois de France, le Roi de Naples, l'Empereur, la République de Venise, toutes les Puissances, lui écrivaient pour l'attirer & le couronner, à peu de frais sans doute, comme on couronne les Poëtes. Il préféra Rome, & il y fut effectivement couronné de lauriers, le jour de Pâques de l'année 1341.

Je laisse le Poëte *Laureat* sur ses lauriers, pour revenir à Laure, car j'en suis amoureux aussi-bien que lui. N'allez pas vous figurer que son tombeau mérite attention : ce n'est qu'un misérable cippe de deux pieds en quarré, enchâssé dans le mur d'une Chapelle.

Les yeux sont dédommagés dans la même Eglise par celui du brave Crillon. Il est ainsi qualifié sur le marbre même qui renferme ses cendres.

Avez-vous des gravures de Baléchou ? Conservez-les bien, il n'en sera plus ; il vient de mourir dans cette Ville.

Les Chartreux de Ville-Neuve, à l'autre bord du Rhône, ont des tableaux de Mignard, dont on fait grand cas.

On voit sur le Rhône les ruines d'un pont qui se fait regretter tous les jours; car on est obligé de passer & repasser sans cesse ce grand fleuve, qui n'est pas toujours traitable. Ce fut, dit la tradition du pays, Saint-Bénézet qui bâtit le pont miraculeusement au douzième siècle. Les ponts de l'antiquité Romaine subsistent encore. Il est étonnant que les Papes qui ont fait de si prodigieuses dépenses pour donner des murailles à la Ville, aient négligé de rebâtir le pont; & quelles murailles! c'est une décoration crenelée de deux lieues de circonférence. On en fait le tour dans des allées d'arbres, promenades charmantes. La perspective d'une campagne riche, la vue d'un grand fleuve qui se précipite pour arriver à la mer, en augmentent le plaisir.

Les Avignonais paraissent fort contens du gouvernement Papal; enclavés dans une domination étrangère, éloignés du Maître, ils en sont plus ménagés. Le Pape en retire à peine ce qu'il faut pour soutenir la représentation de son Vice-Légat, & les autres frais du Gouverne-

ment. C'est peut-être l'aisance où ils vivent, sur un territoire fécond, qui les rend moins industrieux, moins entreprenans dans le commerce. Mais qu'importe, si le bonheur habite avec eux ?

LETTRE LIX.

De Lyon, le 18 Octobre 1764.

J'AI peu de chose à vous dire sur ce que j'ai vu d'Avignon ici.

Le pont du Saint-Esprit, si redoutable pour les bateaux qui ont manqué le fil de l'eau si nécessaire à prendre de loin, sous peine de la vie, fut bâti au treizième siècle, sans l'intervention d'un miracle comme celui d'Avignon; &, à sa solidité, on peut juger qu'il durera encore long-tems. Il a 420 toises de long, sur deux toises quatre pieds de large. Sa mauvaise réputation est beaucoup diminuée, depuis que les Bateliers ont acquis plus d'expérience. On n'entend presque plus parler de naufrage.

Entre Montelimar & Valence, j'ai passé la Drome, torrent rapide quiem-

barrasse beaucoup les voyageurs. Ce passage dans un bac, entre dans les revenus de l'Evêque. Le péage en est cher, sans tarif fixe. On amasse des matériaux pour y faire un pont, & on y emploiera, dit-on, des soldats. Il vaut mieux tard que jamais, dit le bon vieux proverbe.

Valence. Valence, sur la rive du Rhône, est dans une situation très-agréable, surtout pour les maisons & les jardins qui bordent le fleuve, telles que l'Evêché & l'Abbaye de Saint-Ruf. On voit, dans le Couvent des Dominicains, la représentation d'un squelette de Géant, qui avait quinze coudées de haut. Ses ossemens ont été partagés en différentes Villes. Ici il n'y a qu'un os du genou. Ce Géant, nommé Buardus, était un tyran du Vivarais. Ce ne sont pas des nourrices qui content cela aux enfans. Mais vous savez qu'il y a bien des nourrices en chapeau.

Vienne. Vienne fut anciennement colonie Romaine. Le Préfet du Prétoire des Gaules y avait son Siége. Le Prétoire a été changé en Eglise: c'est celle de Notre-Dame-de-la-Vie. Cet édifice ressemble à la Maison carrée de Nîmes, avec la diffé-

rence qu'il n'eſt pas ſi bien conſervé, & qu'il n'y a point de périſtile. Les colonnes ſont engagées mal-adroitement dans le mur. Hors de la Ville une pyramide antique, qui fut apparemment le tombeau de quelque Romain. Nul veſtige de celui de Pilate, qui, ſur les plaintes que la Judée porta contre lui à Tibère, fut exilé près de cette Ville, & s'y tua, dit-on, de déſeſpoir, peu d'années après.

Dans la Cathédrale, vaſte & beau monument gothique, on voit le Mauſolée commun de deux Archevêques de Vienne, M. de Montmorin, & le Cardinal d'Auvergne ſon ſucceſſeur. Le premier eſt à demi couché ſur le tombeau. Le ſecond eſt debout. Ils ſe tiennent par la main, & le premier appelle le ſecond. Ce morceau très-eſtimé eſt de Slodtz, ſi connu d'ailleurs par les belles choſes qu'il a laiſſées à Paris. Sa vie a été trop courte pour l'avancement de l'art.

Vienne fut la patrie de Nicolas Chorier, Juriſconſulte, Littérateur, Hiſtorien & Auteur d'un Livre trop fameux par ſon infamie, l'*Aloïſia Sigea Toletana*. Cette école de libertinage, en latin très-élégant, a dèshonoré le Profeſſeur qui

mérita de mourir dans un grenier, où personne ne le plaignit.

En revoyant Lyon, d'où je vous écris, je crois n'avoir rien oublié d'intéressant dans le compte que je vous ai rendu, en commençant mon voyage. Je ne vous dirai pas le mot des Villes que je vais trouver sur ma route d'ici à Paris, Mâcon, Châlons, Dijon, &c. Vous les connaissez comme moi. Je ne ferai qu'y passer rapidement, pressé par la saison, & l'envie de retrouver mon cabinet & mes amis; & me voilà à la fin de mon Odyssée.

Je n'oublierai pas cependant l'engagement ultérieur que j'ai pris avec vous, de vous crayonner une vue générale sur l'Italie: ce sera quand j'aurai du repos & du loisir.





VUE GÉNÉRALE
SUR
L'ITALIE.

IL n'eſt point de ſituation en Europe plus heureuſe que celle de l'Italie ; placée entre le trente-huitième & le quarante-cinquième degré de latitude ; elle n'a ni les chaleurs brûlantes de la Zône torride, ni le froid mortel des Zônes glaciales ; elle n'eſt pas même expoſée, dans le cours ordinaire des ſaiſons, à ces variations ſi fréquentes de l'atmoſphère, à ces paſſages rapides du froid au chaud ; & du chaud au froid, qui perdent les fruits, & minent la ſanté des hommes.

La terre, généralement bonne, arroſée, pour ainſi dire, à diſcrétion par les eaux qui coulent de l'Apennin, ne demande qu'à produire avec une culture facile. Le repos ne lui eſt point néceſſaire : elle produit ſans ceſſe blé ou légumes.

La vigne s'y plaît plus généralement qu'en tout autre pays : elle offre ses guirlandes en se mariant à l'orme, dans les plaines comme sur les côteaux.

Dans l'arrière-saison, à la fin de Novembre, la Nature n'est pas encore dans l'état de mort dont elle est frappée ailleurs : elle présente encore de la verdure, des pâturages & des légumes.

La douceur du climat n'exigeant qu'une petite consommation de bois à brûler, l'Apennin le fournit, pendant que les plaines où l'on ne voit point de forêts, ne sont occupées qu'à donner des subsistances aux hommes & aux animaux.

Parmi les pays qui peuvent se suffire à eux-mêmes, l'Italie en est éminemment un. Le blé, le vin, l'huile, la laine, la soie, & toutes les facilités pour les manufactures y sont rassemblées. Les chevaux Napolitains & Poléfins sont fort recherchés. Parmi les animaux de labour (outre le bœuf de la grande espèce) le buffle, encore plus grand, plus massif & plus fort, facilite les travaux du Laboureur. Cet animal, originaire des pays chauds, dans les Indes & dans l'Afrique, prospère en Italie. Deux buffles y rendent le service de quatre bœufs.

Varron, le Lieutenant de Pompée, qui savait combattre, observer & écrire, prétendait, dans son Traité sur l'Agriculture, que, de toutes les parties du Monde connues de son tems, aucune n'était aussi cultivée, aussi fertile que l'Italie. Les hommes s'y multipliaient comme les abeilles dans une ruche placée au milieu des fleurs. C'est alors qu'on pouvait la saluer dans ce beau Vers.

Salve, ô magna Parens Frugum, tam magna Virorum!

Je te salue, ô Mère féconde des Fruits & des Hommes!

Les anciens Romains sentaient tout l'avantage de leur sol, de leur climat, & de leur position, entre la mer qui les environnait, & les Alpes. Aussi quel parti n'en tirèrent ils pas? Un trop grand, sans doute, lorsqu'après avoir franchi les Alpes & construit des flottes, ils forgèrent des fers au monde, pour tourner ensuite leurs forces contr'eux-mêmes, & disparaître enfin sous les coups des Barbares.

Tous ces Barbares, les Goths, les Vandales, les Hérules, les Thuringiens, les Lombards, les Français, les Germains, les Normans, convoitaient l'I-

talie. Point de Souverain, point de Conquérant qui n'eût envie de s'en rendre maître, sans en excepter les Papes, qui, jusqu'au huitième siècle, n'y avaient d'autre droit, que celui des *Clefs*. Partagée ainsi entre différentes Puissances jalouses l'une de l'autre, elle a été déchirée par des guerres interminables.

Le Politique le plus consommé parmi les Princes des derniers siècles, Laurent de Médicis, au rapport de Machiavel, forma le projet d'éloigner les Nations étrangères de l'Italie. Il l'exécuta & le maintint tant qu'il vécut, par la balance du pouvoir entre les Puissances Italiennes, & par la considération qu'il avait dans toutes les Cours. Sa mort détruisit tout.

Ce n'est que depuis la guerre de 1742 que l'Italie respire un peu plus longuement que du passé. Mais reviendra-t-elle au point de prospérité où elle était avant que Constantin eût transporté l'Empire à Bizance? Plusieurs causes s'y opposent.

Des eaux vagues, de plus grandes eaux stagnantes, les débordemens de ses fleuves dévorent des milliers d'arpens, qui donneraient de belles moissons. Il y a long-tems que des Hollan-

dais ou des Chinois auraient corrigé la nature, comme les anciens Romains l'avaient fait.

Son commerce extérieur, qui était si florissant sous le pavillon des Vénitiens, des Génois, des Florentins, des Pisans, est nul aujourd'hui, & ses Manufactures languissent.

Son commerce intérieur rencontre des obstructions journalières, qu'elle laisse subsister. Des torrents qu'elle pourrait contenir dans des lits certains, en y jetant des ponts, arrêtent souvent le Marchand. Si elle veut commercer de sa droite à sa gauche, le transport ne peut se faire que sur le dos de l'Apennin, par des chemins hérissés de difficultés, ou par un long circuit de mer. Les belles voies Romaines ont disparu, & ne sont point remplacées.

Sa population n'est peut-être pas aussi faible que bien des gens le prétendent. Ils n'en jugent que par les grandes Villes, telles que Rome, Milan, Ferrare, qui effectivement sont tres-dépeuplées, eu égard à leur grandeur. Mais cette règle ne convient pas à tous les pays. En France, par exemple, les Villes, surtout les grandes Villes regorgent d'habi-

tans, les campagnes en demandent. En Italie, c'eſt tout le contraire. Les campagnes ſont plus peuplées; en voici la raiſon. En Italie, excepté dans le Royaume de Naples, l'homme, quel qu'il ſoit, a vraiment la propriété de ſes biens & de ſa perſonne. Il y a des Comtes, des Marquis, des Princes; mais ils n'ont pas droit de ruiner les eſpérances du Laboureur, pour le plaiſir de conſerver le gibier. Ils ne chaſſent que ſur leur propriété, point de redevances d'ailleurs, point de vaſſalité, point de haute & baſſe Juſtice. Leurs titres, comme en Angleterre, ne ſont que des noms ſans conſéquence. Quant au Royaume de Naples, où les Seigneurs, les grands Propriétaires, peuvent tourmenter les petits, une grande partie de ſa population eſt dans Naples même. On n'y voit plus que les ruines de la grande Grèce. Ce beau pays, qui était alors couvert de Villages & de Villes, peut à peine ſoutenir une faible culture.

Mais, pour revenir à la population totale de l'Italie, qu'il n'eſt pas aiſé de déterminer, le Voyageur s'apperçoit aiſément qu'elle n'eſt pas, à beaucoup près, ce qu'elle devrait être dans

un pays si étendu & si gras. On sait que l'Italie eut autrefois vingt-cinq millions d'habitans. Il est vrai que tel Citoyen Romain avait jusqu'à vingt-mille Esclaves : mais enfin ces Esclaves étaient naturalisés dans le pays qu'ils cultivaient. Si les Cultivateurs, & en général tout le Peuple, avaient plus d'activité, plus d'industrie, l'Italie disputerait encore de richesses avec les Etats les plus riches.

Ses vins, excepté celui de Florence, sont tous liquoreux ; ce qui tient beaucoup à la façon de les faire. Ils les font dans des espèces de baignoires, ils les remuent, ils les tourmentent, ils y mêlent de l'eau. Le vin cuit se façonne autrement. Il se distribue dans de grandes chaudieres, où, après qu'il a bouilli, on le laisse tranquille.

Ses huiles sont fort au-dessous de nos huiles de Provence. Ce n'est pas que la qualité de l'olive ne soit aussi bonne : mais on vise à la quantité ; & l'Etranger qui veut de bonne huile, n'achetera pas celle-là.

Ses laines, eu égard au sol & au climat, égaleraient celles d'Espagne, si, à l'exemple de l'Angleterre, elle faisait parquer ses moutons, & si elle tirait d'ailleurs une plus belle race.

Sa soie, dont elle pourrait faire une source de richesses, attendu la grande consommation, dans des pays à qui la Nature la refuse, n'est pas portée au degré d'abondance dont elle serait susceptible. On n'y voit pas la quantité de mûriers, à laquelle on devrait s'attendre.

Une grande partie du Royaume de Naples, toute la campagne de Rome, la Marche d'Ancone, le Duché d'Urbin, toutes les Terres Pontificales, languissent par la paresse des habitans, paresse occasionnée en partie par une charité déplacée. Les Moines, qui possèdent d'immenses richesses, font de grandes aumônes. Il n'y a point de gueux, quelque valide qu'il puisse être, qui ne trouve à vivre sans rien faire.

Il y a eu beaucoup de grands Papes qui se sont immortalisés, les uns en ressuscitant les Arts, les autres en élevant des Temples magnifiques; ceux-là en restaurant les anciens monumens, que Rome moderne n'égalera jamais. La base de tout a manqué à leur gloire. Si le premier Conclave, au-lieu de jeter les yeux sur un profond Théologien, ou sur un Saint qui ne serait que Saint, les arrêtait sur un sujet de la trempe de Sully,

qui defsècherait les Marais Pontins, qui empêcherait les inondations du Tibre, qui creuserait des canaux, qui ouvrirait des chemins, qui animerait l'agriculture, qui créerait le commerce, qui favoriferait la population, qui profcrirait la pareffe, & le mépris des Arts utiles, tandis que les Arts d'agrément font adorés ; & fi ce grand exemple du Père commun était fuivi par les Princes fes très-chers fils, qui partagent l'Italie avec lui, penfe-t-on que le Saint-Efprit n'approuverait pas un tel choix ? Il faut de l'argent pour cela : fans doute il en faut : mais il y a eu tel Pape qui a mis à des embelliffemens, à enrichir le nepotifme, ou à faire la guerre à des Souverains très-Catholiques, plus d'argent qu'il n'en fallait pour procurer de fi grands biens.

Du Phyfique de l'Italie paffons au Moral. Si on en voulait décrire tous les détails, on ferait de gros volumes. Il faut fe réduire à ce qui paraît le plus intéreffant.



CHAPITRE PREMIER.

Du penchant de l'Italie vers une certaine forme de Gouvernement.

QUOIQUE tous les Gouvernemens, Monarchique, Républicain ou Mixte, ſoient en eux-mêmes également bons, pourvû que celui ou ceux qui gouvernent, dépendent des Loix, comme les gouvernés, il eſt cependant des Peuples qui ont plus d'inclination pour l'un que pour l'autre.

On aurait de la peine à perſuader à l'Aſie, où le pouvoir d'un ſeul eſt né, pour ainſi dire, avec la ſociété, que les peuples peuvent ſubſiſter ſans Monarques. En Europe ce n'eſt pas de même; &, pour ne parler que de l'Italie, elle a eu, dès les tems les plus reculés, plus de Républiques que de Royaumes. Romulus même, en fondant ſa Royauté, y mêla de la forme Républicaine, par l'établiſſement d'un Sénat; &, malgré ce remède, Rome ne put ſouffrir que ſept regnes; & à la révolution, pour un ou deux Rois que l'on comptait dans toute

l'Italie, la nouvelle République était environnée d'une foule d'autres. La grande Grèce, aujourd'hui le Royaume de Naples, où Pythagore, Zaleucus, Charondas, donnaient des Loix, ne connaissaient que le gouvernement Républicain ; jusqu'à ce qu'enfin toutes ces Républiques se fondirent dans la grande République Romaine.

Nous sçavons qu'elle disparut elle-même sous les Empereurs ; mais, si on excepte ceux qui par leur gouvernement rappelaient les tems heureux, & même le simulacre auguste de la République, on vit continuellement sous les autres des conspirations, pour y revenir.

Les tems modernes ont montré le même goût ; malgré les forces des Princes Barbares qui étaient assis sur les débris de l'Empire & de la République. Venise, Sienne, Pise, Lucques, Florence, se hâterent, autant qu'il fut possible, de ressaisir la liberté.

Le peuple Romain, au onzième siècle, faisait la guerre aux Papes, après s'être servi de leur autorité pour se délivrer de la domination des Empereurs ; & lorsqu'il eut repris le gouvernement de la Ville, il redevint ennemi des Papes, qui eurent

plus à souffrir de lui que d'aucun Prince Chrétien. Dans le siècle suivant, tandis que le Pape Alexandre III mettait en esclavage l'Angleterre & son Roi, pour les punir du meurtre de Thomas Becker, Archevêque de Cantorbéri; il ne pouvait se faire obéir des Romains qui ne lui permettaient pas de résider à Rome, quoiqu'il promît de ne se mêler que des affaires Ecclésiastiques. Le trône Pontifical sentit encore de plus violentes secousses, lorsqu'en 1347 l'audacieux *Rienzi*, né à Rome dans l'obscurité, mais nourri dans les sciences, prit le titre de Tribun, mena le peuple au Capitole, où il arbora trois étendards, avec les symboles de la Liberté, de la Justice & de la Paix; après quoi, il leva une armée de vingt-mille hommes, reçut des Ambassadeurs de l'Empereur & d'autres Puissances. Il fallut l'assassiner, pour rompre ses projets.

La Sicile avait passé de la domination des Normans, sous celle de Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis. On n'oubliera jamais à quel excès elle se porta, pour la secouer; la sanglante boucherie des Vêpres Siciliennes où tous les François furent égorgés.

Naples

Naples devait être façonnée depuis long-tems à l'obéissance passive, sous le sceptre des Rois. Elle l'oublia dans le dernier siècle, en 1645, à la voix de Mazaniello. Ce pêcheur vit deux-cent-mille hommes sous ses ordres; & la révolution s'achevait, si cette multitude avait été un peu disciplinée, ou si l'assassinat du chef n'avait pas rassuré le thrône.

Gènes, après avoir été soumise aux Lombards & aux Empereurs, avait profité du tems des Croisades, pour se remettre en liberté. Elle ne se livra ensuite aux Rois de France Charles VI, Charles VII, Louis XI, Louis XII, que parce qu'elle ne pouvait pas souffrir de Maîtres, & pour reprendre sa forme Républicaine le plutôt qu'elle pourrait; ce qui arriva par la valeur & la magnanimité d'André Doria.

Je ne parle pas des deux petites Républiques de Saint-Marin & de Raguse. Cette derniere, située sur le golphe de Venise en Dalmatie, est tellement attachée à sa constitution, qu'elle aime mieux être tributaire des Infidèles, que de risquer sa liberté avec des Chrétiens. Le Turc, éloigné d'elle, se contente d'un léger tribut, & la protège.

Mais encore de nos jours le goût Républicain ne se montre-t-il pas dans toute l'Italie ? La Sicile se soulève assez fréquemment contre ses Vicerois. Le peuple Napolitain, au moindre mécontentement, évoque l'ombre de Mazaniello.

A Rome, si les Papes se maintiennent sur le thrône, c'est en ménageant le peuple, par l'attention soutenue à lui fournir constamment du pain au même prix, & par la modicité, pour ne pas dire la nullité des impôts. Une partie du peuple, les Transteverains, habitent un quartier de Rome, au-delà du Tibre. Laboureurs, Vignerons, Pêcheurs pour la plupart, ils se regardent comme les vrais descendans des anciens Romains. Cette opinion, fondée ou non, leur enfle le courage ; & dans toutes les occasions, ils sont toujours les premiers à repousser les entreprises de la fiscalité arbitraire. Le Pape Benoît XIV, forcé peut-être par quelque besoin imprévu, avait mis un nouvel impôt sur des comestibles ; ils refusèrent de payer. On voulut les contraindre par la force militaire : ils se présentèrent armés, comme ils purent, à la tête du pont Saint-Ange. Un jeune

homme qui les commandait, fut tué au premier feu; sa mère prit sa place; & la multitude, partageant son ressentiment, mit les soldats en fuite, & la Ville dans le plus grand effroi, parce que cette partie du peuple pouvait soulever toute la masse : il fallut négocier; on offrit de l'argent à la mère pour la calmer; elle répondit qu'elle n'était pas assez lâche pour vendre le sang de son fils; on aima mieux retirer l'impôt, que de s'exposer à une plus grande effusion de sang. On voit aussi, dans la justice que ce peuple se rend à lui même, à certain égard, combien on est forcé à le ménager. Les gens à équipage s'interdisent de trotter sur le pavé de Rome: car, s'il arrivait quelqu'accident, malheur aussi au cocher & au maître de l'équipage! La police ne s'en mêle pas: enfin les Papes n'ôsent pas abolir ce Sénateur unique, reste du plus auguste Sénat du monde, phantôme qui flatte le peuple; mais les Papes se gardent bien de confier cette place à un Romain, dans la crainte des conséquences.

Rien ne nous paraît moins guerrier que les Italiens de ce siècle, si on excepte les sujets du Roi de Sardaigne,

que de fréquentes guerres ont exercés. Cependant est-il question de leur liberté : l'esprit Républicain vaut une armée.

Gènes était aux fers en 1746, sous les armes Autrichiennes. Un Plébeïen (il mérite d'être nommé) le Cordonnier l'*Espagnette*, fait entrer le peuple dans son indignation, l'arme, le mène à l'ennemi, & Gènes est libre. Mais l'ennemi revient avec de plus grandes forces. L'Espagnette dispute le passage de la Bocchete, y commande, y combat & meurt en Héros. Le courage qu'il avait rallumé dans ses concitoyens, & les secours tardifs qui arrivèrent, remirent la République dans son assiette. Parmi plusieurs traits qu'on m'a cités à Gènes même, il en est un qui prouve que cet homme singulier avait une âme noble dans une condition très-obscure. Au fort de la crise, un Négociant Marseillois, qui avait une maison de commerce, & des effets précieux à Gènes, vint lui demander, à son quartier général, la permission de se retirer ; il la lui accorda avec la sûreté dans l'exécution. Le Négociant, plein de reconnaissance, lui offre une bourse d'or, trésor pour un artisan qui avait une femme & des enfans à nourrir.

Refus; le Négociant insiste, presse. Que répond cet homme ? Si en ce moment je n'étais que l'Espagnette, je pourrais recevoir d'un homme riche que j'oblige; mais je suis Général.... Eh! que prétendez-vous, réprend le Négociant ? Si vous réussissiez, serait-ce de vous emparer du Gouvernement ? Nous sçavons mieux combattre que les Sénateurs, répond l'Espagnette; mais ils sçavent mieux gouverner. Ce que je demanderai avant de quitter les armes, c'est la réforme des abus.

Le Sénat lui devait peut-être une statue & des remercîmens au peuple. Loin de-là, avant la catastrophe, ce Sénat allait établir de nouveaux impôts. Le jour qu'il devait s'assembler, pour en concerter l'Edit, un Noble, vraiment noble, digne de l'immortalité, le Sénateur *Grillo*, joncha l'antichambre du Conseil de morceaux de corde de deux pieds de longueur. La délibération entamée, on lui demanda avec étonnement ce que signifiaient ces cordes ? Pour pendre ce Peuple, qui, depuis la prise d'armes, a quitté son travail & son salaire journalier pour vous sauver; ne vaut-il pas mieux le pendre que de le réduire au

déſeſpoir? Mais il faut de l'argent, dit le Sénat; où le prendre? Où il eſt, répond le Protecteur du Peuple; & à l'inſtant, ouvrant les portes du Palais, il fait entrer des crocheteurs chargés de cinq-cent-mille livres en eſpèces qu'ils répandent ſur le parquet. Exemple trop beau, pour qu'il ne fût pas ſuivi.

La Corſe vient auſſi de montrer combien elle eſt portée à ne dépendre que d'elle-même. Subjuguée par une République-Roi, déja depuis pluſieurs années elle ſe ſoulevait contr'elle. Quelques Régimens Français tâchaient inutilement de la rendre à ſes Maîtres; il a fallu deux campagnes & deux armées nombreuſes, pour ſoumettre des gens qui n'avaient ni Places, ni troupes diſciplinées, mais qui ne voulaient point de Maîtres.

De ce tableau raccourci ſortent mille traits qui préſentent d'âge en âge le penchant général de l'Italie vers le Gouvernement Républicain. Il importe peut-être au repos de l'Europe qu'elle reſte diviſée, comme elle eſt, en différentes Souverainetés; car ſi toutes tombaient au pouvoir d'un ſeul; & que ce Monarque eût la rage & le génie des conquêtes,

que ne tenterait-il pas avec tous les moyens qu'il trouverait dans un tel pays ?

CHAPITRE II.

Du caractère des Italiens.

POINT de Géographe, ou d'Historien qui, en écrivant d'une Nation, n'essaye d'en tracer le caractère : mais le Voyageur (je parle de celui qui ne veut voir que ce qui est) s'apperçoit bientôt, qu'en croyant saisir un caractère national, il ne tient que des caractères particuliers à telle ou telle Ville, ou à un certain nombre d'individus. Toute Nation est un assemblage de bonnes & de mauvaises qualités, de vertus & de vices.

D'ailleurs, le caractère national, s'il existait à une certaine époque, s'altère, se change par bien des causes qui surviennent, le Gouvernement, le Commerce, & le mélange des Etrangers.

De-là vient que, parmi les Historiens, Grégoire de Tours accuse les Italiens d'être sans foi, de se faire un jeu du par-

jure, & d'être enclins au larcin & au meurtre. Dithmar, plusieurs siècles après, les peint avec les mêmes couleurs. Saint Bernard les traite de peuple barbare, turbulent & orageux.

D'autre part, Jacques de Vitry, dans le siècle suivant, préconise leur prudence, leur gravité, leur maturité, leur attention aux bienséances, leur sobriété, leur éloquence, leur aptitude au Gouvernement, leur économie, leur prévoyance, leur amour pour la liberté, leur haine pour le despotisme. Le savant Barclai y ajoûte la sagacité, la souplesse & la patience.

Si toutes ces bonnes qualités ne sont pas assez généralement répandues en Italie, pour en composer un caractère national, on peut du moins le former de quelques-unes, telles que la patience, la souplesse, la sagacité, l'éloquence. L'Italien se resout sans peine à attendre les évènemens, sans les précipiter. Point de forme qu'il ne prenne, pour arriver à ses fins. Il faut qu'une affaire soit excessivement embrouillée, s'il n'en démêle pas le fil. Il a une éloquence naturelle dans la conversation, où elle se montre sans apprêt; la vivacité des images qu'il

emploie, ses gestes, les inflexions de sa voix, son ton appuyé sur des voyelles sonores qui terminent tous les mots de sa Langue, vous forcent à l'attention; & il sait encore écouter.

Une autre qualité bien louable, c'est l'honnêteté des Italiens pour les Etrangers. Ils leur ouvrent leurs Palais, leurs maisons de plaisance, leurs jardins; & cela, sans faire acheter la grace par des prieres réitérées, sans la retarder, sans faire sentir que c'est une grace, sans regarder même à la qualité des personnes. Il suffit que l'Etranger ait une figure honnête. Se hasarde-t-on à parler leur Langue? Loin de courir le risque d'un rire offensant, ou d'un persifflage, on vous encourage toujours par un *parla benè, benissimo.*

Mais si nous cherchons une passion dominante en Italie; c'est le goût de la représentation. Les Grands, dans les Palais qu'ils se bâtissent, ne se logent pas pour eux. Derrière une longue enfilade de salles & de sallons où ils reçoivent les visites, où ils établissent les conversations, où ils donnent des concerts & des fêtes, ils se ménagent quelque réduit pour leur habitation. Leur livrée, leur

cortége, leurs équipages montrent toujours de la prétention. Cependant, comme ils ne veulent pas se ruiner, ils retranchent de leur table, pour nourrir cette magnificence.

Ce goût de représentation s'étend proportionnellement aux classes subalternes. La bonne bourgeoisie, aux approches de quelque Fête publique, se condamne à deux ou trois jours de jeûne, pour se montrer en carrosse, en louant des laquais. Les femmes ont recours à d'autres moyens, sans privations.



CHAPITRE III.

De la douceur du Peuple.

DE l'esprit républicain qui domine dans toute l'Italie ; & de la prompt'tude du peuple à se soulever contre le pouvoir arbitraire, on pourrait conclurre que ce peuple est d'une humeur difficile, brusque, emportée. Point du tout. Il est plus doux, plus honnête que le Hollandais, l'Allemand, l'Anglais ou le Français. On s'en apperçoit dans les embarras qui se trouvent dans les rues, ou sur les chemins. Point de juremens, point de colère, point d'injures, encore moins de coups. A Venise, dans les obstructions fréquentes des gondoles sur les canaux étroits, on entend les Gondoliers se dire les uns aux autres : *fradel, non travagliar, non strascinar i poveri Christiani.* Frère, tâchons de ne pas nous nuire, de ne pas nous briser ; pauvres Chrétiens que nous sommes. Avec cette douceur de mœurs, avec cette tranquilité d'esprit, ils s'entr'aident, ils se débarrassent plutôt.

Rien de plus soumis, de plus respectueux que les domestiques, non seulement pour leurs Maîtres, mais pour tout autre. Les valets de place, que les Etrangers sont obligés de prendre à leur service, sont d'une exactitude & d'une patience à toute épreuve. Vous les gronderiez, vous les frapperiez; qu'ils vous traiteraient encore d'*illustrissimo*, en vous priant de vous appaiser, pourvû qu'ils soient bien payés. La sobriété de ce peuple contribue sans doute à cette douceur de mœurs. Le vin ne l'emporte jamais hors de la raison. On ne s'avise pas de s'informer si un ouvrier, ou un cocher qui se présente, est sujet au vin.



CHAPITRE IV.

Des Femmes en Italie.

LES Italiennes, assez communément, ont une taille légère avec des graces vives, sans être factices. Fort peu empruntent leur teint. A Rome elles sont plus belles que jolies. On n'entend pas dire qu'elles se mêlent des Gouvernemens. Les hommes qui en tiennent le timon, avec des têtes plus faites peut-être pour le manier que dans beaucoup d'autres pays, se piquent de gouverner par eux-mêmes. Il faut que les femmes se contentent de plaire.

Le tems où elles ne se montraient pas, n'est plus. On disait: *jaloux comme un Italien*. On a trouvé le remède en leur confiant la garde de leur propre vertu. Les femmes du beau monde ont un Sigisbé, personnage galant qui tient un peu de l'ancienne Chevalerie. Il sert sa Dame avec une exactitude digne de reconnaissance. Il lui donne la main à l'Eglise, au Spectacle, dans les conversations, dans les promenades; & tandis que la Dame emploie son Sigisbé, le

mari se fait Sigisbé d'une autre femme. Cette mode ne paraît pas propre à former des Lucrèces. Mais les maris ont pensé qu'il valait mieux laisser les femmes en liberté, que de s'égorger pour l'amour d'elles. Cependant la pratique des deux lits ne s'y est point encore introduite. Le précepte donné à l'homme, dès sa création, *adhærebit uxori suæ*, a l'air d'être gardé. Les Tribunaux ne retentissent point de demandes en séparation.

Un goût plus particulier aux femmes d'Italie, plus répandu qu'en tout autre pays; c'est celui des Lettres & des Sciences. L'Histoire en fait foi. Je n'en citerai qu'un petit nombre.

Au treizième siècle, la fille d'un Gentilhomme Bolonais, à l'âge de 23 ans, prononça une Oraison funèbre dans la langue de Cicéron. A 26, elle prit les degrés de Docteur; & sa grande réputation la fit nommer à une Chaire de Droit. On oubliait les graces de son sexe, pour ne rien perdre de ce qu'elle disait.

Au quinzième, *Isota Nogarola*, de Verone, était en relation avec tous les Savans, qu'elle étonnait par l'étendue de ses connaissances, & qu'elle char-

mait par la manière de les rendre.

Au seizième, *Cassandra Fédèle*, Vénitienne, écrivait également bien en Prose & en Vers, non seulement dans sa Langue, mais encore dans celle de Virgile & d'Homere. Elle possédait toute la Philosophie de son tems; elle s'élevait même jusqu'à la Théologie. Les Papes & les Rois l'honorèrent de leurs hommages.

Dans le même siècle à Rome, *Vittoria Colona*, Marquise de Pescaire, pleura, en belles Elégies, l'époux, le grand-homme de guerre qu'elle avait aimé. Et qu'on ne croye pas que la Littérature, parmi les Italiennes, soit passée de mode; la Signora *Laura-Bassi* professe aujourd'hui la Physique à l'Institut de Bologne. Dans le nombre des Improvisatrices, ces Sybilles qui font, sur le champ, les Vers qu'elles chantent, la célèbre *Corilla* donne de la jalousie aux Improvisateurs les plus exercés. Enfin, l'Académie des Arcades, parmi ses Bergeres, en compte plusieurs qui sacrifient aux Muses, comme aux Graces. D'où vient aux femmes Italiennes ce penchant marqué à cultiver leur esprit? N'est-ce point parce que le flambeau du savoir

s'étant rallumé en Italie, avant que d'éclairer les autres peuples, elles se sont éprises de ses premiers rayons, & ont transmis cet amour à leurs filles ? Les Italiens, accoutumés, de tout tems, à voir les Lettres & les Sciences se familiariser avec le sexe, ne s'avisent pas d'en rire. *Les Femmes Savantes* de Moliere n'étaient que ridicules, sans être savantes.

CHAPITRE V.

Du Luxe en Italie.

CHAQUE pays a son luxe. Ce n'est pas la table qui dérange les Maisons en Italie. La *Chocolata*, des *Rinfreschi*, voilà communément ce qu'on offre. Mais l'amour de la représentation entraîne de grandes dépenses dans la construction & l'entretien des Palais, dans les meubles, dans les équipages, dans la multitude des domestiques. Ce luxe, qui s'étend également aux étoffes de goût & aux modes, nuit encore plus à l'Etat qu'aux particuliers, parce que l'Italie, ou du moins la plus grande partie de l'Italie, n'a pas les

manufactures qui travaillent le luxe. Elle est donc obligée de porter son argent à l'Etranger; ce qui double la perte, lorsqu'on n'en a guères.

On est étonné d'entendre dire que les Royaumes de Naples & de Sicile, les deux plus fertiles contrées de l'Europe, ne rapportaient rien aux Princes de la Maison d'Autriche, qui les a possédés si longtems. En voici la raison. Les grands Seigneurs allaient en foule se ruiner à Madrid, & ceux qui restaient dans leur patrie, n'enrichissaient pas le peuple par leurs dépenses; parce que leurs objets de luxe venaient de l'Industrie étrangère. Or, on sait qu'il n'y a qu'un peuple aisé qui puisse remplir les coffres du Souverain.

A présent que le Royaume de Naples n'est plus une Province d'Espagne, le mal peut être moins grand : mais le luxe n'ayant fait qu'augmenter parmi les Napolitains, où il y a tant de Barons, de Marquis, de Comtes, de Princes, sans avoir de quoi l'alimenter par l'agriculture & les manufactures du pays, il est difficile qu'un tel luxe ne tourne à la ruine des particuliers & de l'Etat.

CHAPITRE VI.

De la Religion en Italie.

IL n'est point de pays dans la Catholicité, où il y ait autant d'Eglises, autant de saints dans la plus éclatante vénération, autant d'*ex-voto*, autant de Couvens, de Confréries, de Pélerinages, de confessions, de Communions, en un mot autant d'exercices de Religion, constamment suivis; & avec tant de moyens de sanctification, les Italiens n'ont pas de meilleures mœurs que les autres Etats. Leur conduite en bien des points ferait croire qu'ils ne distiguent pas assez l'extérieur de l'intérieur de la Religion, & que, l'extérieur étant bien, tout est bien.

Il ne faut que quelques exemples pour faire sentir la probabilité de cette conjecture. Dans le sexe qu'on appelle dévot par excellence, parce que la Religion le trouve ordinairement plus docile, les femmes les plus galantes, aux approches de Pâques, vont faire une Retraite dans quelque Couvent. Les soupirans ne s'en

inquiètent pas ; le paſſé les raſſûre. L'autre ſexe eſt encore plus à ſon aiſe ; pourvu qu'il ne ſe ſoit pas enivré, péché extrêmement rare dans le pays.

L'extérieur de la Religion a pénétré ſi profondément dans l'éducation nationale, que les Samedis, dans les lieux même de proſtitution, on fait brûler un cierge devant l'Image de la Vierge, & on exige en ſurérogation de quoi faire dire une Meſſe.

Les Prédicateurs ont bien à ſe louer de l'affluence des Auditeurs ; peut-être ſuppoſent-ils qu'écouter, c'eſt pratiquer. Quant à leur éloquence, ils paraiſſent ſentir qu'il y faudrait plus de raiſon, de dignité, de majeſté ; encore tout récemment un de leurs Prédicateurs les plus courus, en prêchant ſur les dangers du bal, diſoit : *Vediamo ogni giorno una zitella andar al ballo col fiore della pudicizia, e ritornarſene alla caſa col frutto.* Ils étaient arrivés au vrai ton dans leur beau ſiecle. Ils ſont des efforts pour y revenir ; mais vraiſemblablement ils ſeront encore long-tems à inculquer plus vivement le pratiques religieuſes, que les vertus.



CHAPITRE VII.

De la Tolérance Religieuse en Italie.

De tout tems l'intolérance Catholique s'est montrée plus rigoureuse contre les Juifs, qu'à l'égard de toute autre Religion. Aujourd'hui dans toute l'Italie, à Turin, à Venise, à Gènes, à Lucques, à Modène, à Florence, ils exercent librement leur culte, les arts & le commerce. Ils sont même citoyens à Livourne, où ils partagent les offices publics avec les autres commerçans, & où ils ont des propriétés en maisons & en terres.

A Rome, oui, à Rome, cinq à six mille Juifs rassemblés dans le Ghetto, quartier séparé, y vivent aussi tranquilement en adorant le Dieu d'Abraham dans une belle Synagogue, que leurs pères vécurent autrefois à Jérusalem. Ils sont seulement assujettis à une cérémonie religieuse & pécuniaire. Lorsque le Pape, après son élection, va prendre possession de Saint-Jean-de-Latran, les Rabins & les Anciens de la Synagogue se pré-

ſentent à ſon paſſage, & lui offrent, à genoux, le Pentatheuque, dans un baſſin rempli d'or & d'argent. Le Pape donne un coup de baguette ſur la tête du premier Rabin, pour ſignifier qu'il accepte leur hommage; & qu'il leur permet de demeurer à Rome pendant ſon Pontificat. Il eſt aſſez ſingulier que d'autres Egliſes Catholiques, en rejettant les Juifs, veulent être plus ſages que leur mère.

L'inquiſition, contre ſa nature, qui eſt de condamner ſans entendre, & de brûler pour des opinions religieuſes, ſe comporte à Rome avec aſſez de douceur. Depuis plus d'un ſiècle elle n'a jugé perſonne à mort. Si elle recherche quelqu'un pour cauſe de Religion, tout ſe paſſe, *incognitò*, en peines ſpirituelles & pécuniaires. Rien de public que ſur des ſujets de la lie du peuple. S'ils ont blaſphémé, par exemple, ils expient leurs blaſphêmes à la porte de leur Paroiſſe, la langue ſerrée entre des morailles.

Les Papes, autrefois ſi intolérans, ſi prompts à armer les Princes Chrétiens contre les Infidèles ou les Hérétiques, ſe ſont bien adoucis. Un Curé de Paris, banni du reſſort, dans nos dernières que-

relles de Religion, alla se jeter aux pieds de Benoît XIV, Pontife également respecté & chéri des Hétérodoxes, que des Orthodoxes : « je souffre persécution, dit le Curé, pour la défense » de l'Eglise Romaine & du Pape ». *La Chiesa Romana*, répliqua le Saint-Père, *non ha bisogno d'un tal difensore, ed io non voglio esser diffeso.*

Le Sénat de Venise, en 1754, défendit, dans toute l'étendue de la République, de mettre à exécution les Bulles, les Brefs, les Rescrits, monitoires, dispenses pour mariage, résignations, coadjutoreries, & toute autre disposition venant de la Cour de Rome, sans avoir été examinés & autorisés par le Sénat. Cet Edit subsiste ; & d'autres Etats d'Italie s'approchent plus ou moins de cet esprit, & Rome ne tonne pas.

La liberté de la Presse tient aussi à la tolérance religieuse. On imprime en Italie, à Vénise, à Milan, à Lucques, à Florence, des traductions d'ouvrages Français & Anglais, prohibées dans des pays qui ne sçauraient se piquer d'être plus Catholiques ; des ouvrages même Italiens qui ne manquent pas de hardiesse. Quelques Cardinaux, plus émi-

ne ns par leurs lumière s, que par leur dignité, protègent cette liberté; & on est tout étonné d'acheter, sans façon, chez les Libraires de Rome, des Livres qui ne se vendent à Paris que sous le manteau.

La censure des Livres qui s'impriment à Rome & dans l'Etat Ecclésiastique, entre dans le Département du Maître du sacré Palais, place toujours remplie par un Dominicain. Les Poëtes autrefois avaient grand'peur qu'il ne les prît pour des Idolâtres : car on fit cette protestation à la tête de leurs Poësies. Le mot *destin*, les noms des Dieux, *Mars*, *Vénus*, *Mercure*, que vous trouverez dans ce Drame, n'y sont mis que poétiquement pour le jeu du théâtre, & nullement par persuasion de leur réalité; car je crois toujours à ce que croit & commande notre Mère Sainte-Eglise. Cette Profession de Foi serait superflue aujourd'hui. Le Maître du Sacré Palais & l'Inquisition supposent volontiers que tout le monde croit ce qu'il doit croire; & on évite de nourrir les querelles théologiques, en y faisant trop d'attention.

Il faut pourtant avouer que la liberté de la Presse a ses dangers; car, sans par-

ler des libelles qui ſont & doivent être proſcrits dans tous les Gouvernemens, des génies trop hardis peuvent mettre au jour des opinions téméraires en matière d'Etat ou de Religion. Les Italiens d'aujourd'hui penſent qu'il vaut mieux riſquer ces témérités, qu'on peut repouſſer par de bonnes raiſons, que de s'expoſer à étouffer les lumières, par le ſouffle impétueux d'une police inquiette. Ils comparent la plume à l'épée, dont la deſtination eſt de défendre la Patrie; mais parce qu'elle ſert quelquefois au meurtre, faut-il la briſer?



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Des Sciences & des Bibliothèques en Italie.

LES Italiens, depuis le beau ſiècle de Léon X, qui avait reſſuſcité l'Eloquence, la Poéſie, l'Hiſtoire & la Philoſophie, étaient retombés peu-à-peu, ſinon dans la ſtérilité, du moins dans une fauſſe fécondité, très-inutile à l'avancement de l'eſprit humain.

La patrie de l'Arioſte, du Taſſe, de Frapaolo, de Guichardin, de Galilée, n'enfantait plus que des Sonnets, des Chanſons, des Diſſertations ſur les antiquités, des Traités de Théologie Scholaſtique. Dans le ſiècle qui coule elle paraît ſe ſouvenir de ce qu'elle a été. Muratori, Maffei, Metaſtaſe, Becaria & d'autres ont r'ouvert la carrière du génie & du goût; & ſi l'émulation s'en mêle, comme les apparences le promettent, cette nation trouvera chez elle-même une abondance de ſecours qui n'exiſte pas ailleurs. C'eſt dans ſes Bibliothéques.

Avant la renaiſſance des Lettres, lorſqu'à peine les autres Nations ſçavaient lire, l'Italie amaſſait déja des manuſcrits qu'elle faiſait chercher en Aſie & en Europe ; & au tems des Médicis elle forma ces grandes collections d'Arts & de Sciences, qui n'ont fait que s'augmenmenter depuis.

Si tous les Livres, tous les manuſcrits étaient détruits, excepté en Italie, Rome ſeule pourrait réparer la perte générale. On ne cite aucun dépôt dans le Monde qui puiſſe égaler la Bibliothèque du Vatican. Celles de la Propagande, de la Sapience, des Dominicains de la Minerve, & d'autres, toutes publiques, ſans diſputer avec celle-là, ſont fort riches. Autres richeſſes : les Bibliothèques particulières, telles que la Pamphile, la Barberin, la Borgheſe, la Chigi, l'Altieri, l'Albani, la Corſini, &c. feraient ailleurs des Bibliothèques publiques. Elles le ſont, en quelque ſorte, par l'honnêteté, & la facilité des propriétaires.

Si aux richeſſes de Rome, en ce genre, on veut joindre celles de Naples, de Milan, de Veniſe, de Turin, de Florence, la mère des Sciences, & de tant d'autres Villes qui ont auſſi leur part à la fortune

publique, on conviendra qu'aucun pays n'en peut montrer autant que l'Italie. Elle a dans ces immenses dépôts des connaissances humaines de quoi guérir toutes ses erreurs en Politique, en Législation, en Philosophie, en Morale ; elle a tous les instrumens du sçavoir. Mais quelles sont les Nations qui profitent de tous leurs avantages ?

CHAPITRE IX.

Des Monumens antiques en Italie.

IL n'en est pas de l'Italie comme des autres Régions de la terre, où l'Antiquité s'est signalée par des ouvrages étonnans. Il n'y a plus de vestiges, ni des murs de Babylone, ni de son Temple de Jupiter-Bélus, ni de la Statue-montagne de Sémiramis, ni de ses Jardins en l'air, ni de ce Lac artificiel qui reçut l'Euphrate tout entier, en attendant qu'on lui creusât un lit. On ne sçait pas même au juste où était Babylone. L'Egypte ne conserve que ses pyramides.

On parle beaucoup des Monumens de

la Grèce, mais c'est plus sur la foi de l'Histoire, & sur des conjectures, que sur ce qui en reste. Les Romains, en la soumettant, en enlevèrent tout ce qu'ils purent transporter, en tableaux, en statues de marbre ou de bronze, en bas-reliefs. Ils lui enlevèrent même ses Artistes.

Quant aux édifices, ils se sont conservés, plus ou moins, sous les Empereurs d'Orient jusqu'au tems où Mahomet II renversa leur Empire. Depuis cette époque, tout ce qui restait, à peu de chose près, le génie même des Grecs a péri, sous la barbarie des Mahométans.

La même catastrophe n'est pas arrivée en Italie, quoique d'autres barbares l'aient inondée ; soit parce qu'ils ne faisaient que passer comme des torrens qui laissent subsister tout ce qui oppose une grande résistance, soit parce qu'ils ne mirent jamais l'Italie sous le joug de l'esclavage qui perd tout.

Nul pays dans le Monde qui montre autant de monumens antiques. Rome seule en possède plus que l'Europe entière ; & dans Rome cinq à six Palais, tels que le Farnese, le Borghèse, le Barberin, le Justiniani, sont plus riches en

ouvrages Grecs que l'Angleterre ou la France. Ajoutons que, parmi les autres Villes d'Italie qui ne ſont pas dépourvues de monumens, Naples & ſes environs diſputent avec Rome, & Florence avec l'une & l'autre.

Nul pays auſſi qui mérite tant de les poſſéder. La France a quelques monumens de cette bonne antiquité : mais nous les négligeons, nous les déshonorons. A Nîmes, la Maiſon carrée, Temple ancien d'une forme ſi belle & ſi agréable ; ce morceau précieux d'Architecture a été livré à des Moines pour en faire une Egliſe. On l'a gâté ; ils ont eu la maladreſſe d'engager pluſieurs de ſes belles colonnes dans un vilain mur de leur création. Ils ont fait pis encore, pour établir une communication de leur Couvent à l'Egliſe ; ils ont offuſqué le chef-d'œuvre. Ce qui m'a un peu conſolé, c'eſt que ſans eux peut-être le monument eût péri par la ruſtique inſenſibilité de nos pères ; mais à préſent que nous avons du goût, il ſerait tems, il ſerait facile de le rendre à toute ſa gloire & à l'admiration publique.

L'Amphithéâtre a été encore plus maltraité par nous que par le tems. Il eſt

plein à regorger de maisons du peuple. Pour en jouir très-imparfaitement, il faut monter jusqu'aux derniers gradins. Si on veut que la France conserve le peu qu'elle a en monumens, on ne sauroit trop veiller à donner aux Villes des Ediles qui aient des lumières & du goût. Celui qui permit de bâtir la première baraque dans l'Amphithéâtre de Nîmes, causera une dépense d'un million, si on veut réparer sa sottise; & il s'en fallut peu qu'on ne le voulût sous le règne de Louis XIV. Il y a bien de l'apparence que le Temple de Diane, dans la même Ville, subsistait encore, en très-grande partie, il n'y a pas beaucoup de siècles: mais tout périt dans les mains de l'Indifférence.

Bordeaux a un monument qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le *Palais Gallien.* C'est un Amphithéâtre. Loin de le soutenir, il est livré à toutes les immondices du quartier. Il sert de cloaque.

Paris a aussi un monument qui méritait d'être maintenu en honneur, ne fût-ce qu'à cause de l'Empereur Julien, qui aimait tant ses chers Parisiens. Ce sont d'abord plusieurs arcs d'une grandeur frappante; & ensuite une vaste salle qui faisait partie

de ses bains ; la voûte majestueuse est encore si solide, qu'elle porte un jardin qu'on a établi dessus. Ce monument est à peine connu des gens de Lettres même. En voici l'enseigne : à *la Croix de Fer*, bonne Auberge pour les Aniers & les Muletiers, rue de la Harpe. Faut-il s'étonner de cette dégradation, tandis qu'un monument de notre beau siècle, envié par l'Italie même, la colonnade du Louvre est restée si long-tems offusquée au-dehors & au-dedans. L'homme de goût qui l'a débarrassée, qui l'a découverte, autorisé par la place qu'il occupait, en a mérité une dans l'Histoire, & peut-être que son successeur se piquera d'achever ce qu'il a commencé d'ailleurs dans le Louvre même.

L'Italie est bien éloignée de cette indifférence pour ses monumens. Le Gouvernement veille à leur conservation. Il n'a pas même besoin d'y veiller. Les portiques intérieurs de la belle Université de Turin, sont chargés de bas-reliefs & d'inscriptions antiques (*a*). Les Ecoliers,

(*a*) Tirés des ruines d'une très-ancienne Ville sur le bord du Pô. Cazal se vantait d'être cette Ville même; mais une table de bronze,

qui ailleurs dégradent tout, se comportent ici en hommes faits. Toutes les Villes d'Italie laissent leurs statues, leurs obélisques, sans balustrades qui les garantissent des injures du peuple. A Florence, sur le marché aux herbes, on voit un groupe précieux, qui prête beau, pour y attacher des bêtes de somme: cela n'arrive pas. On dirait que ce peuple, comme celui d'Athènes, sent le mérite des beaux-Arts; il les adore, il les respecte.

CHAPITRE X.

De l'Architecture, Peinture & Sculpture modernes en Italie.

L'ARCHITECTURE moderne qui décore l'Italie, les Italiens la tiennent des anciens Romains, qui la tenaient des Grecs. Les Eglises, les Palais, les Fontaines, les Places publiques, les Théâ-

trouvée dans les fouilles, sous le règne du dernier Roi de Sardaigne, portait le nom d'*Industria*, dont on ignorait le site précis, jusqu'alors.

tres, sont les ouvrages des Bramante, des Michel-Ange, des Palladio & de leurs rivaux. De Turin jusqu'au fond de l'Italie, les petites idées, le mesquin, le contourné, le bizarre du gothique ont disparu, pour faire place au beau simple, au noble, au majestueux.

La Sculpture, qui avait péri avec les derniers Grecs & les derniers Romains, l'Italie l'a retrouvée sous le ciseau des Michel-Ange, des Bernin, des Bologne, des Ammanati, des Bandinelli & tant d'autres. La France qui, après l'Italie, a produit le plus de Sculpteurs, ne montre des statues en nombre peu considérable & en mérite éminent que dans sa Capitale. Ses Villes du premier rang en ont aussi quelques-unes. La seule Cathédrale de Milan possède six-cents statues de bons Maîtres. Que serait-ce, si on voulait compter toutes celles qui sont répandues dans toutes les Villes, & les apprécier ?

D'après cela, que dire de la Peinture. Le pinceau est bien plus rapide dans ses productions. Si on entreprenait seulement de faire le catalogue des Peintres qui se sont disputé la couronne, tels que Raphaël, le Guide, le Corrége, &c. cette nomenclature serait trop longue.

Dans les autres pays où la Peinture a fleuri aussi, en France, en Flandres, en Hollande, arrive-t-on dans les Capitales où se trouvent les plus grandes collections : on en indique aux Voyageurs trois ou quatre, quelquefois moins. En Italie, où il y a tant de Souverains, chaque Cour a sa collection; tant de Seigneurs qui habitent des Palais, chaque Palais a sa collection; tant de particuliers passionnés pour la Peinture, chacun d'eux, pourvu qu'il soit un peu riche, a son cabinet ; l'Artisan même, le Manant, l'Aubergiste se pare de quelques tableaux, non de ces magots, de ces enseignes à bière, comme on voit chez notre peuple. Si ce n'est pas du beau, c'est du moins du médiocre, qui vaut bien la peine d'être regardé.

En voyant tant de beautés en peinture & en sculpture, il faut, comme les Italiens & les anciens Grecs, aguérir ses yeux aux nudités. Ce n'est pas seulement dans les cabinets, mais dans les lieux les plus fréquentés, dans ceux même où la Religion semble exiger une décence plus sevère : à Rome, place Navone, il y a un souterrain qui est, dit-on, le *fornix* où Sainte Agnès fut exposée à la bruta-

lité des Gardes Prétoriennes; c'eſt à préſent une Chapelle dont l'Autel a pour tout ornement la figure de la Sainte en demi-relief. L'*Algarde* qui a ſculpté ce beau corps, ne l'a pas plus drapé, qu'on ne drape Andromède. Non, il n'eſt pas rare d'expoſer dans les Egliſes, tantôt Adam & Eve, comme ils étaient dans le Paradis Terreſtre, avant la perte de leur innocence; tantôt de grands Anges qui ne ſont pas plus vétus, qu'on ne l'eſt dans le Ciel (*a*). Cet aguériſſement des yeux produit peut-être celui des oreilles, qui ne ſont pas plus bleſſées de certaines exprêſſions, que les yeux de la repréſentation.

On dit communément que les arts agréables ne viennent qu'à la ſuite des richeſſes. Il faut quelque choſe de plus, le goût. Rouen eſt plus riche que douze bonnes Villes d'Italie, & de ſimples bourgs y ſont plus décorés que Rouen.

Mais, en réfléchiſſant ſur les grands Artiſtes de l'Italie, une queſtion ſe pré-

---

(*a*) Dans une Egliſe de Pologne, à Lubochnia, on voit des nudités de l'autre monde, encore plus ſingulières : des Anges mâles & femelles qui s'amuſent à courre le lièvre.

ſente. Diomède, devant Troye, ainſi que les autres Héros Grecs, lançait des pierres d'un tel poids, que deux ſiècles après, deux hommes les auraient à peine ſoulevées : l'Art s'affaiblirait-il avec la Nature ?

Michel-Ange, qui a élevé le plus beau Temple du monde ; Ammanati, qui a conſtruit le plus beau pont de Florence ; tous deux ſe ſont encore immortaliſés dans la ſculpture & la peinture. Le Florentin Andrea Orcagna réuniſſait auſſi les trois talens. Le Palais des Pandolfini, à Florence, a été fait ſur les deſſins de Raphaël. Brunelleſco, dans la même Ville, était Statuaire & Architecte. Le Bernin, à qui l'on doit la magnifique colonnade de Saint-Pierre, & tant d'autres grands édifices, a laiſſé des ſtatues du plus grand mérite.

D'autres, tout en s'occupant des Arts, cultivaient auſſi les Muſes. Le Bramante, qui a reſſuſcité l'Architecture, ſacrifiait encore aux Graces de la Poéſie & de la Muſique. Léonard de Vinci, qui, en eſſayant le pinceau, dégoûta ſon maître Verrochio de la peinture, a laiſſé dans la Bibliothèque Ambroiſienne, à Milan, ce manuſcrit ſi vanté qui traite

de l'antiquité des Arts & de l'Hiſtoire naturelle. Il faut finir : Carle Morate, en broyant ſes couleurs, chantait ſes amours en beaux Vers.

On dirait que ces Artiſtes étaient animés de pluſieurs génies, maniant également l'équerre, le pinceau, le cizeau & la lyre. Aujourd'hui l'Italie, comme les autres pays, ne demande à l'Artiſte que d'être un ; & on eſt bien content, s'il réuſſit. Au reſte, ſi l'affaibliſſement des forces corporelles altère la vigueur du génie, à quoi l'Italie doit-elle la première dégéneration, ſi ce n'eſt à la molleſſe de l'éducation ? Leçon pour les autres peuples.



CHAPITRE XI.

Des Spectacles en Italie.

LE cri ancien du peuple Romain, *panem & circenses*, du pain & des spectacles, se répète encore aujourd'hui dans toute l'Italie. Si on avait laissé l'homme dans le chemin de la Nature, occupé journellement de la culture de la terre, qui fournit enfin a tous les vrais besoins, amusé alors, délassé par des plaisirs simples, il n'aurait pas eu besoin de l'art pour son bonheur. Mais depuis qu'on l'a enfermé dans des Villes où il y a tant de désœuvrés d'une part, & tant de gens trop occupés de l'autre ; ceux-ci ont besoin de spectacles, ponr se délasser ; & ceux-là pour alléger le poids de leur existence.

Si cela est vrai en général, il l'est encore plus pour les Italiens. Ce qui le prouve, c'est la multitude des théâtres dans des Villes dont la plus peuplée est bien au-dessous de la population de Paris. Rome a cinq à six théâtres; Naples, Milan, Venise, autant. Florence en a on-

ze, & tout cela ne suffit pas dans le carnaval. L'artisan, le crocheteur, le cocher, aiment mieux y porter leur argent qu'à la taverne. L'heure des spectacles y favorise tous les métiers Ils ne s'ouvrent qu'à la fin de la journée, quand le travail cesse. On ajuste certains spectacles au goût du peuple; parce qu'enfin il est compté pour quelque chose. On voit dans une seule représentation, cinq à six combats, autant de duels. Dans les grands théâtres même, où les intermèdes sont des Pantomines & des danses qui ne tiennent point à la Pièce; on voit la même chose: on n'y suit point le précepte d'Horace, qui défend d'ensanglanter la Scène. Deux hommes se battent: celui qui est blessé répand du sang; on le voit couler.

L'Opéra est le grand spectacle de l'Italie; presque toute l'Europe en a adopté la langue, & la Musique. L'Opéra Buffa, que nous avons accueilli & dénaturé, en lui ôtant le comique de son genre, est aussi couru que le grand Opéra. La Comédie, qui, avant l'illustre Goldoni, n'était qu'un tissu de lazzis & d'arlequinades, s'approche du ton de Molière. Il y a des pays où l'on de-

mande si les spectacles peuvent s'accorder avec les mœurs & la Religion. Les Italiens ne font point cette question ; ils n'excommunient pas ceux qui leur donnent du plaisir. La Religion n'y est point en contradiction avec le Gouvernement, qui soutient, qui pensionne les théâtres. Ainsi point d'excommunication ni religieuse ni civile. Les Comédiens restent citoyens dans la communion des Fidèles. Ils sçavent même s'occuper, d'ailleurs, dans les métiers & le commerce. L'Arlequin de Florence a une boutique bien fournie en marchandises de mode. Il peut témoigner & jurer en Justice, remplir le devoir Pascal comme un autre; &, à sa mort, on ne lui refusera pas la sépulture Chrétienne.

Les Spectacles inquiètent si peu les consciences Italiennes, que ceux qui sont chargés par état d'édifier le public, les fréquentent sans scrupule & sans scandale. Quand est-ce que la Morale sera uniforme dans tous les pays, ou du moins dans ceux où l'on professe la même Religion? Cette uniformité ferait de grands biens.



CHAPITRE XII.

De la Musique en Italie.

LA Musique, pour bien des peuples, n'est qu'un délassement qu'il ne faut pas pousser trop loin, crainte que le délassement ne vienne lui-même à lasser. Pour les Italiens, c'est une passion, c'est un besoin; soit que leurs fibres soient plus sensibles, soit peut-être qu'il leur faille un remède à la mélancolie.

A peine a-t-on passé les Alpes, que dans les premières Villes & Bourgs que l'on rencontre, la Musique se présente sans la chercher. Le violon, la harpe, le chant vous arrêtent dans les rues. On entend sur les places publiques un Cordonnier, un Forgeron, un Menuisier & d'autres gens de cette étoffe, chanter un Aria à plusieurs parties, avec une justesse, un goût qu'ils doivent à la nature & à l'habitude d'entendre des Harmonistes que l'Art a formés.

Si on entre dans quelque bonne maison, sans choisir, c'est bien autre chose. On y trouve des concerts qui demande-

raient ailleurs beaucoup de préparatifs, de recherches, de combinaisons, pour rester fort au-dessous.

Plus on avance en Italie, plus la Musique s'avance à la perfection; Naples en est le plus haut point. Ce ne sont pas seulement les théâtres d'Opéra, mais encore les Eglises qui forment des Académies de Musique. Peu de jours où l'on ne se rende en foule à cette dévotion harmonieuse. L'Office même des Eglises dans les Villages, a les apparences d'un concert; chacun y chante sa partie selon la portée de sa voix, & l'orgue en fait la basse.

Les Conservatoires, maisons fondées pour des filles trouvées, ou orphelines, mettent la Musique au rang des points capitaux de leur éducation. Ces filles, éleves des meilleurs Maîtres, exécutent de belles Vêpres & des Oratorio, soit pour la partie vocale, soit pour l'instrumentale, sans battement de mesure: omission commune à toute l'Italie, qui est étonnée qu'ailleurs on ait besoin de ce régulateur.

On a souvent disputé en France sur le mérite des deux Musiques, Française & Italienne. On ne sçaurait refuser aux

Italiens certains avantages dont la privation augmente beaucoup la difficulté. Leur langue eſt plus douce, plus libre dans ſa marche poétique, plus ſonore, que la Françaiſe; leurs organes plus ſenſibles, leurs goſiers plus flexibles. On ne ſçaurait nier auſſi que toute l'Europe, en adoptant leur muſique, n'ait prononcé en leur faveur. Ce ſeraient eux-mêmes qui décideraient le mieux, s'ils n'étaient pas juges & parties. Qu'on leur demande ſi, depuis que la France a une Muſique, elle a eu des Muſiciens. Ils lui en accordent un. Ce n'eſt pas *Lulli*, dont le mérite était aſſez grand pour avoir été le créateur de la Muſique en France; c'eſt *Rameau*. Le ſeul Opéra de Caſtor & Pollux eſt honoré de leur ſuffrage. Enfin on ne peut diſconvenir que le goût de la Muſique eſt beaucoup plus répandu en Italie que chez les autres peuples. On dirait que c'eſt un fruit naturel à ce climat, étranger aux autres. Leur facilité eſt ſi grande, que très-ſouvent la même Ariette ne ſe chante pas de même par le même Acteur. Elle varie ſelon ſon goût; & différens Compoſiteurs s'exercent ſur le même ſujet. On a trois ou quatre Opéra pour un: le public

choisit. Mais ne peut-on pas faire un reproche à la Musique Italienne? Sçavante à étonner, brillante dans son exécution, supérieure à exprimer des rixes, des combats, des tempêtes, & tout ce qui fait bruit, s'attache-t-elle à peindre le sentiment? Le bruit parle aux oreilles; la mélodie à l'ame. Naples, depuis long-tems, est le Séminaire des plus grands violons. Pour se rendre justice à eux-mêmes, ils allaient consulter le fameux Tartini à Padouë. Tartini écoutait, & souvent, portant la main sur son cœur, il disait: voilà des tours de force: voilà du merveilleux; mais cele ne m'a rien dit là.



CHAPITRE XIII.

Des Mines d'Argent en Italie.

CE n'eſt pas la Nature qui les lui a données, mais les Arts. Ces mines ſont tous les objets de curioſité qu'elle renferme ; ſa muſique, ſes ſpectacles, ſes tableaux, ſes ſtatues, ſes Palais, ſes monumens anciens, ſes fêtes publiques & durables dans le tems du carnaval à Naples, à Rome, à Florence, à Veniſe.

Ce ſont auſſi, pour les voyageurs inſtruits, les attraits d'une région où l'Hiſtoire des hommes a gravé ſes traits les plus intéreſſans, où tout les rappelle, où ils entrent par tous les ſens: que ſais-je ? le phyſique même de l'Italie, ſes riantes campagnes, ſes côteaux, ſes chemins parés des guirlandes de la vigne, ſes riches ſituations qui invitent à bâtir ; une chaîne de montagnes qu'on croirait formée, avec deſſein, par une Nature bienfaiſante, pour verſer de ſes flancs, dans toute la longueur de l'Italie, les torrens, les caſcades, & enſuite ſes

plus belles eaux ; ses phénomènes en histoire naturelle, sa pouzzolane, son soufre, son cinabre, ses lacs soufrés, ses volcans, dans lesquels on voit tous les volcans.

Cet amas de curiosités en tout genre, dans un beau pays ; voilà ses mines d'argent. On y accourt de toute part : le Russe, des bords glacés de la Néva ; le Suédois & le Danois, de la Baltique ; le Polonois, de la Vistule. L'Allemand, l'Anglais, le Hollandais, le Français, plus à portée, y abordent en plus grand nombre. Les Souverains quittent leur Cour, croyant n'avoir rien vu, s'ils n'ont pas vu l'Italie. La Reine Christine y fixa son domicile. Point d'Artiste (je parle de ceux que la gloire de l'Art enflamme) qui n'aille y chercher des modèles. Point d'Homme de Lettres qui ne projette, au moins, de saluer un jour le berceau des Lettres ; & , parmi la multitude des Voyageurs, il en est qui ne veulent plus vivre ailleurs. On en trouve établis dans toutes les Villes ; on en trouve jusques dans la petite isle Caprée, où le climat & la vie champêtre, éloignée de tout ce qui agite les grandes sociétés, les ont décidés.

Il est des ames qui ne sont que Chré-

tiennes. Celles-là se laissent attirer par la célébrité des Saints, par la beauté des Eglises, par la majesté des solemnités. Saint-Pierre de Rome a pris la place du Temple de Jérusalem. Point de pays au monde où l'on voye autant de Pélerins de toutes Nations.

Ayons à présent, si nous le pouvons, un apperçu de tout l'argent que ce concours annuellement habituel de Voyageurs, sème en Italie. Louis XIV, sous le Ministère de Colbert, avait ordonné une Fête vraiment royale. Lorsque le Ministre lui montra sur le plan ce qu'il en coûterait, il fut effrayé de la dépense, lui qui ne la craignait guères : je n'en veux plus, dit-il. Elle se fera, reprit le Ministre, sans qu'il vous en coûte. Que fit-il ? Il retarda la Fête à plusieurs reprises, il la fit proclamer dans toute l'Europe. L'Europe y accourut; & les entrées de Paris payèrent les frais. Cette bonne fortune n'était que pour une fois; l'Italie en jouit tous les ans.

Voilà (je le répète) les mines d'argent de l'Italie, mines d'autant meilleures, que les Voyageurs, outre les dépenses de nécessité, en font beaucoup

d'autres, que l'adresse & l'avidité des Italiens leur arrachent. L'Italien enfermerait le Colisée, s'il le pouvait, pour en faire payer la vue. Le Voyageur ne se contente pas de voir, il est tenté de rapporter quelque chose dans sa patrie: l'un des tableaux, l'autre des pierres gravées, celui-ci des médailles, celui-là des bronzes antiques. L'Italien a mille moyens pour tromper les connaisseurs mêmes, qui emportent souvent des copies pour des originaux; du billon, en laissant de bon argent.

Il est, pour les Souverains, d'autres mines d'argent: les Douanes, qui sont singulièrement incommodes en Italie. Un amas de petits Etats coûte beaucoup plus au Voyageur, que la traversée des grands, sur-tout dans un pays tout coupé de rivières. Les Souverains, dans leurs Palais, dans leurs maisons de plaisance, dans leur représentation, dans leurs plaisirs, veulent trancher du Monarque. Forcés de ménager leurs sujets, ils se jettent sur l'Etranger. Leurs Douanes vous atteignent par-tout. Il faut payer, non seulement pour entrer dans leurs Etats, mais encore pour en sortir.

Dans les auberges, on vous demande votre nom, & vous payez la complaisance qu'on a de l'écrire aux portes des Villes. Les Commis exercent une maltôte qui peut-être n'entre pas dans les coffres du Prince ; mais le Voyageur n'en est pas moins pressuré. On vous propose de vous visiter : vous échappez la visite, en payant. Vous comptez en être quitte, pas encore. Le lendemain, on vous attend à la porte du départ, pour la même cérémonie. Il serait du bon ordre que les Potentats de l'Europe donnassent à leurs frères cadets un peu de ce grand superflu dont ils jouissent, pour les tirer de la nécessité où ils sont de tourmenter la bourse des Etrangers.

Les autres mines d'argent que l'Italie posséde, sont dans les Eglises; richesse immenses dont je ne tiens pas compte, parce qu'elles n'entrent pas dans la circulation ; mais enfin elles existent, & dans un besoin extrême on les trouverait.

Il faut pourtant convenir qu'une bonne agriculture & un commerce bien actif enrichiraient infiniment plus l'Italie, que toutes les mines qu'elle ouvre à la cu-

riosité du monde : mais, sans l'argent qu'elle en tire, elle serait encore plus pauvre.

*Fin du Voyage d'*ITALIE.



VOYAGE DE HOLLANDE, EN 1769.

AVANT que d'entreprendre le voyage de Hollande, je ſavais que les anciens Bataves, aujourd'hui les Hollandais, livrés durant une longue ſuite de ſiècles, tantôt à eux-mêmes, tantôt à différens Maîtres, s'étaient contentés de vivre durement & groſſièrement dans leurs marais, ſans connaître les Arts qui embelliſſent un pays, & en augmentent les jouiſſances.

Je ſavais encore qu'en tombant ſous le joug de l'Eſpagne, dans un ſiècle plus éclairé, ils n'y avaient gagné que de la ſuperſtition, & l'excès de l'eſclavage.

Je ſavais même que, depuis qu'ils vivent ſous l'étendard de la liberté, occupés du commerce, leur objet capital, ils ont laiſſé à d'autres Nations la gloire

d'imiter Athènes & Rome dans les beaux-Arts.

Je savais donc aussi que je n'y trouverais ; ni des monumens d'ancienne grandeur, ni les fleurs du génie & du goût modernes. Qu'allais-je donc y chercher ? Les prodiges des Arts utiles, ceux du Commerce & d'un bon Gouvernement. J'étais curieux de voir un petit peuple qui s'est étonnamment multiplié, relativement au petit coin de terre qu'il habite, & au peu de tems qui s'est écoulé depuis qu'il lui est permis de vivre avec des Loix : un petit peuple, dont on ne parlait pas, qui, en moins de deux siecles, a fondé, ou aggrandi tant de Villes & de Bourgs, a coupé son pays de canaux, a creusé un grand nombre de ports, a créé une Marine marchande & guerrière, a disputé l'empire de la Mer & du Commerce, a prêté & prête encore, par la grandeur de sa fortune, aux Nations les plus riches ; qui a fait des conquêtes dans les deux Indes & en Afrique ; qui enfin, du fond de ses marais, s'est élevé à la hauteur des Puissances de l'Europe.

Tournai. Parti de Paris le 11 Août 1769, je suis arrivé le 14 à Tournai. Cette

Ville, la première où j'ai séjourné, est située sur l'Escaut, qui la partage dans toute sa longueur. C'était une des principales Cités des Gaules, lorsque Clodion, Roi des Français, la conquit sur les Romains au commencement du cinquième siècle. On y a trouvé, en 1653, le tombeau de Chilpéric I, qui renfermait beaucoup de choses à son usage; son courelas, sa hache d'armes, son baudrier, avec quantité d'ornemens d'or, & de rubis enchâssés; le squelette même de son cheval de bataille.

Cet usage si ancien d'enterrer les Princes & les Héros avec des richesses, était tout propre à faire violer les tombeaux; &, si des brigands ne le faisaient pas, cela marque le pouvoir de la Religion sur les scélerats même.

Tournai est un exemple du malheur attaché aux places d'une grande importance. Sans parler des siècles fort reculés, à ne dater que de Charles VII, Roi de France, elle n'a cessé d'être assiégée, prise & reprise par les Ducs de Bourgogne, par les Anglais, par les Autrichiens, par les Français; toujours, pour ainsi dire, sous la bombe. Elle est peuplée de trente à quarante-mille ames;

bien fortifiée. Ses murailles & ses bastions ont peu souffert au dernier siége, que nous en fimes en 1745. Les dedans de la Citadelle furent entierement ruinés; les dehors sont conservés, à peu de chose près. On voit un beau moulin sur l'Escaut de la façon de M. de Vauban. Son génie se gravait sur tous ses ouvrages.

Fontenoi. Je n'ai pu me refuser d'aller voir le champ de bataille de Fontenoi. On juge bien mieux, sur le terrein, que sur un plan. Comment ne pas frémir, en voyant, pour ainsi dire, nos premiers bataillons renversés, le centre enfoncé, le Roi & le Dauphin en danger, la victoire pendant une heure entière à l'ennemi? La gloire fut grande, sans doute, de l'avoir rappelée de notre côté: mais les Rois, lorsqu'ils entreprennent une guerre, pensent-ils assez qu'ils jouent la fortune de leur peuple & la leur?

Saint-Amand. De Fontenoi j'ai pris la route de Saint-Amand. Les eaux thermales se trouvent ordinairement dans le voisinage des montagnes. Saint-Amand, dans une plaine sur la Scarpe, jouit pourtant de cet avantage.

Il y a auſſi des boues fort puantes, où les malades s'enfoncent, les uns juſqu'aux reins, les autres juſqu'au cou. On croirait voir l'homme ſortir du limon de la terre. Il y a dans la Ville une Abbaye de Moines, dont le revenu mettrait dans une aiſance décente une centaine de Curés, qui béniraient la vigne du Seigneur, en la cultivant.

Après cette excurſion dans le Tournaiſis, j'ai paſſé encore quelques jours à Tournay. Son illuſtre Chapitre fait ſon principal ornement. Le ſervice de l'Egliſe mêle beaucoup de pompe à l'édification. Grand Chœur de Muſique ; il y a une ſingularité : outre les Chanoines en grand nombre, on compte huit Grands-Vicaires qui le ſont de cette Egliſe, & non du Diocèſe. Ces Grands-Vicariats ſont de vrais Bénéfices. Ceux qui en ſont pourvus chantent beaucoup, tandis que les Chanoines ménagent leur poitrine.

En viſitant les bâtimens du Chapitre, la Bibliothèque m'a cauſé une ſurpriſe agréable ; je ſçavais que depuis longtems les Bibliothèques Flamandes étaient riches en Livres de Théologie. Celle-ci l'eſt encore en Ouvrages de Philoſophie,

& de goût ; & ces Meſſieurs ſont pleins de zèle pour de nouvelles acquiſitions.

Bruxelles.

De Tournay je me ſuis rendu à Bruxelles, la plus grande & la plus belle Ville des Pays-Bas ; ſa ſituation ſur la petite rivière de Senne, eſt des plus agréables. Elle a vu à la fois dans ſes murs, au tems de Charles-Quint, ſept têtes couronnées, en le comptant lui-même, ſans qu'il y eût le moindre embarrras, pour nourrir un ſi grand nombre d'hommes & de chevaux. Tout le pays abonde en toutes ſortes de vivres : jamais les armées n'y ont craint la diſette.

Ceux qui attachent du Myſtère au nombre de *ſept*, doivent l'admirer dans Bruxelles. On y remarque ſept grandes portes, ſept grandes places, ſept familles diſtinguées par leur haute nobleſſe & leurs priviléges, ſept Aſſeſſeurs ou Echevins de la Magiſtrature, & ſept Egliſes principales.

Il y a un nombre conſidérable de beaux Hôtels, celui de Ligne entr'autres, ceux d'Aremberg, d'Egmond. On ne ſçaurait paſſer devant ce dernier, ſans ſe rappeller ce fameux Comte d'Egmond

qui, après avoir ſuivi Charles-Quint en Afrique, après l'avoir ſecouru contre les Princes Proteſtans en Allemagne, après avoir encore mieux ſervi Philippe II, ſon fils, dans les Ambaſſades, & par deux grandes victoires, mais en but au Duc d'Albe, dont il voulait contenir la tyrannie, finit par avoir la tête tranchée à Bruxelles même, à l'âge de 46 ans. Il pouvait dire, comme le Comte d'Eſſex:

De tant d'honneurs reçus, eſt-ce donc là le fruit?
Un long tems les amaſſe, un moment les détruit.

Le Palais où réſide le Gouverneur des Pays-Bas, préſente une façade à l'Italienne ſur le jardin. Elle eſt aſſez belle, mais nulle décoration ſur la cour. Cette cour n'eſt qu'un boyau, flanqué d'un côté par un grand commun, édifice neuf; & de l'autre par un vieux bâtiment qu'on ſe propoſe d'abattre & de rebâtir; mais cela ne corrigera, ni la défectuoſité de la cour, ni celle de ſa façade tout-à-fait étranglée.

Il y a dans ce Palais trois choſes qui font honneur au goût du Prince Charles:

une Bibliothèque considérable; un Cabinet d'Histoire naturelle ; il en est peu où l'on voye un aussi bel ordre; un autre Cabinet de Physique & de Mécanique. Le Professeur qui me l'a fait voir, m'a paru rempli de science & d'enthousiasme.

J'ai visité un quatrième Cabinet pour des Observations Microscopiques : il appartient à un particulier bon Observateur, M. Sémois. Il a mis sous mes yeux un phénomène encore ignoré de la plupart des Naturalistes. C'est une espèce de polype nouvellement découvert. Ce polype a la figure d'un arbrisseau dont les feuilles sont en forme de cloche; & les fruits, qui ressemblent à une orange, ont un mouvement propre qui contracte & dilate la totalité du zoophyte. Cette espèce diffère du polype à bras, aujourd'hui si connu.

M. Véruft a une collection de tableaux fort estimable. On y admire un grand morceau de Rubens : le couronnement de Sainte-Catherine, par les mains de la Vierge.

L'Hôtel-de-Ville est décoré de tapisseries qui disputent de beauté avec celles des Gobelins, & qui se travaillent de

même, c'est-à-dire à l'envers : c'est l'Histoire de Clovis, & l'abdication de Charles-Quint : abdication qu'il fit dans la salle même de l'Hôtel-de-Ville, en présence des Etats.

La Salle de la Comédie est élliptique, avec une grande ouverture de théâtre. Quatre rangs de loges, & même cinq, si on veut compter deux demi-rangs pratiqués sous les premières loges. Toutes les loges sont coupées obliquement, afin de tourner le spectateur vers le théâtre. Comme c'était le tems des campagnes, & que le Prince Charles était absent, ce spectacle était peu rempli. Les Acteurs m'ont paru d'une bonté médiocre. Un Acteur du théâtre Français y jouait le premier rôle en tout sens.

La Flandre, qui a des Chapitres de Chanoinesses, où des Filles de condition, sans se lier par des vœux, peuvent attendre un établissement dans le monde, a aussi des béguinages, dans le même esprit, pour la bourgeoisie. Bruxelles en a deux : le plus grand ressemble à une petite Ville ; entouré de murailles, avec un fossé, & plusieurs belles rues, où chaque béguine a sa demeure. Là, sept à

huit-cents filles, & quelquefois plus, s'occupent à différens ouvrages qu'elles vendent pour leur compte. Sage institution qui soulage les familles, sans faire des esclaves.

Les dehors de la Ville offrent de belles promenades dans une campagne riche. L'allée verte est ce qu'il y a de plus charmant. Elle a presque une lieue de longueur, en s'étendant le long d'un magnifique canal. J'aurais volontiers cédé quelque chose de son étendue, pour y voir du monde. C'est alors qu'on peut jùger de la richesse & du luxe des principaux citoyens.

J'ai quitté Bruxelles le 25, en m'embarquant sur le canal de Vilvorde, jusqu'à la grande eau, l'eau de l'Escaut. c'est avec raison qu'on la nomme grande. Ce fleuve est bien majestueux en cet endroit: à Vilvorde j'ai pris une voiture de terre pour arriver le même jour à Anvers.

Anvers.

Cette Ville, si renommée, a la figure d'un arc; l'Escaut en fait la corde; son port est très-beau & fort commode. Les plus gros vaisseaux peuvent y remonter, tant le fleuve est large & profond; & huit canaux principaux leur livrent l'en-

trée dans la Ville. Ils y abordaient autrefois en ſi grande quantité, que, pour arriver au lieu de décharge, ils étaient ſouvent obligés d'attendre pluſieurs ſemaines, faute de place.

Ce tems n'eſt plus : le Gouvernement Eſpagnol chaſſa le commerce qui ſe réfugia dans Amſterdam, attiré par la liberté civile, politique & religieuſe : peut-être même ne réuſſirait-on pas à le rappeler, en lui offrant les mêmes avantages. Les fleuves ne retournent pas à leur ſource.

Il ne reſte à Anvers que ſes belles Egliſes, belles, ſi la beauté peut s'allier avec le mauvais goût : mais les tableaux qu'on y voit gagnent tous les ſuffrages. La Cathédrale ſe vante de la fameuſe deſcente de Croix de Rubens, & de ſon Aſſomption de la Vierge. Il eſt peu d'Egliſes dans cette Ville, qui n'aient quelqu'excellent morceau de lui. Saint-Michel offre l'Adoration des Mages, dont les connaiſſeurs font un cas infini. Sa Chapelle eſt dans l'Egliſe de Saint-Jacques, où il eſt enterré ſans façon ; il ſemble qu'il avait bien mérité les honneurs d'un monument. Le tableau de l'Autel eſt ſorti de ſon pinceau ; & on voit au-deſſus une

Vierge de marbre blanc, ouvrage admirable qu'il apporta de Rome. On dit, & il est vrai, que Rubens a mis par-tout ses trois femmes. L'une des trois n'était que sa maitresse. Au reste, s'il ne les a point flattées, il ne pouvait rien mettre de plus agréable dans ses ouvrages. On assûre qu'elles méritaient d'y figurer, & qu'il les avait choisies, autant pour la Peinture que pour l'amour.

Un autre Peintre à Anvers, sans avoir autant de supériorité, en a fort approché. C'est Floris, qui a laissé beaucoup d'ouvrages : c'est lui qui refusa d'abord sa fille à un garçon Serrurier, qui avait l'impertinence de la demander en mariage. Floris, pour se débarrasser de la poursuite, lui dit, en lui montrant un de ses chef-d'œuvres. Quand tu en feras autant, je te donnerai ma fille. Le Serrurier partit pour l'Italie ; &, comme si le génie de Raphael se fût emparé de lui, il peignit, à son retour, Jésus-Christ détaché de la Croix. Floris, dans l'admiration, lui donna sa fille. Le fait est consacré dans l'épitaphe du Serrurier, que l'amour avait fait Peintre.

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

Parmi les Eglises Paroissiales, Sainte-

Valburge est d'une haute antiquité. On prétend que c'était un Temple dédié à Priape, dont on voit encore une petite statue sur une des portes. Les femmes du menu peuple, le prenant pour un saint, avaient la dévotion de l'orner de fleurs. On les a désabusées.

La Bourse est un vaste édifice qui rappelle des tems plus heureux. L'Academie de Peinture y tient ses Séances, & on y joue de mauvaises Comédies sur un théâtre étouffé d'ornemens.

En général, tous les édifices publics ont un air de grandeur, mais sans goût. Les Confessionaux même sont d'une grandeur démesurée, & tournés en décoration par un grand nombre de figures sculptées en bois. On y voit, par exemple, les sept péchés mortels personnifiés ; & on m'a dit qu'ils figuraient aussi aux Processions. Toute la Flandre Autrichienne est fort adonnée aux Processions : ce sont les spectacles du peuple ; & cela vaut mieux, disent les politiques Flamans, que s'il n'en avait point du tout.

Anvers a une Citadelle, où le Duc d'Albe fit ériger sa statue, prévoyance dont il avait besoin; car personne n'au-

rait pensé à lui décerner cet honneur, qui fut de courte durée. Le peuple qu'il força à la révolte par l'abus du pouvoir, s'empara de la citadelle & brisa la statue.

D'Anvers à Roterdam, première Ville de la Hollande, distance de vingt grandes lieues, une diligence de terre m'a porté en un jour; ce maudit charriot de poste fut imaginé, pour rouer les gens qui n'ont point fait de mal. On passe le *Mordik*; c'est un bras de la Meuse, & en même tems un bras de mer. On y voyoit, il y a quarante ou cinquante ans, les clochers de dix-huit villages qui s'élevaient encore au-dessus des eaux, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues.

Ce Mordik a fort mauvaise réputation, depuis qu'un Prince d'Orange, déja héros à vingt-quatre ans, revenant de l'armée des Alliés en 1711, fut englouti dans les flots: tant de gens en le passant tous les jours, ont plus de bonheur que le héros! ce fut pour moi l'affaire de 32 minutes, par un vent de côté qui agitait beaucoup les flots. Cette agitation, dans un petit bateau, effrayait à l'excès une Marchande de Roterdam, qui passait avec moi. Elle se jetait à

genoux : elle invoquait tous les Saints. Je n'imaginai d'autre moyen pour diminuer ſon effroi, que de lui bander les yeux. Elle me revalut bien ce petit ſervice ; car, en arrivant à Roterdam, à dix heures du ſoir, par une grande pluie, j'aurais été obligé de prendre gîte dans la rue, ſans cette bonne dame. La *Kermeſſe* avait rempli toutes les Auberges : c'eſt une eſpèce de foire, ou plutôt un petit carnaval. Par-tout marchandiſes étalées, gens de plaiſir, & *muſico*. On entend de toutes parts les violons & les danſes. On a entrée dans ces bals au prix d'une bouteille de vin : celui que j'ai vu était deſtiné à la bonne compagnie que je ne trouvais guères bonne. La fumée du tabac ne paraiſſait pas incommoder les dames Hollandaiſes. J'avais honte de ne la pas ſupporter auſſi gaiement. Les danſes ſont aſſez vives & figurées, mais les danſeurs ſont lourds.

Roterdam eſt ſituée ſur la Meuſe orientale, fleuve majeſtueux, non loin de ſon embouchure : de larges rues alignées pour la plupart, des canaux bordés de quais & d'arbres, les vaiſſeaux mêlés avec les maiſons, maiſons de briques, Rotterdam.

mais fort enjolivées ; tout cela eſt d'un agrément piquant. C'eſt la Ville où le commerce eſt le plus floriſſant, après Amſterdam.

La Bourſe eſt un grand édifice où l'Architecture n'a rien épargné pour ſervir le commerce. Il y a auſſi un beau Palais, deſtiné à loger les Rois d'Angleterre. Outre les Egliſes de la Religion Hollandaiſe, qu'on appelle Réformée, on voit des Egliſes Luthériennes & Catholiques, avec une Synagogue. Les Egliſes Catholiques ne peuvent pas avoir de clochers ; elles ſont en forme de maiſons ; mais du reſte avec toute la liberté du culte.

La ſtatue d'Eraſme, en robe de Docteur, un Livre à la main, eſt ſur la place du Marché, figure en bronze, de grandeur un peu plus que naturelle, d'une bonté médiocre, avec une inſcription en Vers Latins. Il méritait un meilleur Poëte. Sa maiſon eſt près de-là. Autre inſcription pour la faire connaître à la poſtérité. Si Roterdam eût été une Ville ſavante, dans le tems qu'elle éleva ce monument, elle n'eût fait que remplir un devoir de reconnaiſſance, pour un Savant qui lui avait fait tant d'honneur ;

mais elle n'était que commerçante, & le commerce a sçu honorer la science.

Prêt à quitter Roterdam, je me suis rappelé qu'on vantoit beaucoup un point de vue magnifique, du haut d'une tour fort élevée. La Ville & un vaste horison s'y découvrent à charmer; cette tour tient au principal Temple. J'y ai couru: après la curiosité satisfaite, deux gardiens du Temple, qui ne s'ouvre que les Dimanches, comme toutes les Eglises Protestantes, menaçaient de me retenir, en se querellant avec mon valet de place qui me servait de truchement. Ils exigeaient le double du prix convenu avec lui; & la porte ne s'ouvrait point. Je terminai, en payant ce qu'ils voulurent, & je croyais l'affaire finie: rien moins. Le hazard m'avait donné, pour compagnon de voyage, un Anglais fort instruit dans les Sciences, & encore plus dans les droits du Contrat social. Si un Français, me dit-il, se sent assez de courage pour supporter une vexation, un Anglais ne l'a pas; je vais demander justice aux Bourguemestres, pour nous & pour les voyageurs qui nous suivront; & moi de lui représenter combien cette discussion nous retarderait. Paroles per-

dues. Je le ſuivis au Tribunal, & il me chargea de plaider la cauſe. Mon exorde roula ſur la grande idée que toute l'Europe avait de la juſtice Hollandaiſe ; après quoi, j'expoſai le fait, en inſiſtant beaucoup ſur l'attentat à notre liberté. Les équitables Bourguemeſtres détachèrent ſur le champ un Sergent de Ville qui amena les deux coupables. Ils furent condamnés à reſtituer non-ſeulement ce qu'ils avaient extorqué ; mais encore le prix convenu, & à quinze jours de priſon. On ne voulut pas nous écouter dans la demande que nous fîmes d'abréger la punition, pas même nous permettre de laiſſer la reſtitution ſur le Bureau pour les pauvres : toute cette procédure ne dura pas une heure. Je promis aux Juges de me louer de cette prompte juſtice ; je m'en acquitte.

Dans notre embarquement pour Amſterdam, le 29 Août, toujours par les canaux, nous ne fîmes que ſaluer en paſſant Delft, la Haye, Leyde, Harlem, nous réſervant d'y ſéjourner dans un autre tems. Rien de plus doux, de plus commode & de moins coûteux que cette façon de voyager. Il y a dans les barques un cabinet ſéparé du commun, qu'on ap-

pelle *Rouf.* Il eſt propre & bien éclairé, avec toutes les petites commodités qu'on peut deſirer dans un voyage. Sans un changement fréquent de barques, à cauſe des écluſes, on irait aux extrémités de la Hollande dans un repos continuel.

Amſterdam eſt ſituée au confluent de l'Amſtel & de l'Y, ſur une mer de nouvelle création, le Zuiderzée. Quand on dit au vulgaire que la Méditerranée n'a pas toujours été, qu'elle s'eſt formée par une irruption de l'océan, entre l'Europe & l'Afrique ; ſi on ajoûte que l'Angleterre tenait à la France par un iſthme battu des deux côtés par de grandes mers, & enfin rompu, le vulgaire, parce qu'on ne peut pas en aſſigner l'époque, ſans vouloir en examiner les preuves, rit de ſes Maîtres ; il croira du moins qu'au treizième ſiècle, l'océan Germanique, entraînt dans les terres par l'embouchure du Lac Flévon, & de l'Ems, couvrit trente lieues de pays, épanchement ſubſiſtant : de-là le Zuiderzée. Amſterdam.

Amſterdam a merveilleuſement profité de l'avantage de ſa ſituation. Elle eſt peuplée de trois-cent-mille ames. On

sçait qu'elle n'en comptait pas le tiers sous le gouvernement Espagnol. Il y a trois Villes en Europe, plus grandes & plus peuplées, Paris, Londres & Naples; mais quand on jette les yeux sur la commodité de son port, sur tant de vaisseaux qui entrent & sortent journellement; sur cette forêt de mâts qui se mêle avec les maisons, sur la quantité prodigieuse de denrées & marchandises que les fleuves & les mers lui apportent, sur sa correspondance avec tous les pays; on peut la regarder comme le marché de l'Univers.

S'il y a quelque Ville imprenable, celle-ci l'est; fortifiée de vingt-six bastions du côté de la terre, elle ne craint rien du côté de la mer; non-seulement son port est fermé par des pieux & des poûtres, avec des ouvertures à volonté, pour laisser entrer & sortir; mais encore les vaisseaux de guerre ne peuvent en approcher qu'à la distance de quatre lieues, à cause d'une barre qui se trouve là. Il faudrait donc l'attaquer par terre; mais dans une extrémité elle mettrait toute la campagne & l'ennemi sous l'eau; ce qui serait le plus à craindre pour elle, c'est la gelée; mais alors on casserait la

glace pour faire un foſſé, & d'ailleurs les vaiſſeaux de la République ſeraient en avant, & ſe laiſſeraient prendre par les glaces, pour ſervir de citadelle.

Au tour du foſſé qui environne la Ville, règne une digue parallèle aux murailles. Cette digue, ornée de deux rangs d'arbres, forme une promenade fort agréable.

L'Amirauté eſt tenue dans l'ordre le plus beau & le plus avantageux. Tout ce qui eſt néceſſaire pour l'armement d'un vaiſſeau a une ſalle particulière; la plus grande économie y eſt obſervée; un Capitaine de Vaiſſeau reçoit tout en compte; &, quand il revient, il doit compte d'un bout de corde. On voit conſtamment devant l'Amirauté, ſept vaiſſeaux de guerre qui repréſentent les ſept Provinces-Unies.

J'ai dit plus haut que les vaiſſeaux de guerre ne peuvent approcher qu'à la diſtance de quatre lieues, à cauſe d'un banc de ſable, nommé *Pampus*. Cela demande une explication. Cet obſtacle ne regarde que les vaiſſeaux armés; & même, dans cet état où ils tirent beaucoup d'eau, à cauſe de leur peſanteur, les Hollandais ont imaginé une machine qui leve l'obſtacle; ce ſont des cha-

meaux (c'eſt ainſi qu'on les nomme) eſpèce de coffres, longs de cent-ſoixante pieds, qu'on remplit d'eau, & qu'on attache aux flancs du vaiſſeau; enſuite on pompe l'eau ; & à meſure qu'elle ſort, le vaiſſeau s'élève de la hauteur néceſſaire pour franchir le *Pampus.*

La République compte actuellement cinquante vaiſſeaux de ligne en état de ſervir : outre ceux-là, j'en ai vu quatre en conſtruction, l'un deſquels ſera l'Amiral ; il eſt de ſoixante-quatorze canons, de cent-quatre-vingts pieds de longueur, avec deux ponts ſeulement.

Amſterdam n'a point de belles places : la principale eſt le *Dam*, place irrégulière & ſans ornement ; ſi ce n'eſt l'Hôtel-de-Ville, vaſte édifice iſolé, qui étonne par la grandeur des maſſes ; il a deux frontiſpices & deux ordres ſeulement, l'ionique & le corinthien. Ce monument ſerait plus beau, ſi, au lieu de pilaſtres, on voyait des colonnes ; la Grand'Salle eſt un chef-d'œuvre de majeſté & de goût, toute revétue de marbre & de jaſpe ; les ſtatues, les bas-reliefs, les tableaux y rappellent ce que la Nation a fait de plus grand.

Cet édifice renferme toutes les pièces qui

qui ſont néceſſaires à la Régence. Ce Conſeil de Régence eſt compoſé de trente-ſix membres qui étaient choiſis autrefois par le Peuple, & aujourd'hui par le Conſeil même. Ainſi, ce Gouvernement que bien des gens croient purement démocratique, ne l'eſt pas; il eſt, à la vérité, dans les mains de la bourgeoiſe; mais ces premiers bourgeois forment dans chaque Ville une eſpèce d'Ariſtocratie; & lorſqu'ils ſe réuniſſent en Etats-Généraux, c'eſt l'Ariſtocratie en grand; car ce ne ſont pas les ſuffrages du Peuple, qui créent les Régens; mais c'eſt la Régence elle-même qui ſe recrûte, en remplaçant un Conſeiller mort, deſtitué ou démis; comme auſſi elle tire de ſon corps les Echevins & les Bourgmeſtres. Il y a douze Bourgmeſtres à Amſterdam, des Echevins & un Bailli. Les Bourgmeſtres adminiſtrent la police. Les Echevins ſe partagent la juſtice civile & criminelle. Le Bailli eſt chargé de l'exécution dans le criminel.

On roue les aſſaſſins; on pend ou l'on coupe la tête pour de moindres crimes; on donne la queſtion en certains cas. Le même Tribunal corrige les enfans liber-

tins qui n'ont point de père, & dont la mère vient se plaindre; ils sont fouettés par le Boureau dans la Chambre de la Question, en présence des Juges, & cette correction n'est point infamante. S'ils ont un père, le Tribunal ne se mêle pas de les punir, parce que c'est au père à les corriger. Au reste, si une mère venait dénoncer son fils pour en avoir été frappée, ou seulement menacée de quelque violence, le Tribunal fait couper la tête au monstre, & l'envoie à la mère. Il y a bien long-tems qu'on n'en a vu d'exemples. Quant aux déserteurs, matelots ou soldats, on ne les punit pas de mort, mais par le fouet; après quoi, on les envoie aux travaux publics.

Ce point de législation est commun à d'autres Etats; ni l'Angleterre, ni la Russie, n'attachent la peine de mort à la désertion. Le feu Roi de Sardaigne, Charles Emmanuel, la trouva trop dure; il l'abolit. Il est naturel de penser que des hommes, qui prodiguent leur liberté & leur sang pour la patrie, métitent quelqu'indulgence, lorsqu'ils viennent à se repentir d'avoir vendu trop légèrement l'une & l'autre.

Mais, en même tems qu'il faut louer

la Hollande ſur cette loi d'humanité, on eſt ſurpris de trouver la queſtion & la roue dans ſon Code Criminel. L'Angleterre a regardé ces deux peines, comme des atrocités qui ne conviennent qu'à des barbares. Il faut remarquer pourtant que la Hollande ne punit de la roue que l'aſſaſſinat, & jamais le ſimple vol; eût-il été commis ſur le grand chemin.

J'ai été curieux de ſavoir ſi, dans une Nation où il y a tant d'argent, pour tenter la cupidité, il y avait beaucoup de voleurs. On ne s'en plaint guères. C'eſt un proverbe qu'on peut aller de nuit & de jour dans les rues d'Amſterdam, avec ſon chapeau plein de ducats, ſans la moindre crainte; &, s'il arrive un vol, il eſt très-difficile que le voleur s'échappe. Il ne ſaurait ſe ſauver que par les canaux, & en paſſant des rivières. Il y a d'ailleurs une bonne Police, ſur-tout dans les Villes, où les Crieurs publics, pendant la nuit, courent les rues, en proclamant toutes les heures, & en appelant la garde dans le beſoin. Si un voleur vous demandait la bourſe, il n'y aurait qu'à la donner : il ne la porterait pas loin. Il ſuffirait de crier; & la potence en ferait juſtice. Quant aux filoux, c'eſt

ſouvent le peuple qui juſticie. Il les plonge dans un canal, il les retire, & les ſeche à coups de bâton. Il ſe paſſe communément trois ou quatre ans ſans exécution. Peut-être que la rareté des filoux & des voleurs eſt due foncierement à une certaine aiſance, répandue par-tout. Le peuple ne penſe guère à voler, quand la miſère ne le pourſuit pas.

Les Hollandois ne connaiſſent pas les duels. La République y a mis bon ordre. Si un barbare d'une Nation polie provoque un Hollandais ; celui-ci fait ſemblant d'accepter : mais, comme il faut ſortir de la Ville, dès qu'on arrive à la porte, où il y garde militaire, l'appelé fait arrêter le duelliſte, à qui il en coûte cent-cinquante florins ; & ſi le duelliſte ſe trouvait national, il ſerait chaſſé de ſon Régiment, déclaré infâme, & incapable de jamais ſervir l'Etat.

Je viens de parler d'une garde militaire : Amſterdam n'en a point au-dedans ; mais ſeulement à ſes portes, pendant le jour. Elle eſt de quatre-cents hommes, qui ſont aux ordres des Bourgmeſtres. Pour la nuit, la Ville eſt gardée par des Compagnies bourgeoiſes ; c'eſt que les Hollandais craignent, pour le trou-

peau, que les chiens ne deviennent loups.

La Maison-de-Ville, qui renferme tous les Tribunaux de Justice & Police, est aussi le Siége de la Banque. La masse d'argent est dans les caves. Mais bien loin de donner un intérêt au particulier qui vient y déposer le sien, il paie quelque chose pour la garde. Ce dépôt est sacré; &, au moment qu'on redemande, on obtient. De cette façon les billets de banque, qui n'ont jamais trompé la confiance publique, tiennent lieu d'espèces, & sont beaucoup plus commodes pour les affaires.

C'est aussi à la Maison-de-Ville que se font les mariages de toutes les Religions, Calviniste, Luthérienne, Anglicane, Ménonite, Anabaptiste, Quaker, Juive, Catholique. C'est devant le Magistrat, sauf ensuite aux époux d'aller se présenter à leurs Ministres respectifs, pour y observer leur rite; & tout vit dans une profonde paix. On compte environ trente-mille Juifs, qui occupent un des plus beaux & des plus grands quartiers de la Ville. Ils y jouissent de tous les droits de Citoyens.

Parmi le grand nombre des Eglises;

(car il en faut pour toutes les Religions) il n'en est aucune marquée au coin de la noble Architecture. L'Eglise-Neuve offre un monument de bon goût. C'est le tombeau de l'Amiral *Ruyter*, celui qui compta presqu'autant de succès que de combats; celui qui, dans une seule année, fut vainqueur dans trois batailles contre les flottes Anglaise & Française; celui dont le Vice-Amiral, M. d'Estrées, écrivait à Colbert: je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir. Il mourut sur son bord, en combattant contre notre Duquesne, en 1676. Ce monument bien mérité est en marbre, & les figures sont belles. Ruyter appuie sa tête sur un canon, oreiller digne d'un Amiral.

La Bourse est un grand bâtiment en briques, vaste cour avec des portiques de la grande manière. Elle surpasse celle de Londres. Ce cirque où l'on combine les jeux de la fortune, n'est pas encore assez vaste, pour la foule des joueurs qu'on y voit journellement depuis midi jusqu'à trois heures. C'est-là qu'on fait des affaires avec les quatre parties du monde.

La salle de la Comédie est bien moins

fréquentée. Bien coupée pour voir & entendre, elle eſt à-peu-près auſſi large que longue. Deux rangs de loges ſeulement, l'ouverture du théâtre grande & noble. En tout cependant elle paraît petite pour une telle Ville, d'autant plus qu'il n'y a que ce ſeul Spectacle (*a*) ; ce qui indique que les habitans ſont trop occupés ou trop économes, pour ſe livrer à l'amuſement. Les Acteurs, pour la plupart, ont un métier dans la Ville. Les Actrices ſont de bonnes mœurs. Celles que j'y ai vues n'y ont pas grand mérite. Enfin la profeſſion de Comédien eſt honnête. On leur donne tant par an, quel que ſoit la recette ; & le reſte eſt deſtiné à ſoutenir les établiſſemens de charité. On jouait *la Colère d'Achille*. J'ignore, n'entendant pas la langue, ſi Achille y conſerve le caractère qu'Homère lui a donné. Mais l'action m'a paru forcenée ; fureur continue, ſans le moindre repos ; des cris de Stentor ; des Rois qui ſe querelaient, ſans dignité. On voyait une groſſe Briſéïs très-maſſive, à la fleur de quarante ans, pour laquelle

(*a*) Depuis la date de ce Voyage, elle a été incendiée.

néanmoins Achille brûlait d'amour, & faisait tant de tapage. La petite Pièce, *les Mariages mal assortis*, se jouait avec plus de naturel. Il y a eu un ballet qui représentait assez bien une kermesse. Comme il ne fallait que des yeux, j'y ai trouvé de quoi m'amuser.

Un cabinet de tableaux m'a fait beaucoup plus de plaisir; c'est celui de M. Brankamp, Catholique de religion, qui a quitté le commerce, dont il n'a plus besoin. L'envie de se faire remarquer & visiter, plus peut-être que sa passion pour les tableaux, lui en a fait acquérir une grande quantité, presque tous de l'Ecole Hollandaise ou Flamande, si ce n'est une Vénus du Titien, & un petit nombre d'autres de différens Peintres. Mais dans cette collection il y a bien du médiocre, & des copies, soi-disant originaux: elle occupe sept à huit pièces d'une belle maison.

Les carrosses d'Amsterdam son montés sur des traîneaux à un seul cheval, surtout les carrosses de place qui se paient un peu plus cher qu'à Paris. Les riches citoyens ont des voitures sur quatre roues extrêmement rapprochées les unes des autres, & dont la voie est fort étroite,

parce que les chemins de terre, hors de la Ville, le long des canaux, sont très-étroits. Il n'est point de pays où l'on ait plus ménagé la terre que dans la Hollande. Il y a aussi de petits carrosses fort jolis, pour les enfans au-dessous de dix ans. La mignone voiture est traînée par un grand chien, & plus souvent par un bouc. L'enfant tient les rènes sous la direction d'un domestique. Un cheval, quelque petit qu'il fût, ne donnerait pas la même sûreté, & d'ailleurs on ne voit que des colosses dans le pays, chevaux lourds & peu exercés à la course.

Nord-Hollande.

J'ai coupé mon séjour à Amsterdam, par le voyage de la Nord-Hollande, pays moins bruyant, mais très-piquant par sa singularité. Le premier Village qui se présente, c'est Purmeren. Nous avons quantité d'anciennes Villes en France du troisième ordre, qui ne sont ni aussi grandes ni aussi peuplées, & qui gagneraient beaucoup à être aussi jolies.

Purmeren.

Le second sur la route, c'est Brook. Toutes les maisons y sont de bois; mais toutes enjolivées par la peinture, & autres petites décorations fort variées. Les

Brook.

rues ſont étroites, pavées de briques en marqueterie, plus reſſemblantes à des corridors qu'à des rues. On n'y voit aucune eſpèce de voiture ; tout y favoriſe la propreté. Elle eſt ſi exceſſive que les portes des maiſons ne s'ouvrent que pour les baptêmes, les mariages & les enterremens. On craindrait que des pieds poudreux ou fangeux n'apportaſſent dans les appartemens quelque malpropreté. L'entrée ordinaire eſt un guichet dérobé par derrière ; on prendrait ce village pour l'aſyle du ſilence & du repos. Il n'y a preſque point de payſans ; ceux qui l'habitent ſont des gens qui ſe retirent du monde avec de bons capitaux.

Horn. De Brook un canal m'a porté à Horn, Ville du troiſième rang : c'eſt un bon havre ſur le Zuiderzée ; ce qui la rend fort marchande.

Enchuyſen. Le lendemain une voiture de terre, faute de canal, m'a mené à Enchuyſen ; cette Ville eſt une preſqu'iſle en forme de croiſſant, lavée par le Zuiderzée. La terre étant beaucoup plus baſſe que la mer, il a fallu de très-fortes digues,

de la hauteur de quinze & vingt pieds, ſous peine d'être ſubmergé. Enchuyſen a eu la gloire, diſent les gens du pays, d'avoir ſecoué la première le joug des Eſpagnols. Il s'y fait un grand commerce de harengs & autres poiſſons ſalés.

Il a fallu revenir à Horn pour gagner Alcmaer, Capitale de la Nord-Hollande, au milieu des terres. On y voit deux rues d'une longueur & d'une beauté frappante; l'une avec un canal fort large, bordé d'arbres; l'autre ſèche. Il y a hors de la Ville un jardin public, beaucoup plus grand que les Tuileries, dans un goût moitié français, moitié anglais, avec une prairie & des troupeaux dans le centre. On y a pratiqué une allée tournante à la circonférence, ornée dans toute ſon étendue de petites maiſons de campagne, & d'un canal. Tout cela jette dans ce jardin une variété délicieuſe. Alcmaer.

On connaît la réputation de la Hollande en général, pour la culture des fleurs: Alcmaer n'y a pas peu contribué. Les Florimanes de Paris ſeront moins étonnés que le vulgaire, de ce que je vais

dire. Les Regîtres de la Ville atteſtent qu'en 1637 on vendit publiquement, au profit de la maiſon des Orphelins, cent-vingt tulipes avec leurs cayeux, pour le prix de quatre vingt-dix-mille florins. Une ſeule, nommée le *Viceroi*, fut vendue quatre-mille-deux-cents-trois florins: une autre, l'*Amiral d'Enchuyſen*, cinq-mille-deux-cents florins.

J'ai fini le tour de la Nord-Hollande, par Sardam. Le canal que l'on prend à Alcmaer, en s'élargiſſant, ſe transforme en une grande étendue d'eau qui ne permet plus le tirage, mais la voile : c'eſt un bras de mer qui continue juſqu'à Sardam.

Sardam. Sardam eſt un village immenſe, bâti ſur pilotis, coupé de canaux dans ſa totalité, comme Veniſe. On y apperçoit une quantité prodigieuſe de moulins-à-vent, occupés à ſcier des bois de conſtruction pour la Marine. Tous les habitans ſont charpentiers ; tant d'ouvriers, avec des matériaux toujours prêts, peuvent conſtruire une flotte en peu de jours. C'eſt-là que ſe fabriquent les vaiſſeaux qui vont aux Indes. J'en ai vu pluſieurs ſur les chantiers. La petite maiſon du Charpentier *Pitre* eſt devenue bien

célèbre, par un apprentif qui a créé la Marine d'un grand Empire. Cet apprentif fut le Czar Pierre en 1697 ; j'ai vu le mauvais lit où il couchait, & la petite table sur laquelle il buvait de la bière avec le bon Pitre son Maître. Si, avant lui, on eût peint un Empereur la hache à la main, on aurait eu bien de la peine à deviner ce symbole. La veuve du bon Pitre, à présent âgée de quatre-vingts ans, vit à trois lieues de Sardam ; c'est sa fille qui occupe la maison.

Quand on parle des Nord-Hollandais, on imagine un peuple à peine civilisé : c'est une erreur. Avec des mœurs très-simples, ils ont les arts & les commodités de la vie ; à-peu-près comme dans la Hollande, les femmes y sont fort blanches, avec des traits piquans, & une taille assez légère. La couleur dominante des cheveux c'est le blond, ou le châtain-clair, qui se marient avec de grands yeux bleus. Si la fraîcheur du teint, si la fleur de la santé indiquent la bonté du lait ; c'est-là où l'on devrait chercher des nourrices ; aussi les enfans y ont-ils l'air de petits Amours champêtres. Toute la Hollande est couverte de troupeaux ; mais la Nord-Hollande en fourmille ; &,

comme elle a moins de commerce que la Hollande, elle est plus l'image de la vie pastorale. Tous les canaux qui traversent la Nord-Hollande, sont bordés de maisons à petite distance. Par exemple, de Horn à Enchuysen, étendue de trois lieues ; c'est une espèce de village continu, où chaque habitant a son potager & sa part de prairie ; il semble voir l'exécution de la loi agraire que le peuple Romain demandait à si grands cris.

Revenu à Amsterdam, j'ai donné mon tems à des instructions générales sur le commerce de la Hollande, dont voici quelques points capitaux. Cette République a plusieurs avantages dans la rivalité du commerce. Il est démontré dans le commerce, que la Nation qui a le plus d'argent, fait les plus grands profits. La Hollande est cette nation : elle prête aux autres, & n'emprunte rien. Le mot de dette nationale ne se prononce pas dans ses finances. Livrée au commerce d'économie, elle achète le luxe d'une nation pour le porter à une autre, sans en garder pour elle, n'en voulant que le profit ; c'est bien un commerce d'économie en tout sens. Elle emploie

beaucoup de vaisseaux, & le moins d'hommes qu'il est possible. D'ailleurs, point d'Etat dans l'Europe où l'intérêt de l'argent soit aussi modique : un Négociant qui peut emprunter à trois, & même à deux & demi pour cent, a bien de l'avantage sur celui qui ne peut emprunter qu'à cinq & à six; mais la Hollande ne se contente pas de voiturer d'un pole à l'autre les denrées & les marchandises de l'Univers, elle trafique aussi de l'esprit des Nations. Sa Librairie forme une branche de commerce très-florissante, & plus certaines Nations gênent la presse, plus elle se réjouit. Enfin on sait que la Nation qui règle le change, est celle qui a le plus d'argent; & que les profits répondent à la grandeur des capitaux. Tel est l'état du commerce en Hollande.

Je ne m'attendais pas à rencontrer dans cette Ville un personnage célèbre, qui a lutté, pendant deux campagnes, contre les forces de la France. Il attirait la curiosité publique. L'auberge où il était logé ne désemplissait pas; & la foule était dans la rue. *Paoli* n'a ni la taille, ni l'air héroïque : il n'a pas même l'air Italien. Sans être grand, il a les épaules assez larges, le teint fort blanc,

des cheveux blonds, une physionomie douce & modeste. Il a été flatté du propos d'un matelot qui avait passé vingt-quatre heures, jour & nuit, dans la rue, pour le voir & lui parler; ce qu'on lui procura enfin. Le Général lui faisant une espèce d'excuse d'avoir exercé sa patience, il répondit: je suis content, puisque j'ai vu un homme qui a voulu rendre les Corses aussi libres que moi. La Ville ne lui a fait aucun honneur public: mais tous les principaux l'ont fêté. C'est ainsi que le Prince Stathouder en a usé lui-même dans sa Cour à Loo.

Harlem.

D'Amsterdam un beau canal m'a porté à Harlem, toujours au milieu des maisons de plaisance, ou des habitations rustiques, qui ont aussi de quoi rejouir les yeux. Harlem est une Ville du second rang, très-renommée par la beauté de ses toiles. Si on doit ajouter foi à une inscription gravée sur la maison où naquit un Bourgeois de cette Ville, *Laurent Coster*, sans cet Artiste célèbre les Sciences auraient manqué du plus grand moyen qu'elles ont pour se conserver & se répandre. Voici l'inscription traduite en français.

POUR L'ÉTERNEL SOUVENIR.

L'ART DE L'IMPRIMERIE, CONSERVATRICE DE TOUS LES ARTS, A ÉTÉ INVENTÉE ICI POUR LA PREMIERE FOIS.

On montre à l'Hôtel-de-Ville le premier Livre imprimé. Il eſt intitulé : *Speculum humanæ Salvationis.* Si l'Allemagne diſpute cette gloire, voici peut-être le mot de l'énigme. Coſter aura trouvé les premiers caractères fixes, *Guttemberg* & *Fauſt* les auront détachés, pour leur donner la mobilité ; & enfin *Schoeffer* aura ſubſtitué des caractères de fonte à ceux de bois. Telle eſt la marche ordinaire des Arts.

La mer de Harlem n'eſt autre choſe qu'un Golphe, qui était, il y a trois ſiècles, un terrein cultivé, où l'on voyait pluſieurs Villages. Ces changemens récens de terre en eau, & d'eau en terre, font conjecturer que dans les ſiècles où l'on n'écrivait rien, il s'en eſt fait beaucoup d'autres, & qu'il s'en fera encore.

Mon projet était de me rendre le lendemain à la Haye ; mais M. Van Marſélis, Echevin d'Amſterdam & Banquier, envoyé autrefois à Verſailles pour un

traité de Commerce, m'a retenu pendant quelques jours dans ſa campagne à Nordrik. Quand il s'agit des Villages de la Hollande, il faut toujours ſuppoſer qu'ils ont l'air Ville, tant par leur étendue, que par la beauté des rues. J'ai remarqué dans la famille de l'honnête Echevin, ainſi que dans pluſieurs autres, que les jeunes demoiſelles en Hollande ôſent avoir des yeux & une langue. Elles figurent dans la converſation avec des manières ſimples, qui ſe reſſentent d'une liberté décente. Il y a plus: une épouſe, ne perdant jamais de vue l'engagement ſacré qu'elle a pris, montrera toujours plus de retenue & de ſévérité qu'une vierge.

On remarque dans ce canton qui touche les dunes, terrein ſablonneux, une grande quantité de jardins botaniques. L'induſtrie tire du ſable de quoi s'enrichir, en fourniſſant la Pharmacie. Un autre avantage pour ce canton; c'eſt que l'eau n'eſt pas ſaumâtre, comme ailleurs, où la hauteur de la mer corrompt les eaux. On a trouvé le ſecret de faire croître ſur les dunes certaines herbes qui reſſemblent à des joncs, & qui empêchent que le vent, par ſon action continuelle, n'emporte à

la fin les dunes qui servent de digues à la mer, & qui abondent en lapins exquis.

La Haye.

De Nordtik je me suis rendu à la Haye le 20 Septembre. La Haye est effectivement, comme on le dit, le plus grand & le plus beau Village de l'Europe, par son étendue, par sa population d'environ trente-mille âmes, par la beauté de ses canaux, de ses rues, de ses hôtels & de ses places. C'est la résidence des Etats-Généraux, des Ambassadeurs & du Stathouder. C'est le centre du Gouvernement. Ce Village sans murailles, plus décoré qu'une Ville, n'en a cependant pas le rang ; & il est sans voix aux Etats.

Parmi plusieurs places remarquables on distingue le *Pleyn* ; c'est un vaste quarré, orné de belles maisons. C'est-là où se fait la parade ; on y entend chaque jour une musique flatteuse, plutôt qu'une marche militaire ; outre deux Régimens de garnison habituelle, infanterie & cavalerie, le Stathouder a ses Gardes-du-Corps. On imagine bien que, dans un Etat fondé sur le commerce, on n'exige pas des preuves de noblesse, pour entrer dans cette troupe distinguée.

Le Palais du Stathouder n'a rien de re-

marquable pour l'architecture ni la symmétrie : édifice de briques ; les appartemens sont commodes, sans magnificence : les États-Généraux s'y assemblent, chaque Province y a une Salle; &,quoique le Stathouder n'ait point de voix dans les États, il a pourtant sa place marquée dans toutes les Salles; c'est un fauteuil distingué & élevé, où il paraît présider, par honneur de représentation; mais il a d'ailleurs de grandes prérogatives ; il est le conservateur des loix & des résolutions, le maître & le distributeur de tous les emplois militaires, sur mer & sur terre ; car il est tout à la fois Grand-Amiral & Capitaine-Général des armées de terre : cependant il ne peut faire ni la paix ni la guerre, ni ordonner un denier d'impôt, & les Ambassadeurs ne le connaissent pas. La Noblesse lui est fort attachée, comme à la source des graces. Cette Noblesse est sortie du gouvernement Espagnol, avant la révolution : on n'y en fait point de nouvelle, ni par charge ni par argent : c'est principalement à la Haye qu'elle s'est rassemblée; de là cette Ville est beaucoup moins marchande que le reste de la Hollande.

Il y a dans le Palais du Stathouder un

Cabinet d'Histoire naturelle fort riche ; on y apporte les contributions de tous les pays. J'y ai vu un serpent à sonnette, vivant, long de six pieds : on l'a irrité, & la sonnette s'est fait entendre sans discontinuer : elle est placée à l'extrémité de la queue, de la forme & de la couleur d'une pomme de pin dessèchée ; son venin est si exalté que l'animal qu'il pique meurt en trois minutes. Il y avait trois semaines qu'un navigateur l'avait apporté de l'Amérique septentrionale ; on lui donnait pour toute nourriture quelques oiseaux, souris ou grenouilles, dont j'ai vu les cadavres entiers dans sa cage ; s'il s'en nourrit, ce ne peut être qu'en suçant leur sang.

La Salle de la Comédie ne vaut pas celle d'Amsterdam : c'est Comédie Française, &, si habituellement elle n'est pas mieux jouée que ce que j'ai vu, les Acteurs ne doivent pas s'enrichir. Au reste, comme l'extérieur de la Religion est plus sévère en Hollande que dans la Catholicité, il y a quatre fois par an relâche au théâtre pour quinze jours, à cause de la Cène ; & durant ces quatre quinzaines tout amusement cesse, jusqu'aux coteries. Je dis coteries, car en

Hollande il n'y a point de ces converſations ouvertes, ſi favorables aux étrangers, comme en Italie & à Londres: mais ſans voir autant de monde dans les coteries, on peut s'y amuſer. Un voyageur qui tomberoit dans une des quinzaines religieuſes, ſerait réduit à une eſpèce de retraite.

J'aurais été bien fâché de quitter la Haye, ſans en avoir vu tout le brillant. A mon arrivée le Prince Stathouder & ſa Cour étaient à Loo, maiſon de chaſſe & de plaiſance, dans la Province de Gueldre. En attendant ſon retour, je m'étais procuré des entrées en différentes maiſons où je paſſais des heures fort agréables, & ſur-tout dans celle de notre Ambaſſadeur (a), où l'on trouve tout à la fois la politeſſe, la bonté & la magnificence. Quand je voulais m'inſtruire ſur le gouvernement & les mœurs, j'allais trouver M. de Larrey, Secrétaire & Conſeiller Intime du Prince, & bien digne de ſa place. Quand je voulais parler ſcience, je m'adreſſais à ſon Bibliothé-

(a) M. le Baron de Breteuil, aujourd'hui Ambaſſadeur à Vienne.

caire, M. de Joncourt, homme fort honnête & fort instruit : c'est un Français réfugié qui a cherché une autre patrie, & il l'a trouvée. La Bibliothèque dont il a la direction, n'est meublée que de livres choisis, & on l'augmente sans cesse.

Enfin le retour du Prince & de la Princesse a ramené le mouvement & les plaisirs publics. J'ai eu l'honneur de leur être présenté. Le Prince est d'une taille moyenne, avec un air martial. La Princesse est grande, bien faite, avec une physionomie douce, & un sourire gracieux. L'une & l'autre ont une empreinte de bonté sur le visage. Quoique le Stathouder ne soit pas Prince Souverain, il est d'usage à la Haye, en parlant de son Palais, de dire, *la Cour*, & on nomme Cercles les assemblées qui s'y tiennent deux fois la semaine. J'ai assisté à une ; elle était nombreuse, & ornée en hommes & en femmes. Le Prince & la Princesse ont d'abord parcouru tous les rangs, en disant un mot de politesse à tout le monde ; le jeu a rempli le reste du tems. La Cour donne aussi des bals parés, point de masqués. Il n'y en a pas même dans la Salle du Spectacle.

Les mafques ne fourniraient pas affez pour les frais.

On remarque à la Haye des mœurs plus polies, des habillemens plus recherchés, des tables mieux fervies, des voitures plus élégantes; & en général tout ce que nous appellons le bon ton y a beaucoup plus fructifié, que dans le refte de la Hollande; cela doit s'attribuer à la réfidence du Stathouder, des Ambaffadeurs & de la Nobleffe; mais les fages Hollandais ne regrettent point tous ces avantages.

En parcourant la Ville, quand je me fuis trouvé fur la place où l'infortuné *Barnevelt*, Grand-Penfionnaire, après avoir fervi quarante ans fa République, eut la tête tranchée pour fa récompenfe, je n'ai pu m'empêcher de réfléchir triftement fur les dangers des querelles religieufes dont la politique fe fert tôt ou tard, pour verfer le fang qui lui nuit: &, lorfque ce reffort lui manque, elle fçait en remuer d'autres. Dans les rues que je fuivais, les deux frères de *Wit* revinrent à ma mémoire. Je les voyais traînés, maffacrés par une populace furieufe qui déchirait fes protecteurs.

Un monument de reconnaiffance patriotique,

triotique, dans la grande Eglise Hollandaise, m'a tiré de ces tristes réflexions; c'est le tombeau de l'Amiral de Vassenaer, Baron d'Opdam, qui périt dans un combat naval contre les Anglais. Son vaisseau sauta en l'air. Les bas-reliefs en marbre, comme tout le monument, racontent le fait. Quant à l'Eglise, elle n'a rien de distingué: les Juifs Allemands & Portugais ont disputé à qui aurait la plus belle Synagogue. Les Portugais sont plus riches & plus considérés que les Allemands; & cela est ainsi dans les sept Provinces.

Les dehors de la Haye sont d'un agrément fort varié. En sortant par la porte orientale, on entre dans un bois touffu, & percé de routes tortueuses. On y voit un château du Stathouder, qu'on nomme la Maison-du Bois: l'architecture en est fort simple: les dedans ont de quoi plaire: beaux appartemens, sur-tout la salle d'Orange, exécutée par les ordres de la veuve du Prince Frédéric-Henri, troisième Stathouder. On voit sur les murs les hauts faits de Frédéric, peints par Jordan, Artiste Flamand. Il y a d'autres tableaux; Vulcain & les Cyclopes, par exemple. Ce morceau est du moins de

l'Ecole de Rubens, & presque digne de lui. La Ménagerie est peuplée de beaucoup d'animaux rares : des Chevreuils de Surinam, excellens sauteurs ; chaque saut les avance de douze à quinze pieds ; ils vôlent : un petit Cerf du Gange, haut d'un pied & demi, avec deux petites dagues, sans andouillets : l'Oiseau couronné de Banda, portant sur la tête une aigrette couleur de feu, & le corps ardoise, de la grosseur d'une Oie : une Civette : un Oiseau de proie, qu'on appelle le Roi de Vouvons ; il est de la grandeur de l'Aigle, mais plus mince : deux Pélicans, mâle & femelle : la femelle est beaucoup plus petite ; le mâle en est fort jaloux : car il s'élance sur quiconque veut en approcher.

Une belle route, bordée de quatre rangées d'arbres, mène de la Haye à Scheveling, joli Village à la distance de trois milles, sur la mer du nord. La route perce les dunes. Ce Village n'est peuplé que de Pêcheurs. On y fait quantité de parties de plaisir, pour manger du poisson. On ne voit sur cette plage que des bateaux de Pêcheurs, point de bâtimens de commerce. La mer y est fort orageuse. Des Pêcheurs venaient d'en tirer un

arbre qui présente un phénomène peu connu dans l'Histoire Narurelle.

A cet arbre sont attachés des milliers de gros vers, longs d'un pied & plus, diamètre de six lignes, transparens comme du crystal un peu terne. Ils tiennent par la queue à l'arbre, & la tête est enfoncée dans une coquille bivalve, avec deux fentes vers la sommité. Quand le ver ouvre sa coquille, il en fait sortir une antenne frangée & frisée, qui s'allonge & se roule alternativement. Il y a apparence que dans la mer il prend sa nourriture par-là. Peut-être aussi en tire-t-il de l'arbre auquel il adhère par la queue; car celui que j'en ai détaché pour l'apporter à la Haye, a commencé à noircir & se gangrener trois ou quatre heures après. Cette mort a débuté du côté de la tête. Les milliers que j'ai laissé collés à l'arbre, étaient encore pleins de vie, quoique pêchés depuis quinze jours & plus.

A moitié chemin de Scheveling est une maison de campagne, remarquable par ses jardins dans le goût anglais. Elle appartient au Comte de Bentink, fils de Milord Portland, favori du Roi Guillaume III. Il m'a paru qu'il se piquait de faire les honneurs de la Ville aux Etran-

gers. Son fils, Capitaine de haut-bord en Angleterre, a inventé ou perfectionné une machine qui étonne par sa quantité de force. Je l'ai vue en action sur un arbre de haute-futaie, & le déraciner prestement. L'Inventeur m'a dit qu'il se flattait de pouvoir, avec cette même force, tirer un vaisseau chargé du fond de la mer.

J'ai fait une promenade à un autre Village, *Loosduyn*, où j'ai vu l'authenticité d'un prodige dans un autre genre. On lit dans l'Eglise Paroissiale une ancienne inscription très-longue, & très-détaillée, qui prouve que de tout tems les sots ont aimé le merveilleux. L'inscription historique raconte l'accouchement monstrueux d'une Comtesse de Hollande, qui mit au monde 365 enfans, par punition divine. Et comment douter, puisqu'on vous montre les deux bassins de cuivre, où furent arrangés ces petits embryons pour recevoir le Baptême ?

Ryswic, simple Village dans ces environs, n'est devenu célèbre que par le Traité de Paix qui s'y fit entre la France & les Provinces-Unies en 1697.

En voyageant, on a toujours quelque

voyage imprimé pour guide. Ces guides vous indiquent aſſez bien les monumens permanens. Il n'en eſt pas de même des objets tranſitoires de curioſité, qui n'exiſtaient pas au tems du Voyageur qui a écrit; &, pour ſurcroît, il arrive ſouvent que les gens de la Ville ne vous inſtruiſent pas aſſez. C'eſt ce qui m'était arrivé dans mon ſéjour à Rotterdam.

On ne m'avait point parlé d'un cabinet qui a beaucoup de célébrité: magaſin de Porcelaines les plus belles, les plus grandes & les plus rares, des Laques très-recherchés, des Verres gravés avec une ſingulière délicateſſe, des Coquilles de toute eſpèce, l'Hiſtoire de Louis XIV en médailles, des Gravures magnifiques, des deſſins originaux des grands Maîtres, & une ample collection de Tableaux, tous de l'Ecole Flamande & Hollandaiſe. L'homme de goût qui poſſède ces tréſors, qu'on eſtime ſix-cent-mille florins, eſt un Marchand de fil, qui en vend encore pour deux ſols. Sa maiſon, trop petite pour expoſer tant de raretés, lui en fait louer une autre; encore eſt-il obligé d'entaſſer ce qu'il garde dans la ſienne. Prenant congé de la Haye, je n'ai pas regretté mon ſecond voyage à Rotter-

dam ; & d'ailleurs j'ai eu encore du plaisir à revoir la statue d'*Erasme*, l'un des premiers qui a tiré notre Littérature des ruines où elle était.

Delft. De Rotterdam j'ai passé à Delft, Ville qu'on admirerait, si elle n'était pas dans le pays des belles Villes. L'Eglise-Neuve renferme le tombeau de Guillaume I, le Fondateur de la République & le Père de la Patrie. Il n'y avait que le fanatisme qui pût assassiner un tel homme. Le monument qu'on lui a élevé est de marbre blanc. Quatre Vertus en bronze, la Foi, la Justice, la Patience & la Liberté, ornent les quatre coins du sarcophage, sur lequel est couchée la statue de Guillaume en marbre. A ses pieds est l'effigie de son chien qui, dit-on, regrettant son maître, refusa toute nourriture, & mourut peu de jours après. Sur le devant du mausolée est une autre effigie en bronze du même Prince représenté assis. Les gens de goût demanderont sans doute : pourquoi deux effigies ?

Dans un autre Temple est un monument à l'honneur du fameux Amiral *Tromp*, qui cessa de vivre & de vaincre en 1655. Il est couché sur un gouvernail

de navire, & sa tête repose sur un canon au milieu des trophées de toute espèce.

Dans le même Temple, le mausolée de Pierre *Hein*, fils d'un Pêcheur, d'abord Mousse, & parvenu par degrés à la place d'Amiral. Il fut tué à la tête de la flotte qu'il commandait, au moment même qu'il remportait une victoire sur les Espagnols. Les Etats firent une députation à sa mère pour la complimenter sur la mort de son fils. Cette bonne femme n'était point sortie de sa première condition. *Je l'avais bien prévu*, répondit-elle aux Députés, *que Pierre périrait comme un misérable qu'il était: il aimait trop à courir, il n'a que ce qu'il mérite.*

Enfin dans ce même Temple un marbre en relief, qui représente la tête de *Leuvenhoek*, si célèbre par ses expériences physiques & ses découvertes.

Le savant *Grotius*, né aussi à Delft, méritait bien sans doute les honneurs d'un monument. Mais, par une fatalité assez commune aux génies supérieurs, persécuté dans son pays, il vécut & mourut expatrié, en remplissant l'Europe de son nom.

Delft a une branche de commerce fort considérable; c'est une manufacture

de fayence qui approche de la porcelaine.

On ſait que les cicognes ont un droit d'hoſpitalité dans toute la Hollande. On ſerait mal venu à en tuer une... Elles y ſont comme ſacrées, ſans que cela tienne à la ſuperſtition ; mais probablement à l'utilité dont elles ſont, en détruiſant, pour ſe nourrir, les ſerpens & les inſectes qui déſolent les jardins. Elles font leurs nids ſur les toîts des maiſons. Les Naturaliſtes qui aſſûrent que ces oiſeaux vivent toujours en famille, avec une réciprocité durable d'affection & de ſervices, croiront ſans peine ce qu'on m'a raconté à Delft. Au milieu d'un grand incendie, dans la ſaiſon de la reproduction, les pères & les mères cicognes couvraient leurs petits de leurs aîles, pour en écarter les étincelles. On en vit même aller chercher de l'eau pour la dégorger dans le nid. Il y en eut enfin qui ſe laiſſèrent brûler avec leurs enfans.

Leyde. On va en trois heures de Delft à Leyde ; c'eſt, après Amſterdam, la plus grande Ville & la plus peuplée de la Hollande ; on y compte ſoixante-mille habitans ; elle a beaucoup de rues auſſi

frappantes par la longueur que par la propreté; plusieurs sont plantées d'arbres; un bras du Rhin, qui conserve encore son nom, traverse la Ville, en fournissant plusieurs canaux qui la partagent en cinquante isles, & va se perdre à une lieue dans les sables de Catvick; ce n'est plus qu'un ruisseau, lorsqu'il entre dans l'océan. Les égoûts souterrains de Leyde sont plus utiles que de beaux monumens qu'on vante tant : un de ces égoûts, long d'un quart de lieue, sous la plus belle rue, reçoit des bateaux pour le nettoyer.

La fabrique des draps surpasse toutes celles de la Hollande; on en porte une grande quantité dans le Levant. Son Imprimerie n'est plus aussi renommée qu'au tems des Elzevirs; mais tout le monde sçavant connaît la réputation de son Académie ou Université. Les Scaliger, les Saumaise, les Hensius, les S'gravesende, les Boerrhaave, & tant d'autres d'un mérite si distingué, y ont donné des leçons.

J'avais une lettre pour M. Allamand, Professeur en Physique expérimentale, & en Histoire naturelle. Je l'ai surpris au milieu d'une leçon, dans le cabinet

même destiné à l'Histoire naturelle. La leçon finie, il m'a montré les richesses du cabinet.

Il y en a de tous les genres, assez pour instruire, sans néanmoins que la collection soit aussi considérable qu'en d'autres Villes de l'Europe; j'y ai vu un animal empaillé d'une forme singulière, & d'une taille prodigieuse; il naît en Afrique; c'est le Camélo-Panthère, ou Girasse; sa peau est mouchetée; les jambes, le cou & la tête sont fort grêles; il tient du chameau; sa tête, qui ressemble à celle du cerf, s'élève à la hauteur de vingt-deux pieds: il vit plus de feuilles que d'herbes, & il atteint à la cime des arbres; il a servi de spectacle & d'ornement de triomphe dans l'ancienne Rome.

On y montre aussi un Hippopotame, cheval aquatique, animal amphibie, fort commun dans les grands fleuves de l'Afrique, plus gros que le Rhinoceros; ses jambes courtes & grosses portent un corps d'un volume énorme: il a deux défenses de la longueur d'un pied ou peu s'en faut: tantôt il habite le fond des eaux, & se nourrit de poissons; tantôt il vient paître l'herbe & les légumes:

s'il eſt attaqué dans l'eau par une chaloupe, il vient auſſi-tôt à l'abordage, & ſe bat juſqu'à la mort.

Le Cabinet d'antiquités n'offre pas de l'excellent, point d'ouvrage Grec.

Celui d'Anatomie, formé par le Profeſſeur Albino, n'a rien de curieux pour les yeux ordinaires; mais un ſçavant Anatomiſte y ſerait en admiration: ce ſont toutes les parties du corps humain, vues intérieurement & injectées dans des bocaux.

Le Jardin des plantes & un Obſervatoire ſe joignent aux autres Facultés. Ce vaſte édifice, formé d'un Couvent de Religieuſes, & de pluſieurs maiſons qu'on y a réunies, n'eſt rien quant à l'Architecture, la ſymmétrie & l'enſemble; mais il eſt beaucoup pour les connaiſſances humaines. Toute la ſcience dans cette Univerſité ne prétend s'appuyer que ſur l'expérience. Point d'hypothèſes, point de ſyſtêmes, & les Profeſſeurs diſent qu'ils n'ont que la foi des yeux, au lieu des yeux de la foi.

L'eſprit Hollandais eſt ſi tolérant, ſi pacifique, que la Ville conſentirait peut-être, ſans beaucoup de peine, à l'établiſſement d'une chaire Catholique de

Théologie, pour conſerver des Ecoliers, qui, après s'être inſtruits à Leyde dans les autres Sciences, vont étudier la Doctrine Catholique à Louvain.

Leyde ne m'a point paru aſſez reconnaiſſante pour les Sçavans qui l'ont illuſtrée. Je n'ai vu qu'un ſeul monument conſacré à Boerrhaave; c'eſt une urne de marbre, de forme antique, avec une inſcription vraiment lapidaire par ſa ſimplicité. La Hollande, comme tant d'autres pays, devrait ſe mouler ſur l'Italie, pour conſerver la mémoire de ceux qui ont conſervé & perfectionné les Sciences.

Les Tailleurs de Leyde tirent une ſorte de gloire d'avoir eu dans leur Communauté le trop fameux Jean de Leyde. On montre encore l'établi de ce Patriarche des Anabaptiſtes, qui ſe fit couronner Roi à Munſter, pour périr enſuite dans les ſupplices.

Utrecht. De Leyde je me ſuis rendu à Utrecht, diſtance de ſix lieues; c'eſt une Ville de trente-mille ames; ſes canaux viennent du Rhin. Si elle n'égale pas les autres Villes de Hollande par les agrémens du dedans, les dehors en ſont charmans:

c'eſt un mélange de jardins potagers, de pépinières, de maiſons de campagne, & de promenades plantées : le mail, jeu d'exercice & d'adreſſe très-bon à conſerver, eſt un des plus longs & des plus beaux qui exiſtent. Il s'étend entre pluſieurs rangées d'arbres, & de jolies maiſons qui ont vue deſſus. Cet amas de jardins, de boſquets, de maiſons ſans prétention, forme un champêtre délicieux qui règne à une lieue de profondeur tout autour de la Ville. On dit qu'au printems la Muſique des Roſſignols y eſt d'un grand effet.

Utrecht eſt la rivale de Leyde, dans la carrière des Sciences. On enſeigne, dans ſon Académie, tout ce qui peut former le raiſonnement & le goût. Pour le Latin il faut l'apporter des Ecoles ; en ſorte que les plus jeunes diſciples de l'Académie ont environ ſeize ans. Ils ne ſont point gênés pour l'aſſiduité aux Leçons. On les pique d'honneur, en leur laiſſant toute la liberté des hommes faits, & s'ils ſont quelque choſe contre les Loix ou la Société, ils n'ont d'autres Juges que leur Profeſſeurs mêmes. Ordinairement leur cours d'étude eſt de cinq à ſix ans. On voit par-là que l'édu-

cation, que l'on regarde ailleurs comme finie à ſeize ans, ne fait que commencer en Hollande.

On montre, dans une Salle de cette Académie, le Temple de Salomon ; modèle en relief & fort en grand, exécuté par un Profeſſeur très-verſé dans l'Hébreu, & les antiquités judaïques. Les Juifs, en le voyant, s'attendriſſent juſqu'aux larmes, & s'enflamment ſur la reconſtruction de Jéruſalem.

Le Profeſſeur qui avait la politeſſe de m'ouvrir toutes les portes, enſeigne les Mathématiques : ſon Obſervatoire eſt bien médiocre pour le bâtiment & même pour les inſtrumens. Il eſt auſſi Profeſſeur de Phyſique.

Utrecht fut au pouvoir de Louis XIV, dans la guerre de 1672. Lorſqu'il y fit ſon entrée, le Cardinal de Bouillon, Grand-Aumônier de France, fit la cérémonie de purifier & rebénir la grande Egliſe, où il chanta la Meſſe & le *Te Deum* : mais, quatre mois après, la France ayant perdu cette conquête, les Miniſtres de la Religion Proteſtante purifièrent & rebénirent à leur tour. Prendre & rendre ; voilà ſouvent à quoi aboutiſſent les guerres les mieux conduites ; ce qui en reſte, c'eſt la déſolation.

Nos Janséniſtes réfugiés ont trouvé un aſyle dans cette Ville. J'ai vu officier leur Archevêque, avec la plus grande ſimplicité; ſans ſa Croix, j'aurais cru voir un Curé de Village en fonction; ſon Archevêché, qui eſt fondé ſur les charités du troupeau, n'excède pas deux-mille florins. Il a deux ſuffragans dans la Hollande, celui de Harlem & celui de Déventer. Lorſqu'un des trois vient à mourir, les deux qui reſtent conſacrent le ſucceſſeur, après qu'il a été élu par les Notables du troupeau, ainſi que cela ſe pratiquait anciennement. Au reſte le troupeau diminue de jour en jour.

Les Etats de la Province s'aſſemblent à l'Hôtel-de-Ville, édifice plus remarquable par ſa grandeur que par ſa beauté. C'eſt-là où ſe tint, en 1713, le célèbre Congrès qui termina la guerre occaſionnée par la ſucceſſion au Royaume d'Eſpagne. L'Europe était étonnée de voir la Hollande jouer le premier rôle dans cette négociation.

Dans le tems qu'Utrecht appartenait à Charles-Quint avec la totalité des Pays-Bas, elle eut la gloire de voir élever un de ſes enfans de la pouſſière où il était né, ſur le thrône Pontifical;

c'était Adrien VI. Son caractère d'auftérité & de réforme le rendit odieux aux Romains qui, à sa mort, écrivirent sur la porte de son Medécin, *au Libérateur de la Patrie.*

On voit, à deux lieues d'Utrecht, une Secte qui a été fort peu éprouvée par la persécution, & qui, par cette raison même, s'est fort peu multipliée : c'est celle des Herrenhouters, autrement des Frères Moraves, branche des Hussites. L'an 1457 fut l'époque où cette Eglise commença à être visible ; on les appelait encore Frères de l'Unité. Le Comte de Zinzendorf donna un asyle aux Frères sur ses terres. Ce Comte est leur vrai Restaurateur, & il reçut de cette Eglise la consécration Episcopale à leur manière ; ils ne subsistent que par les métiers. On loue extrêmement leurs mœurs. Tous les Célibataires des deux sexes vivent en commun dans des quartiers séparés, en s'occupant des Arts, & on prend sur leur gain de quoi les nourrir & les vêtir. Les mariés vivent dans leur ménage comme ailleurs. Ils ont la confiance du public dans le débit de leurs ouvrages ; ce n'est pas qu'ils vendent à meilleur marché; mais c'est que leurs ouvrages sont bien

conditionnés. Le prix s'y attache, rien à rabattre. La Colonie de ces bonnes gens est de trois ou quatre-cents. On voudrait qu'elle fût plus nombreuse, tant on en est content. Dans leurs mœurs & leurs opinions ils sont un peu Quakers. Toujours occupés, sans craindre la misère; jamais agités des passions tumultueuses, ne sont-ils pas à-peu-près aussi heureux que l'Humanité le comporte ?

Laissant Utrecht, j'ai pris la route de Boleduc, ou Bois-le-Duc, d'abord par un canal, comptant ensuite sur le vent, pour m'y porter par la Meuse; mais le vent se trouvant contraire, j'ai pris une voiture de terre qui s'est arrêtée tout court au soleil couchant, sans que je pusse en deviner la cause. J'étais encore à une lieue & demie de Boleduc. Le cocher restait les bras croisés, & moi de l'exhorter à marcher dans une langue qu'il n'entendait pas, & lui n'en était que plus immobile; heureusement un passant qui entendait ce débat, & quelques mots de Français, m'a tiré de cet embarras, en me faisant comprendre qu'il y avait une inondation de la Meuse d'une lieue & demie entre la Ville & moi, inondation dont la vue m'était dérobée par des arbres.

Il a fallu quitter ma voiture pour voguer sur des bas-fonds, à travers les roseaux & l'obscurité. Je ne sais si Ulysse s'ennuya plus en courant les mers ; je croyais n'arriver jamais ; nous avons tenté dix abordages, avant que d'en trouver un praticable.

Boleduc.

Un bon gîte à Boleduc m'a consolé. Cette Ville au confluent de deux rivières, est regardée comme la meilleure place de la Hollande : on n'a rien oublié pour la fortifier : ses ouvrages avancés éloignent beaucoup l'ennemi du corps de la place ; mais ce qui fait sa principale force, c'est qu'elle peut en tout tems s'inonder à une lieue à la ronde.

On s'apperçoit à Boleduc qu'on commence à quitter la Hollande ; les rues, les maisons n'y réjouissent plus les yeux ; la propreté y dégénere ; la porcelaine ne se montre plus dans les Auberges. D'ailleurs rien de remarquable dans cette Ville, que je n'ai fait que saluer en passant.

De-là, pour me rendre à Maeseck en deux journées, je suis entré dans la Principauté de Liége, à quelques lieues de Boleduc ; c'est voyager à travers une

immenſité de bruyères ; auſſi, ſauf quelques villages qui ſont ſur la route, on ne voit ni hameaux, ni troupeaux, excepté quelques moutons. Le gibier y eſt fort bon ; c'eſt dans cette traverſée que la misère a commencé à ſe remontrer à mes yeux, d'une manière d'autant plus frappante, qu'elle contraſte bruſquement avec le riant ſpectacle de la Hollande.

Maeſeck, dans le pays de Liége, ſur la rive gauche de la Meuſe, n'offre rien d'intéreſſant que ſa ſituation.

A deux lieues de Maeſeck eſt une Abbaye de Chanoineſſes, de la plus haute Nobleſſe. L'Abbeſſe, qui n'y réſide pas, eſt une Princeſſe Palatine : il y a neuf Prébendes, & dans la même Egliſe un Chapitre de Chanoines. Les deux chœurs occupent les deux extrémités de la nef. J'ai cru d'abord que les Chanoineſſes, qui ſont preſqu'autant de Princeſſes, & qui jouent le premier rôle, avaient une juriſdiction ſur les Chanoines, à qui on ne demande point de preuves de nobleſſe. C'eſt ainſi que l'Abbeſſe de Fontevraux, ſelon la fondation du Bienheureux Robert d'Arbriſel, domine les Religieux du même Ordre. Ce n'eſt pas de même ici. Les Chanoineſſes

& les Chanoines ſont indépendans les uns des autres, pour ne dépendre que du Pape, quant au ſpirituel ; car l'Abbeſſe eſt Souveraine temporelle. L'Abbaye, & le bourg qui y tient, portent le nom de *Thorn*.

J'y ſuis arrivé dans un tems de réjouiſſance ; c'était la kermeſſe. J'y ai vû ſur un théâtre moitié payſan, moitié bourgeois, théâtre de ſociété, une *Eſther* Flamande ; apparemment on ſçavait, par les recherches du coſtume du tems, qu'Aſſuérus aimait la table ; car en trois actes conſécutifs on a ſervi trois banquets royaux. Mais une choſe y fait honneur à Aſſuérus, c'eſt que les trois mêmes pâtés qui avaient figuré au premier & au ſecond feſtin, reparaiſſaient au troiſième, & rien de plus : pas le moindre fruit, pas la moindre ſucrerie pour la belle Eſther ; économie louable pour ne pas ſurcharger le peuple par la dépenſe de la Maiſon Royale, & pour modérer le luxe ; c'eſt prêcher d'exemple.

On peut conjecturer auſſi qu'Aſſuérus, mangeant beaucoup & ſouvent, avait un ſommeil facile ; car, toutes les fois que, la toile ſe levant, on le voyait ſur ſon thrône, il fallait l'éveiller. Vraiſembla-

blement c'était la mode du tems de règner en dormant ; quoi qu'il en soit, le superbe Aman a été pendu haut & court. Les bourreaux ont fait leur personnage à merveille, & le pendu aussi, car il agonisait le plus tristement du monde ; mais Mardochée a subitement égayé la scène, en dansant joyeusement avec deux Rabins, en présence du pendu. Les trois danseurs étaient affublés d'une longue jacquette noire. On croyoit voir trois sacs à charbon en cadence.

Je comptais ne donner que quelques heures à Thorn : mais les bontés de Madame la Princesse de Hesse m'y ont retenu quatre jours, après quoi je me suis tourné vers Mastricht.

Mastricht.

Cette Ville que les Romains appelaient *Trajectum ad Mosam*, à cause de sa position sur la Meuse, comprise ensuite dans le Royaume d'Austrasie, fut partagée entre deux Maîtres, les Ducs de Brabant & les Evêques de Liége. Louis XIV la prit en 1673, mais elle fut cédée aux Hollandais par la paix de Nimègue : c'est une de leurs plus fortes places, & la clé de leur République sur la Meuse, quoiqu'elle soit éloignée du

centre de la Hollande, & enclavée dans le pays Liégeois; ses rues, ses maisons, sa propreté se ressentent encore du goût hollandais.

Sa Maison de Ville est une des plus belles qu'il y ait dans tous les Pays-Bas; c'est un grand édifice, en carré long, construit de pierres bleues, à la moderne. On dirait que cette maison veut éclairer les citoyens, en même tems qu'elle les gouverne; car elle renferme une Bibliothèque publique.

On compte à Mastricht treize-mille habitans. Il semble que les Espagnols du tems passé étaient plus propres à détruire qu'à édifier; car, avant que la Ville fut tombée en leur puissance avec les Pays-Bas, le commerce y était florissant. Elle nourrissait dix-mille ouvriers dans la seule manufacture de draperie. Il faut des siècles pour rappeler le commerce.

On s'y chauffe de houille, charbon minéral, fort en usage dans toute la Hollande & le pays de Liége. Cette substance inflammable est un mélange de pierres, de terre, de bitume & de soufre, résultat des forêts de bois résineux que les révolutions arrivées sur notre

globe, auront ensévelies dans la terre.

Comme les Etats-Généraux, & les Evêques de Liége sont Co-seigneurs de la Ville, elle est gouvernée par les deux Puissances. La Régence est composée d'un Conseil mi-parti. Tous les Magistrats, Bourgmestres, Echevins, Baillis, & autres, sont moitié Catholiques, moitié Protestans. Les deux Religions y sont publiquement & tranquilement exercées. La Protestante n'avait que deux Pasteurs avant la révocation de l'Edit de Nantes. Il a fallu en augmenter le nombre depuis cette époque; mais cet accroissement du troupeau, qui paraît donner de la préponderance à la Religion Protestante, n'a point altéré l'harmonie civile: tant il est vrai que, sous un gouvernement bien organisé, on peut enfin vivre en paix, malgré la différence des principes religieux.

C'est à Mastricht que j'ai fini mon tour de Hollande, pays qui pique singulièrement la curiosité, parce qu'il ne ressemble point à ceux que l'on connaît, étant plus bas que la mer, qui le menace de toutes parts; il faut qu'il lutte sans cesse contre cet élément, par le moyen des digues, travaux immenses qui suffiraient

pour illustrer une plus grande nation. La Hollande a mis & met autant de courage & de soin pour s'arracher aux fureurs de l'océan, qu'elle en mit, il y a deux siècles, à secouer le joug des Espagnols: c'est sur-tout contre la mer du nord, au fond de la Nord-Hollande, qu'il faut opposer les plus forts remparts. L'eau salée pénétrant toutes les terres, il ne faut pas s'attendre à boire de la bonne eau : elle a un goût plus ou moins saumâtre; les habitans sont peu affectés de cet inconvénient. Il est rare qu'ils la boivent pure; le thé, la bière & l'eau-de-vie dont ils font un usage continuel, ne leur laissent pas sentir le désagrément de l'eau.

Avoir contenu la mer, c'était déja beaucoup; mais avoir tourné à leur profit un élément qui devait les détruire, c'est le chef-d'œuvre de l'art & de la sagesse, & c'est ce qu'ils ont fait par les canaux innombrables dont ils ont traversé tout le pays d'une Ville à l'autre. Des barques partent d'heure en heure, & en certaines Villes de demi-heure en demi-heure; barques fort commodes & fort propres, voiture peu coûteuse, soit pour les hommes, soit pour les marchandises;

mais

mais si le voyageur épargne du côté de la voiture, il faut qu'il répande dans les Auberges, pour les domestiques de louage, & pour les objets de curiosité.

Dans les endroits où l'on prend les barques, il y a une maison pour ce service. On y entre, si l'on veut, pour attendre le moment du départ. On y est toujours convié à boire de l'eau-de-vie. L'étranger qui ne s'en soucie pas, est tout étonné d'être obligé de la payer sans en avoir bu. Quant aux Auberges, il est un moyen de se soustraire au rançonnement; c'est de voyager tout simplement en marchand, & manger à table d'hôte; ce qui contribue même à donner plus de connaissance des mœurs & des usages. Je soupçonne que nos élégans Français ne goûteront pas cette mince figure; tant mieux pour la Hollande.

Revenons à elle. Tous les Arts utiles y sont poussés à une grande perfection: on apperçoit de tout côté des moulins à vent, tout autrement conditionnés que les nôtres, tant pour l'effet que pour l'élévation, la solidité, la beauté & la propreté. On en voit qui sont flanqués de deux pavillons agréablement construits: c'est où loge le maître du mou-

lin. Comme les Hollandais ne sçauraient employer l'eau pour force mouvante, ils emploient le vent, & ils l'appliquent à tout, à moudre, à scier, à épuiser les eaux nuisibles, &c. On connaît, à leurs écluses, à leurs canaux, à leurs pompes, qu'ils sont très-habiles dans l'hydraulique.

Il est peu de peuples plus laborieux, & qui sçachent mieux se procurer ce que la Nature a refusé. Ils n'ont ni lin, ni chanvre, ni manufacture de toiles, & cependant ils font un grand commerce en toiles qu'ils tirent du Brabant, & qu'ils font blanchir chez eux, sur-tout à Harlem, où l'art de blanchir est porté à sa perfection. Ils n'ont point de blé, & ils approvisionnent ceux qui en ont, & ils mangent le pain à bon marché, relativement à l'aisance du peuple, & à l'abondance de l'argent. La livre vaut 4 sols de France. Ils n'ont point de vignes, & ils ont des vins de tous les pays, qui ne sont pas fort chers. Le vin le plus commun est celui de Bordeaux, qui se vend ordinairement 32 sols de France, la bouteille. Il se fait fort peu de Livres dans le pays, & la Librairie y est très florissante.

Ce que la Nature leur a donné, ils en

tirent le meilleur parti possible ; point de nation qui entende mieux à faire profiter le bétail par les soins qu'il demande, la propreté entr'autres. Les étables à vaches sont plus propres que les chambres de nos paysans. On suspend la queue des vaches, crainte qu'elles ne se salissent, lorsqu'elles viennent à se vuider, & que l'ordure ne leur nuise. On les panse avec autant de soin que les chevaux. On leur jette une couverture sur le dos, même en plein air, pour les garantir des insectes & des injures de l'atmosphère. Les sceaux qui servent à les traire en pleine prairie, à certaines heures, sont tous enjolivés. Les jeunes ménagères qui sont ordinairement chargées de ce soin, sont aussi propres, aussi blanches que le lait qu'elles tirent. Tout cela fait spectacle, & donne envie de boire du lait, à ceux même qui ont l'habitude du vin. On veille également à ce qu'aucune malpropreté ne s'attache à la toison des moutons. Point d'impôt sur le sel, parce qu'il est d'absolue nécessité pour les hommes & les bestiaux.

En fait de jardinage, le Hollandais tire de la terre tout ce qu'on en peut tirer. Les légumes de toute espèce sont

très-bons. Les melons même ſont beaucoup meilleurs qu'on ne devrait l'eſpérer du climat. On eſt ſurpris de trouver le parfum de l'Ananas au fond de la Nord-Hollande. Les fleurs font une branche de commerce, qui n'eſt pas comptée ailleurs. Le Hollandais étudie les goûts de toutes les nations, non pour les ſuivre, mais pour en faire ſon profit.

On dit par-tout qu'on ne voit point de pauvres en Hollande. Cela n'eſt pas vrai dans toute la rigueur. J'en ai vu quelques-uns dans les rues d'Amſterdam : mais ils y ſont fort rares ; c'eſt-à-dire, qu'en courant la Ville, comme font les Voyageurs, on en aura vu deux ou trois dans toute la journée. Encore leur façon de demander n'eſt-elle pas importune. Elle eſt timide, ſans la moindre inſtance. Cette rareté de pauvres doit s'attribuer à des cauſes plus efficaces que ne peut l'être la bonne police. Dans l'égalité républicaine, il n'y a point de ces grands Propriétaires qui poſſèdent tout, tandis que les autres n'ont rien. Les richeſſes ſont partagées ; & il y a du travail pour tout le monde.

Au reſte, ſi les Arts utiles y ſont en honneur, il n'en eſt pas de même des Arts de luxe. Tout le luxe de la Hol-

lande eſt en porcelaines, en marbres & en tapis. A peine l'apperçoit-on dans les habits, dans les voitures, dans la livrée, dans les meubles & dans les repas. Un plat de poiſſon, de la viande de boucherie, beaucoup de légumes, voilà ce qu'on voit le plus communément ſur les meilleures tables. Mais on voit par-tout, non-ſeulement dans les Villes, mais dans les moindres Villages, quelque choſe qui vaut beaucoup mieux que le luxe; c'eſt le néceſſaire abondant; c'eſt la réunion des commodités. Point de chaumières, point de haillons, point de diſette, point de fange dans les Villages; tous ſont pavés, propres & agréables.

Si le luxe doit percer en Hollande, c'eſt de la Haye qu'il s'y répandra; de la Haye, où il y a un Prince, une Cour, de la Nobleſſe & des Ambaſſadeurs. Des gens bien inſtruits m'ont aſſuré que l'on compte déja dans les ſept Provinces 12500 chevaux de carroſſe, & 15000 domeſtiques, qui n'y étaient pas, il y a dix ans.

Les Catons de la Nation commencent à regretter ce tems (en 1608) où les Députés des Etats Généraux, allant à la Haye, ſortaient d'un petit bateau, & faiſaient ſur l'herbe un repas de

pain, de fromage & de bière, chacun portant soi-même ce qui lui était nécessaire. Les Ambassadeurs Espagnols qui allaient aussi à la Haye, pour négocier une Trève avec eux, & qui les apperçurent, frappés de telles mœurs, s'écrièrent : voilà une Nation qu'on ne pourra jamais vaincre, & avec qui il faut faire la paix. C'était le tems de sa gloire.

On a dû s'appercevoir, lorsque j'ai décrit ses Villes avec leurs places, & leurs rues plantées d'arbres, que les Hollandais mettent la campagne dans leurs Villes ; ce qui donne quelque chose de plus que l'agrément, de la salubrité. Les enfans y peuvent jouer, courir & s'exercer à l'aise. Quant au Moral, si les enfans deviennent bons & honnêtes, ils en ont obligation à l'exemple des pères & mères, bien plus qu'à la sévérité de l'éducation. On ne sait ce que c'est que de les reprendre, encore moins de les châtier. Les parens semblent dire qu'ils les élèvent pour être heureux & libres.

Si les Hollandais pouvaient oublier le prix de la liberté, tous les monumens publics les en feraient souvenir. Les tableaux, les statues, les tombeaux, les

inſcriptions font l'éloge de ceux qui ont combattu pour elle. La monnoie même courante met la Liberté à côté de la Religion, avec cette légende : *hâc nitimur, hanc tuemur.* Nous nous appuyons ſur celle-ci, & nous défendons celle-là. Un Voyageur Philoſophe qui chercherait un pays libre, & où perſonne ne ſouffre que les maux inſéparables de l'humanité, doit voyager en Hollande.

Le pays de Liége ſe montre ſous un aſpect bien différent. Ce n'eſt plus cette multitude de beaux Villages, cette aiſance, cette population nombreuſe. Il n'y a pourtant point d'impôts ſur les terres. Il n'y en a que ſur les conſommations : eſt-ce la cauſe du mal ? vaudrait-il mieux aſſeoir l'impôt ſur les terres ? Grand problême politique à reſoudre, intéreſſant pour tous les Peuples.

Liége.

Liége, ancienne Ville, traverſée par la Meuſe, eſt aſſiſe dans une vallée, où coulent trois petites rivières qui, en arroſant de vaſtes prairies, uniſſent l'agréable à l'utile. Les montagnes qui environnent la vallée, offrent des points de vue fort variés.

On y compte dix grands Fauxbourgs

& cent-mille habitans. Il n'y a ni places, ni fontaines, ni autres décorations dignes d'une grande Ville. On entrevoit pourtant, dans quelques édifices publics, un germe de goût pour le grand. Les Cariatides qui soutiennent la frise des secondes loges au Spectacle, sont d'une taille colossale. La salle de l'Hôtel-de-Ville a un air de majesté. On voit à la façade du Palais du Prince des colonnes d'ordre Ionique, très-hautes, & d'un grand diamètre, quoique d'un seul morceau. Cette façade est d'une bonne Architecture: c'est dommage qu'en pénétrant dans l'intérieur, on ne trouve que du vieux gothique, autour d'une vaste cour. Il y a deux quais aux deux extrémités de la Ville, qui donnent des promenades agréables.

La multitude des Monastères au nombre de quarante-six, & trente-deux Paroisses, sembleraient annoncer une Ville encore plus grande. La Cathédrale, édifice lourd & grossier, renferme les cendres du Cardinal de la Marck, Evêque & Prince de Liége, qui prévint la mort pour faire exécuter lui-même son tombeau. Les deux vers qu'il y grava, témoignent que la grande fortune & les gran-

des dignités ne sont pas capables de faire le bonheur de l'homme.

Decipimur votis, & tempore fallimur, atras
Mors ridet curas; anxia vita nihil.

Les très-nobles Chanoines, en élisant leur Evêque, donnent un Prince au pays, & non à eux. Ils aiment mieux relever immédiatement du Pape, comme d'un Maître éloigne; & en cas de schisme, dans l'élection, c'est le Pape qui décide. Ils ont voté plus d'une fois, pour des Princes de Maison souveraine. D'accord avec la Ville, ils paraissent revenus de ce goût.

Liége, quoique soumise à son Evêque, au temporel comme au spirituel, jouit pourtant de si grands priviléges, qu'elle peut être regardée comme une République libre, gouvernée par ses Bourgmestres, & autres Magistrats municipaux, qui sont créés moitié par le Prince, moitié par la Ville. Les Colléges même d'Artisans, au nombre de trente-deux, partagent l'autorité, en ce qu'on ne peut publier aucun Edit, sans qu'ils y aient donné leur consentement.

Cette Ville eut autrefois un grand commerce; les Puissances voisines, en

y jetant des obstructions, l'en ont dépouillé avec le tems. Les principales branches de son commerce actuel, sont le fer & l'acier. Elle vend des armes à feu, pour des sommes considérables. Elle a à ses portes une mine de houille si riche, qu'outre sa fourniture, elle en débite annuellement pour deux-cent-mille écus. Je ne sais si, dans les autres Etats, on recherche avec assez de soin & d'opiniâtreté cette matière, qui, en épargnant le bois, rendrait les forêts moins nécessaires, & laisserait plus de place aux subsistances des hommes & des bestiaux.

De Liége j'ai dirigé ma route sur Bouillon, distance de vingt lieues, en traversant les Ardennes, pays très-élevé & très-sec. J'y ai vu peu de Villages & peu de culture. Je croyais y voir la terre couverte de moutons. J'ai eu beaucoup à rabattre. Ce qu'on y trouve sûrement, ce sont de mauvais gîtes.

A une lieue de Palisseux, premier bourg du Duché de Bouillon, j'ai fait une pause au château de Carlsbourg. Ce canton est bien cultivé, & abonde en troupeaux. Deux jours que j'ai passés dans le château, m'ont dédommagé de l'en-

nui qu'on éprouve en parcourant un pays désert, & de la diète que j'avais faite.

De Carlsbourg on descend à Bouillon, à une grande profondeur ; cette Ville, enclavée dans le Duché de Luxembourg, ne tenant du côté du midi qu'à la Principauté de Sedan, tire un grand renom, du fameux Godefroi de Bouillon, le héros du Tasse, nom illustré encore dans des tems plus rapprochés de nos jours. Elle est serrée de tout côté, par les montagnes, sans pouvoir s'étendre. Une rivière poissonneuse, la *Semoy*, en fait une presqu'isle, & semble avoir de la peine à trouver par où entrer, & par où s'échapper. La citadelle, sur un rocher presqu'inacessible, serait une pièce de la plus grande résistance, si elle n'était pas commandée. La montagne qui est en face est cultivée, & forme un amphithéâtre agréable, fruit de l'industrie des habitans, qui ont vaincu la difficulté de la culture. Bouillon.

La Ville est peuplée de quatre-mille habitans. Elle le serait davantage, aussi-bien que tout le Duché, si le commerce, qui vivifie tout, en aidant l'agriculture,

lui était ouvert chez les Puissances voisines. Le mot *contrebande* est un terrible mot. Il y a bien des siècles que cette Souveraineté se soutient au milieu des grandes Puissances, en passant d'une Maison à une autre.

Sedan.

La première Ville qui s'est présentée à moi en rentrant en France, c'est Sedan, Place importante sur la Meuse, aux frontières du Luxembourg. Dans le dernier siècle elle appartenait en Souveraineté à la Maison de Bouillon : c'est dans son château, ou sa citadelle, que le grand Turenne reçut la naissance & l'éducation ; c'est dans ses remparts que son frère aîné, revêtu de la Souveraineté, donna un asyle au Comte de Soissons, contre le ressentiment du Cardinal de Richelieu ; c'est à une lieue de la Ville qu'il gagna la bataille de Marfée, contre l'armée Française, commandée par le Maréchal de Châtillon ; victoire qui lui coûta cher peu de tems après. Il fit grand plaisir au Cardinal de lui fournir une occasion de le dépouiller ; car le Ministre en voulait plus à sa Principauté qu'à sa tête. La tête fut sauvée ; mais la Ville fut réunie à la couronne de

France ; & c'eſt depuis cette époque qu'elle eſt devenue une des clés du Royaume.

Ses fortifications ſont pourtant négligées ; ce qu'on ne répare pas à peu de frais, coûte ſouvent beaucoup dans l'avenir. Sa ſituation ſur la Meuſe donne de grands avantages pour le commerce. Elle a quatre grandes manufactures des plus beaux draps qui ſe faſſent en Europe. J'en ai viſité une depuis la première main juſqu'à la dernière. J'ai appris avec regret qu'elle avait ci-devant cent-quarante métiers battans, & qu'elle n'en a plus qu'une ſoixantaine; que telle Puiſſance, à qui on faiſait de grands envois, n'en veut plus. Les Anglais nous nuiſent par-tout. Chaque manufacture, ſi le commerce était encore dans ſa vigueur, occuperait environ quatre-mille bras. Deux chefs de ces manufactures ont été annoblis : ils l'ont mérité, je penſe, en faiſant vivre tant de monde, & en contribuant à la fortune de l'Etat, en même tems qu'ils font la leur.

On ne ſçaurait paſſer à Sedan, ſans ſe ſouvenir du Maréchal Fabert, qui en fut long-tems Gouverneur, & ſans applaudir à Louis XIV, qui éleva ſi haut

le mérite sans naissance, qui voulut même le décorer du cordon bleu, décoration que la modestie refusa. L'Histoire nous dit que, dans ce tems où la superstition infatuait encore les esprits, l'imbécile vulgaire attribuait au diable la grandeur de ses succès. On en revint, lorsqu'on le vit fonder un Couvent de Capucins qui a une magnifique terrasse sur les fortifications mêmes, avec des points de vue admirables : à cette œuvre de dévotion il joignit plusieurs titres patriotiques : en voici un entr'autres : la Ville lui fit présent d'une riche tapisserie; il en destina le prix à un ouvrage public. Son tombeau en marbre noir est dans l'Eglise des Capucins, petit monument pour un tel homme.

Charleville.

La Meuse, en continuant son cours, voit sur ses bords quantité de bonnes Villes, parmi lesquelles Charleville se distingue par sa construction. Au commencement du dix-septième siècle, ce n'était qu'un village nommé *Arches*; c'est à présent une Ville réguliérement bâtie : elle est distribuée en quatre rues principales, fort larges & fort longues, traversées d'un grand nombre d'autres,

& toutes tirées au cordeau ; les maiſons des quatre grandes rues ſont autant de pavillons ſymmétriques, couverts d'ardoiſes : au centre eſt une grande place carrée, décorée de galeries en portiques, & d'une belle fontaine executée en marbre.

Le fondateur de cette jolie Ville fut Charles de Gonzague, Duc de Nevers & de Mantoue, en 1606, & lui donna ſon nom ; il méritait bien, comme cela était, de la poſſéder en toute Souveraineté, avec ſon territoire. Le domaine utile a paſſé à la Maiſon de Condé, la Souveraineté au Roi. C'eſt ainſi que toutes les petites rivières vont ſe perdre dans les grands fleuves.

Avant le changement de Maître, Louis XIII avait fait bâtir, de l'autre côté de la Meuſe, une Citadelle appelée le Mont-Olympe, qui commandait à Charleville : après le changement, elle a été démolie.

Mézieres.

Mézières, place forte, n'eſt ſéparée de Charleville que par un pont, & une chauſſée, plantée d'arbres. Charles-Quint l'aſſiégea & fut obligé d'en lever le ſiége, par la longue & vigoureuſe réſiſ-

tance du fameux Chevalier Bayard qui la défendait. Je ne dirai rien de Réthel, sur la rivière d'Aîne, où je n'ai fait que passer.

Reims.

Mais Reims, par sa célébrité, arrête le voyageur. Sa position, au milieu d'une grande plaine, sur la petite rivière de Vêle, offre, dans le lointain, des côteaux chargés de vignes, & couronnés de bois. Cette Ville, qui remonte à une haute antiquité, est assez généralement mieux bâtie que nos anciennes Villes.

La nouvelle place de Louis XV attire d'abord la curiosité. La statue du Monarque est pédestre. On a mis à ses pieds, pour symbole de la douceur de son gouvernement, la France qui mène par la crinière un lion apprivoisé, un mouton qui dort dans le sein d'un loup, & un commerçant qui se repose sur un ballot de marchandises. J'ai lu avec plaisir sur le piédestal une inscription Française : pourquoi ne ferait-on pas honneur à notre langue ?

De l'amour des Français éternel monument,
Instruisez à jamais la Terre,
Que Louis, dans nos murs, jura d'être leur Père,
Et fut fidèle à son serment.

On peut y trouver une faute de Grammaire, & un pléonasme ; peut-être aussi que le monument devrait parler lui-même : mais la pensée est belle. C'est dommage que la place, décorée de beaux édifices, ne soit pas assez spacieuse : le monument y paraît gêné.

L'Hôtel - de - Ville est du règne de Louis XIII. Son Architecture ressemble en petit à celle des Tuileries. Il n'est pas achevé. On dit qu'on le finira. J'y ai entendu un concert hebdomadaire, & j'y ai vu une école de Peinture.

La Cathédrale est du bon tems gothique. Son portail, qu'on vante tant, est lourd, écrâsé dans sa partie inférieure ; le haut est extrêmement léger & hardi ; la nef paraît étroite, relativement à sa longueur & son élévation ; le palais Archiépiscopal, qui tient à l'Eglise, est fort peu de chose à l'extérieur.

Le Chapitre a compté de nos jours, parmi ses membres, un Chanoine qui s'était persuadé qu'il valait mieux s'enrichir par un commerce de vin, pour faire du bien à sa patrie, que de s'en tenir à réciter l'Office Canonial. Après avoir rendu le double de son patrimoine à sa famille, il a employé plus de cinq-cent-

mille francs à décorer la Cathédrale, à faire venir de la bonne eau dans la Ville, à fonder des écoles gratuites, à ouvrir un asyle aux malades. Pendant qu'il faisait tant de bien, ses concitoyens le censuraient, le contrariaient; & lorsqu'il a fermé les yeux à l'âge de quatre-vingt-huit ans, on s'est rappelé qu'il n'aimait pas la *Constitution*, & on ne s'est déterminé qu'avec peine à lui accorder la sépulture Catholique : tant on a de peine à faire du bien aux hommes! vérité amère qu'il faut oublier. Cependant les inscriptions qu'on lit de côté & d'autre, à l'honneur du Chanoine *Godinot*, rendront sa mémoire précieuse à la postérité.

La fameuse & très-ancienne Abbaye de Saint-Remi posséde le corps du saint Archevêque, en chair & en os, dit-on, dans une châsse fort riche, de six pieds de longueur. On ne laisse pas regarder dedans. Son tombeau en grande masse est de marbre blanc, avec des colonnes de porphyre, parsemées de pierreries précieuses. Les figures dont il est décoré sont les douze anciens Pairs, revêtus de leurs habits de cérémonie, dans le Sacre des Rois. Ils sont de

grandeur naturelle. Saint-Remi, plus élevé que les Pairs, est repréſenté aſſis, & Clovis à genoux, pour recevoir l'onction Royale. La Sainte-Ampoule eſt gardée dans ce monument. A travers le cryſtal qui l'enferme, on apperçoit une couleur rougeâtre ; eſt-elle dans le cryſtal, ou dans le baume céleſte, qu'on mêle avec l'huile bénite pour l'inauguration de nos Rois ? C'eſt ce que je n'ai pu diſtinguer.

Cet uſage de déférer l'honneur de cette auguſte cérémonie à la Ville de Reims, préférablement à la Capitale du Royaume, prouve combien les Nations tiennent aux anciennes pratiques. Je ſçais que pluſieurs Empereurs d'Occident allaient ſe faire couronner à Rome : mais Rome était la ſource de l'Empire ; mais Rome était la Capitale du Monde ; mais les Empereurs, en faiſant cet honneur à Rome, prenaient acte en quelque ſorte de leurs prétentions ſur Rome même. Parmi les Souverains modernes, preſque tous ſe font ſacrer & couronner dans leur Capitale, théâtre bien plus grand & bien plus digne d'une ſi grande pompe. La Sainte-Ampoule ne perdrait rien de ſes droits.

La Ville de Reims n'oublie pas un trait d'Histoire qui la regarde. Louis XI, à son Sacre, lui avait promis la diminution des impôts, promesse qui fut oubliée. Lorsque les Collecteurs se présentèrent, on brûla leurs rôles : on en vint aux coups, on en tua quelques-uns. Louis envoya des troupes, & quatre-vingts bourgeois, pour l'exemple, eurent la tête coupée. Si, à l'arrivée des troupes, les bourgeois eussent pris les armes ; & que dans la mêlée il en eût péri quelques milliers, au lieu de quatre-vingts, tant pis pour les rebelles. Mais une telle boucherie, judiciaire & de sang-froid, sur-tout après une promesse violée, parut plus qu'exemplaire.

Les Bénédictins ont par-tout des Bibliothèques choisies, dont ils savent faire usage. Celle de leur Abbaye de Saint-Remi est riche en manuscrits rares. On en vante un sur-tout. C'est Phèdre qu'on fait remonter au tems du haut-Empire.

Leur autre Bibliothèque, dans l'Abbaye de S. Nicaise, fait le pendant de celle-là. Les amateurs de l'antiquité s'arrêtent dans l'Eglise au tombeau de *Jovinus*, natif de Reims, & Général de la Cavalerie

Romaine, ſous les fils de Conſtantin. Ce tombeau eſt d'un ſeul morceau de marbre blanc, orné de bas-reliefs, qui repréſentent une châſſe. On voit avec ſurpriſe au-dehors de cette Egliſe un grand pilier en arc-boutant, qui tremble à l'ébranlement d'une cloche ſans battant. Les Cordeliers ont en regard ſur la porte de leur Egliſe, Jéſus crucifié, & S. François ſtigmatiſé, avec cette inſcription ancienne & très-ſingulière :

Deo Homini & Sancto Franciſco, utrique crucifixo.

Au Dieu-Homme & à S. François, tout deux crucifiés.

La poſtérité a vu, dans ce parallèle, de l'orgueil & de l'impiété dont on ne ſe doutait pas au tems de l'invention. On a effacé les deux derniers mots. La rature ſe voit encore.

Parmi les Archevêques qui ont illuſtré l'Egliſe de Reims, *Gerbert* tient un rang à part. N'étant encore que ſimple Moine, il ſavait plus en Phyſique & en Mathématiques, que ſon ſiècle ne le permettait. Il eut à ſe diſculper de

l'accusation de magie. Dans cette conjoncture, il ne s'attendait guère à devenir Archevêque & Pape.

Reims, malgré son ancienneté & le rôle important qu'elle a joué, sous les Romains, conserve peu d'antiquités. On va chercher près d'une porte de la Ville un arc de triomphe d'Ordre Corinthien, à trois arcades, avec des colonnes cannelées, & des bas-reliefs dans les voûtes. Les Savans devinent qu'il fut dédié à César, Vainqueur des Gaules; d'autres à Auguste, lorsqu'il fit faire les voies Romaines; d'autres encore à l'Empereur Julien. Quoi qu'il en soit, ce qui en reste, est à moitié enterré. Il en coûteroit peu, pour découvrir le tout. Il y a encore, à deux-cents pas de la Ville, quelques vestiges d'Amphithéâtre, qui témoignent que les Romains se plaisaient à l'embellir.

Ses dehors, aujourd'hui, donnent de l'agrément par un cours d'une grande étendue, d'où la vue se promène sur ces riches côteaux, qui produisent les vins de Sillery, d'Ay, & d'Auvilé.

Cette promenade, plantée dans un bel ordre, la Place Royale nouvelle-

ment bâtie, les fontaines publiques, des alignemens pris pour bâtir désormais sur un plan général, une Ecole de Peinture, un Concert réglé, tout cela annonce que les Rémois s'évertuent, & perfectionnent leur goût.

Au reste, il y a eu quelque fatalité qui s'est opposée à l'aggrandissement de cette Ville. Sa position paraît assez avantageuse. Elle existe dès les tems les plus reculés. Elle a vu nos Rois dans ses murs dès la fondation de la Monarchie; cependant elle ne compte que trente-deux-mille habitans; & on parcourt son enceinte en une heure & demie.

En passant par Soissons, pour regagner Paris, ce qui m'a le plus frappé, c'est sa situation. Il en est peu d'aussi agréables. Du centre d'un vallon charmant, où coule l'Aisne, cette Ville voit tout-au-tour d'elle des promenades délicieuses, des prairies abondantes, des champs variés par différentes cultures, & des lointains vraiment pittoresques en côteaux, en bois, en Villages, qui terminent l'horison.

J'ai revu Paris le 15 Novembre, ayant employé trois mois dans ce Voya-

ge. Je sais que d'autres Voyageurs de ma Nation le font en un, & souvent moins. Apparemment qu'ils ont le talent de voir beaucoup & bien en peu de tems. C'est être heureusement né.

FIN.



TABLE DES LETTRES

Contenues en ce second Tome.

LETTRE XL.

LETTRE XLI.

LETTRE XLII.

LETTRE XLIII.

LETTRE XLIV.

LETTRE XLV.

LETTRE XLVI.

LETTRE XLVII.

LETTRE XLVIII.

Fin de la Table des Lettres.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce second Tome.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

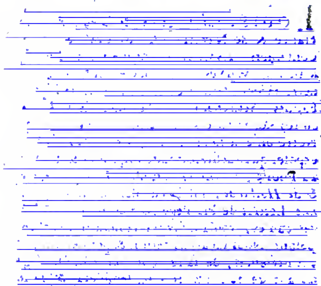
CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

Fin de la Table des Chapitres.



APPROBATION.

J'Ai lu par or de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Voyage d'Italie & de Hollande*, par M. l'Abbé Coyer. Il m'a paru que rien n'en pouvoit empêcher l'Impression, & qu'après tant de Voyages d'Italie, on liroit encore celui-ci avec intérêt. Fait à Paris, ce 6 Janvier 1775.

CAPPERONNIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le sieur Abbé Coyer, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Livre intitulé : *Voyage d'Italie & de Hollande*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le

vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six *années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres ; conformémement aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur

Hue de Miromenil ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Maupeou, & un dans celle dudit sieur Hue de Miromenil ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le cinquieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept-cent soixante-quinze, & de notre Regne le premier. Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

Je reconnois avoir cédé & transporté le présent Privilége à la Dame Veuve Duchesne, pour qu'elle en jouisse en mon lieu & place, comme d'une chose à elle appartenante, suivant les arrangemens faits entre nous. A Paris ce 7 Avril 1775. L'Abbé COYER.

Regiſtré le préſent Privilège, & enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 89. Fol. 399. conformément au Réglement de 1723. A Paris le 7 Avril 1775.

SAILLANT, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15 Avril 1775.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin, vis-à-vis des murs de l'Egliſe.





